



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Library of



Princeton University.

BARR FERREE COLLECTION



SA

SAINTE RADEGONDE

REINE DE FRANCE

ET PATRONNE DU POITOU

—
POITIERS — TYPOGRAPHIE OUDIN
—



SAINTE RADEGONDE

REINE DE FRANCE

SAINTE
RADEGONDE

REINE DE FRANCE

ET

PATRONNE DU POITOU

~~~~~  
SANCTUAIRES-PÈLERINAGES

EN SON HONNEUR

PAR

M. L'ABBÉ E. BRIAND

CHANOINE HONORAIRE, CURÉ DE SAINTE-RADEGONDE



H. OUDIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

POITIERS

4, RUE DE L'ÉPERON, 4

PARIS

17, RUE BONAPARTE, 17

1887





## PRÉFACE

---

*Sachant le peu de cas qu'on fait des préfaces, vais résolu de m'en abstenir. Néanmoins certaines explications me paraissent nécessaires, et j'en serai demander quelques minutes d'audience à mes lecteurs.*

*En publiant aujourd'hui cette histoire de sainte Légonde, qui est au premier chef l'acquittement de cette dette de gratitude personnelle, je n'ai point l'intention d'apporter des documents inconnus, ni de nouvelles lumières sur la vie de la grande sœur Sainte. J'ai puisé aux trois sources que le monde connaît : saint Fortunat, Baudonivie et saint Grégoire de Tours; et je me suis efforcé de les laisser parler le plus possible. Je ne parle pas d'Hildebert, qui n'a fait que reproduire le*

555648

1509  
1059  
7/11

---

*récit de saint Fortunat en l'amplifiant dans un style pour lequel je ne partage point l'admiration des Bollandistes. Il convenait aussi de lire et d'annoter les auteurs modernes qui se sont occupés de sainte Radegonde : ce travail a été fait. Mon but a été de fondre tous ces documents dans un récit complet, rapide, clair et édifiant ; le lecteur appréciera s'il est intéressant. Sans m'abstenir de certaines réflexions pieuses, j'ai tenu à être sobre sur ce point — le sujet parle assez de lui-même ; — comme aussi, sans renoncer à motiver mon opinion sur quelques points controversés, je me suis tenu à l'écart des dissertations historiques et autres qui trouveront mieux leur place dans la Vie illustrée que préparent mes intelligents éditeurs.*

*Une innovation, c'est l'introduction des légendes. Tout le monde s'en accommodera-t-il ? Je ne veux point le rechercher ; mais pour ma part je regrette seulement de n'en avoir pas eu un plus grand nombre à insérer. A tort ou à raison, j'estime d'abord que dans toutes ces légendes il y a*

---

*un fond de vérité sur lequel on a brodé des détails plus ou moins exacts ; et à ce point de vue, il est peut-être sage de n'en pas faire fi trop légèrement quand on écrit l'histoire. Mais, sans rien surfaire et en donnant les légendes pour ce qu'elles sont, je ne suis pas d'avis de retrancher impitoyablement ces gracieuses compositions pleines de poésie, de grâce naïve, de fraîcheur et de sentiment.*

*A la suite de la Vie de la Sainte, il nous a semblé opportun de placer des notices sur les sanctuaires qui lui sont consacrés et qui sont un but de pèlerinages pour la piété chrétienne. Ce sera la démonstration pratique que le culte de sainte Radegonde n'est pas seulement un culte local et limité à notre Poitou, mais qu'il s'étend dans la France entière et qu'il a même des ramifications à l'étranger. Du reste, la démonstration est loin d'être complète aujourd'hui, car on m'annonce des renseignements sur d'autres sanctuaires-pèlerinages en l'honneur de sainte Radegonde dans la Bavière, en Autriche, en Italie et en Angleterre. Qu'il me*

---

*soit permis de remercier ici tous ceux, prêtres et laïques, qui ont envoyé d'intéressants détails et ont prêté le concours de leur plume pour ces notices.*

*Un dernier mot. Si, comme d'aucuns l'ont insinué, pour bien écrire une vie il faut être indifférent, j'affirme que cette biographie est un ouvrage manqué, car c'est le cœur qui a conduit ma plume, et chaque page en porte la trace. Sans tomber dans la déclamation, j'ai écrit en vrai Poitevin qui a voué à la sainte Reine un amour aussi ardent que profond, et qui cherche à la mieux faire connaître pour la faire aimer davantage.*

*Poitiers, 27 mai 1887, en la fête de saint Germain de Paris.*





## APPROBATIONS



### ÉVÊCHÉ DE POITIERS

Poitiers, le 27 juin 1887.

MONSIEUR LE CURÉ,

*S'il m'était permis d'être jaloux, je serais capable de vous envier le bonheur d'avoir écrit la Vie de sainte Radegonde. Cette vie, vous la retracez d'après de nombreux auteurs. Je vous en sais gré : Dieu n'est jamais trop loué en ses Saints ; et il reste toujours à dire bien des choses lorsque, en esprit de foi, on se met à son tour en face de ces merveilles d'une vie héroïque comme celle de notre grande et chère Sainte. Mais je vous remercie surtout d'avoir écrit ces pages en vrai Poitevin. C'est la piété filiale qui a conduit votre plume ;*

---

*on voit bien « que vous avez voué à notre glorieuse  
« Patronne un amour aussi ardent que profond  
« et que vous n'avez cherché à la mieux faire con-  
« naître que pour la faire aimer davantage ». Le livre que vous donnez au public réalise ce vœu si touchant. Je l'ai lu, et pour ma part j'en suis ravi. J'applaudis à la manière simple, sobre et édifiante dont vous avez traité ce noble et beau sujet; et j'espère bien qu'avec la grâce de Notre-Seigneur, qui fut si tendrement aimé et si fidèlement servi par sainte Radegonde, cette Vie de notre admirable Sainte ne contribuera pas peu à rendre son culte plus populaire encore, non seulement dans le Poitou, mais dans toute la France et au delà.*

*Recevez, Monsieur et cher Curé, la nouvelle assurance de mon affectueux dévouement.*

† HENRI, Evêque de Poitiers.



## ÉVÊCHÉ D'ANGERS

Paris, le 17 juin 1887.

MONSIEUR LE CURÉ,

*Je vous remercie de m'avoir envoyé la Vie de sainte Radegonde, que j'ai lue avec un vif intérêt. Recevez mes sincères félicitations pour ce beau travail.*

*Agréez, Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués.*

† CH.-EMILE, *Evêque d'Angers.*

## ARCHEVÊCHÉ D'AVIGNON

Sault, le 12 juin 1887.

MONSIEUR LE CURÉ,

*Je ne veux pas, bien qu'en tournée de confirmation, vous faire attendre ma réponse à votre bienveillante communication. J'applaudis de tout cœur*

---

à la publication de votre *Vie de sainte Radegonde*. Cette illustre Reine, qui fit tant de bien à notre pays, est chère au cœur de tous les évêques français. De plus, Monsieur le Curé, dans une partie au moins de mon diocèse son culte est demeuré très populaire. Vous avez voulu la faire mieux connaître, et vous avez pleinement réussi. Je vous en félicite et je vous en remercie.

Les fidèles qui liront votre livre n'auront-ils pas la bonne pensée de supplier sainte Radegonde d'intercéder près de Dieu en faveur de cette France qu'elle aima tant ? Jamais peut-être la France n'eut plus besoin qu'à l'heure présente de sa protection et du secours de Dieu.

Puisse donc, Monsieur le Curé, votre livre se répandre ! Sa diffusion fortifiera les espérances de tous ceux qui aiment véritablement ce noble et malheureux pays. Elle est dans mes vœux, et je prie sainte Radegonde d'y aider elle-même.

Agréez, Monsieur le Curé, l'assurance de mon respectueux dévouement en N.-S.

‡ ANGE, archevêque d'Avignon.



---

Paris, le 25 juin 1887.

MONSIEUR LE CURÉ,

*Je joins bien volontiers mon humble suffrage à ceux que vous avez déjà reçus de plusieurs de nos évêques. J'ai lu avec grand intérêt votre Vie de sainte Radegonde, et je ne doute pas de son succès. Elle charmera et édifiera tous ceux qui la liront.*

*Il appartenait au prêtre chargé de garder à Poitiers le précieux tombeau de la Sainte de mettre de nouveau en lumière les vertus qu'elle a si vaillamment pratiquées, et les grandes œuvres qu'elle a faites. De tels exemples sont utiles en tout temps ; on ne saurait trop les méditer en des jours comme les nôtres où tant d'âmes défont parce que les vérités sont diminuées. C'est dans la vigueur de sa foi que la sainte Reine a puisé son énergie surnaturelle. Fassent la bonté de Dieu et la prière de sa fidèle servante que nous voyions refleurir dans notre chère patrie cette foi qui a fait jadis sa grandeur et sa force, et qui demeurera jusqu'à la fin la condition de sa paix et de sa prospérité.*

---

*Recevez donc, Monsieur le Curé, mes félicitations et mes vœux, avec l'assurance de mes sentiments tout dévoués en N.-S.*

† CHARLES, *Evêque d'Anthédon,*  
ancien auxiliaire du cardinal Pie.



## ÉVÊCHÉ DE NIMES.

Nîmes, le 17 juin 1887.

MONSIEUR LE CURÉ,

*Combien j'aime voir le curé d'une paroisse en recueillir les traditions, en écrire l'histoire, et rendre aux saints Patrons qui la protègent l'honneur qui leur est dû ! C'est un des devoirs du pasteur de préconiser leur culte, de donner à leurs reliques une plus riche parure et surtout de faire connaître leur vie. Le curé de Sainte-Radegonde est l'historien-né de cette illustre Reine. Vous m'avez dédommagé grandement, par la lecture de sa Vie, du regret profond que j'éprouve de ne pouvoir aller célébrer sa fête à Poitiers. Veuillez*

---

*déposer mes regrets et mes vœux sur l'autel de cette Reine bénie entre les reines, dont notre Midi n'a pas oublié le nom. Le diocèse de Nîmes touche à celui d'Arles, que sainte Radegonde a visité. J'aime à croire qu'elle s'est arrêtée dans nos murs, qu'elle y a prié et qu'elle n'est pas indifférente, après treize siècles, au salut d'un peuple qui donnait alors des martyrs à l'Eglise et des apôtres aux contrées du voisinage.*

*Veillez agréer, Monsieur le Curé, l'expression de mes plus affectueux et dévoués sentiments.*

† LOUIS, *Evêque de Nîmes.*



## EVÊCHÉ DE SAINT-DIÉ.

Saint-Dié, le 25 juin 1887.

MONSIEUR LE CURÉ,

*J'ai lu avec un vif intérêt le livre que vous venez de publier sur la Vie de sainte Radegonde. C'est un travail à la fois simple et savant, pour lequel vous avez puisé aux sources les plus sûres*

---

*et qui met en relief la figure de la grande Sainte avec tous les traits qui nous ont été conservés par l'histoire et par la légende. Votre livre sera lu avec un égal plaisir par les érudits et par ces humbles pèlerins qui viennent avec tant de foi et d'amour vénérer le tombeau de votre église. Enfant du diocèse de Poitiers, je tiens, Monsieur le Curé, à vous remercier de ce monument élevé à la mémoire de la grande et sainte Reine, et je demande à Dieu de donner à ces pages les bénédictions qui raniment la foi et excitent les vertus chrétiennes.*

*Veillez agréer, Monsieur le Curé, l'assurance de mon bien affectueux dévouement.*

† MARIE-ALBERT, *Evêque de Saint-Dié.*





# SAINTE RADEGONDE

---

## CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE ET PREMIÈRES ANNÉES DE RADEGONDE.

— SON ÉDUCATION A ATHIES.

Entre l'Elbe et le Weser, presque au centre de la Germanie, dans ces contrées laissées libres par l'émigration des Francs, s'étendait le royaume de Thuringe (1), qui ne compta guère qu'un siècle d'existence. Meerwig en avait été le fondateur vers l'année 426. Suivant les traditions du temps qui faisaient du royaume un domaine de famille, le roi Basin en mourant avait partagé ses Etats entre ses trois fils Hermanfroy, Badéric et Berthaire. Mais les liens du sang ne suffirent pas pour cons-

(1) On retrouverait aujourd'hui l'ancien royaume de Thuringe dans une partie du Hanovre et de la Hesse, dans la Saxe, une grande portion de la Bavière et dans les Duchés de Saxe-Gotha, de Saxe-Cobourg et de Brunswick.

tituer une alliance durable, et l'harmonie ne pouvait régner longtemps entre des voisins dont aucune idée de justice chrétienne ne venait refréner les convoitises brutales. Cédant aux suggestions de son épouse Amalaberge, femme hautaine, qui savait user des caresses comme du sarcasme perfide, Hermanfroy résolut de s'approprier en entier l'héritage paternel. Il fait assassiner Berthaire, son frère le plus jeune, et sans scrupule s'empare de ses Etats. Les deux enfants de Berthaire, un fils et une fille appelée Radegonde, tombent au pouvoir du fratricide qui, probablement désarmé par leur innocence, les fait élever avec ses propres enfants, et, par une heureuse inconséquence, les entoure des soins les plus tendres.

Amalaberge ne négligea rien pour rappeler à son mari qu'il lui restait un crime à commettre afin de régner en maître sur toute la Thuringe. Un jour qu'Hermanfroy arrivait pour dîner avec ses principaux officiers, il ne trouva qu'une moitié de la table royale couverte et servie. Ayant demandé l'explication de cet étrange procédé, il reçut de sa femme cette réponse significative : « Celui auquel suffit la moitié d'un royaume, doit

« se contenter de la moitié d'une table pour y prendre ses repas. » Ces excitations coupables ne devaient pas rester sans écho. Hermanfroy s'allie bientôt à Thierry, roi d'Austrasie, auquel il avait promis la moitié du royaume de Badéric pour prix de son concours ; il anéantit dans une campagne rapide l'armée de son frère qu'il fait massacrer, et s'adjuge le territoire conquis, sans aucun souci de ses engagements envers le roi de Metz.

Furieux d'avoir été joué par Hermanfroy, et voyant que ni les caresses ni les menaces n'arrivaient à vaincre l'obstination de son allié, Thierry résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Avec l'appui de Clotaire, roi de Neustrie, et celui du valeureux Théodebert, il envahit la Thuringe à la tête d'une armée considérable, et taille en pièces les troupes d'Hermanfroy, qui réussit à s'échapper presque seul, pour tomber plus tard à Tolbiac sous les coups d'un assassin soudoyé par le roi d'Austrasie. C'était vers l'année 529 ou 531. Le fils du roi de Thuringe, Amalafroy, qu'une tendre amitié unissait à sa cousine Radegonde, se réfugia à Constantinople, où la reine Amalaberge et lui trouvèrent un asile honorable.

La Thuringe fut annexée à l'Austrasie. Thierry et Clotaire procédèrent au partage du butin et des prisonniers, au nombre desquels se trouvaient Radegonde et son jeune frère. convoitée par les deux frères, qui se prirent de querelle à son sujet et faillirent en venir aux mains, la fille de Berthaire échut enfin au roi de Soissons. « Comme les filles d'Israël amenées en captivité à Babylone, elle prit toute jeune, dit Fortunat, le chemin de l'exil. » Elle n'avait que dix ou douze ans (1).

La régularité de ses traits, l'expression intelli-

(1) Le souvenir de sainte Radegonde n'a pas disparu du pays de Thuringe. Comme le fait justement remarquer le savant protestant D<sup>r</sup> Grossler d'Eisleben qui, par l'entremise de M. l'abbé Schenebelin, nous a fourni des renseignements avec la plus grande bienveillance, la mémoire de la grande Sainte devait être gardée, dans le pays qui l'a vu naître, par les anciens sujets de ses aïeux. A trois kilomètres à peine d'Eisleben, la patrie de Luther, dans la Saxe prussienne, sur un ravissant coteau, s'élevait autrefois une église dédiée à sainte Radegonde. Cette église fut construite par l'empereur Othon I<sup>er</sup>, vers le milieu du x<sup>e</sup> siècle, dans l'antique village d'Helfta, tout près des anciennes résidences royales du père, des oncles et de l'aïeul de Radegonde. Sainte Gertrude étant morte au couvent d'Helfta, qu'elle avait illustré par ses vertus, ses extases et ses prophéties, le patronage de l'église bâtie par Othon lui fut dévolu de compte à demi avec sainte Radegonde. En 1525, le couvent et l'église furent entièrement détruits pendant la guerre atroce des paysans, et ils ne se sont pas re-

gente de son visage avaient frappé Clotaire, qui s'était promis d'en faire plus tard son épouse. Elle n'était pas encore chrétienne ; mais l'églantier était pourvu d'une sève généreuse qui, transformée par la greffe du baptême, allait s'épanouir en fleurs aussi riches de nuances que délicates de parfum.

Malgré sa nature barbare et ses instincts grossiers, le roi de Soissons avait parfois de bonnes inspirations, surtout quand son intérêt personnel était en jeu. Ayant donc résolu de faire donner à sa jeune captive une éducation complète, en rapport avec sa naissance et avec les hautes destinées qu'il lui réservait, il la fit transporter à

levés de leurs ruines. Aujourd'hui l'emplacement de l'église Sainte-Radegonde au milieu d'une contrée entièrement protestante est seulement indiqué par la dénomination de *grand* et de *petit cloître* donnée à cette partie de la banlieue d'Helfta.

A deux petites lieues d'Helfta se trouve l'antique Bisenibrog, la résidence ordinaire de Bisino (le roi Basin) ; tout près de là, on voit la petite capitale Bisinested ; à trois lieues à l'est on aperçoit Bisenrode, autre résidence royale.

Un peu plus au sud, à deux lieues à l'est d'Helfta, sur les bords du lac salé de Mansfeld, on découvre un autre souvenir de la famille royale de Thuringe dans le village d'Amsdorf, autrefois Amalungsdorf, qui rappelle la présence en ces lieux de l'altière et ambitieuse Amalberg (Amalaberge), femme d'Herрманfroy et tante de Radegonde.

---

Athies, une des villas royales. On fit appel aux maîtres les plus savants et les plus pieux pour cultiver l'esprit et former le cœur de Rade-gonde. Mais, transplantée loin de sa patrie, la petite fleur de Thuringe s'acclimatait difficilement sur le sol des Gaules; l'image du pays natal, le souvenir des scènes de carnage dont elle avait été témoin, et surtout le vide produit dans son cœur par l'absence des affections les plus chères: tout contribuait à opprimer cette jeune âme mûrie avant l'âge par le malheur. Repliée sur elle-même, elle se nourrissait de sa douleur, une douleur muette qui la faisait se raidir contre les attentions et les soins dont elle était l'objet: « elle était morose », dit saint Fortunat.

Écoutons-la elle-même retraçant plus tard ses tristesses par la plume du poète-historien: « Lors-  
« que le vent murmure, j'écoute s'il m'apporte quel-  
« que nouvelle; mais je n'aperçois l'ombre d'au-  
« cun de mes parents. Je suis séparée par un monde  
« de ceux que j'aime le plus. En quel lieu sont-ils?  
« Je le demande au vent qui souffle et aux nuages  
« qui passent; je voudrais qu'un oiseau vînt  
« m'apporter de leurs nouvelles. Je voudrais m'en  
« aller vers eux. Ils me verraient, sans s'y attendre,

« arriver près d'eux. Je m'embarquerais par un  
« gros temps, et je voguerais joyeusement, malgré  
« la tempête ; les matelots trembleraient, mais la  
« frayeur ne m'envahirait pas. Le vaisseau brisé  
« contre un écueil, je m'attacherais à une planche  
« et je poursuivrais ma course ; et si aucun débris  
« ne s'offrait sous ma main, j'irais les rejoindre à  
« la nage. »

Mais Dieu veillait sur l'orpheline. Sous l'influence des enseignements de ses vertueux maîtres, sous l'influence de cette parole intime que le Seigneur aime à dire aux affligés, cette âme fermée s'ouvrit à la lumière de la vérité et aux douces impressions de la grâce. Tandis que son intelligence se désaltérait à cette source de la doctrine dont l'Eglise a le dépôt, elle sentit avec délices que le vide de son cœur était rempli, et qu'elle ne marcherait plus seule dans la vie. La semence du baptême tomba dans une âme admirablement préparée ; en même temps qu'elle naissait à la foi, Radegonde était appelée à la sainteté. Les vers que composa Fortunat (1) pour l'épithaphe

(1) Regi cœlorum Radegundem semine verbi  
Reddit namque Deo caram regique potenti  
Qui Mórinos sceptro premebat.....

d'Athalbert, évêque de Thérrouane, autorisent à croire que ce saint prélat l'instruisit des vérités chrétiennes et la prépara au baptême.

C'est une vraie jouissance de la suivre dans le détail de ses actions : elle se montre à nous comme le modèle achevé de l'enfant et de la jeune fille. Ce qui la caractérise de prime abord, c'est un esprit de foi bien rare dans un âge si tendre : ses obligations de chaque jour lui apparaissent comme l'expression même de la volonté de Dieu, et voilà pourquoi elle s'en acquitte avec un entrain joyeux, avec un courage que rien ne rebute.

Dans la distribution de son temps, le travail manuel occupe une large place. Sous la direction d'une dame du palais nommée Pia, elle apprend à manier avec dextérité l'aiguille et la navette, et bientôt elle marche de pair avec les plus habiles dans l'art de la broderie. Mais ce talent ne sera pas mis à profit pour flatter la vanité : son plaisir est de broder des ornements pour les églises ou de confectionner des vêtements destinés à ses amis les pauvres.

La culture de l'intelligence n'était pas oubliée. Initiée à la connaissance de la langue latine et probablement de la langue grecque, Radegonde

fit de tels progrès qu'elle parvint en peu de temps à lire dans les textes originaux les écrits des Pères et des Docteurs de l'Eglise. Ecoutons à ce sujet Fortunat :

« Les enseignements des Grégoire et des Basile,  
« la profondeur d'Athanase et la suavité d'Hilaire,  
« deux défenseurs illustres de la même cause, les  
« foudres d'Ambroise et les éclairs de Jérôme, les  
« torrents d'éloquence d'Augustin : tels sont les  
« aliments dont Radegonde se nourrit avec  
« délices. »

Si quelqu'un était tenté d'en sourire, nous dirions qu'à en juger par les résultats, cette forte éducation pourrait sans désavantage soutenir la comparaison avec les systèmes modernes : l'esprit et le cœur y trouvaient leur profit.

Les Écritures inspirées et surtout l'Évangile avaient un attrait profond pour Radegonde. La science, qui n'enflait pas son cœur, tendait à la pratique : en pénétrant plus intimement dans la connaissance du divin modèle, elle éprouvait un vif désir de lui ressembler et s'étudiait à reproduire ces vertus de piété, de douceur, d'obéissance qui sont les traits aimables de Jésus enfant.

Son âme s'épanouissait à la lecture de la Vie

1\*

---

des Saints, leur dévouement généreux la ravissait ; et, au dire de Fortunat, « dans ses entretiens avec les enfants de son âge, elle exprimait le désir de verser son sang pour l'amour du Christ ».

Après avoir cherché Jésus dans les livres, elle se plaisait à l'aller trouver à l'église, où, prosternée à ses pieds parfois pendant de longues heures, elle exhalait sa tendresse en prières et en soupirs brûlants. Elle parlait au bon Maître avec cette familiarité naïve que possèdent les âmes saintes ; elle recueillait avec une pieuse avidité les enseignements qui découlent du Tabernacle.

Si confiant que fût son amour, il n'était pas moins empreint du plus profond respect qu'elle était heureuse d'affirmer dans toutes les circonstances. Estimant que rien n'est petit de ce qui se réfère au culte divin, elle mettait un pieux empressement à balayer le pavé du sanctuaire et à enlever la poussière des autels ; son âme aimante était attristée quand elle constatait parfois l'incurie de ceux qui sont préposés à la garde et à l'entretien du saint lieu. « Rien, disait-elle, « n'offense plus la majesté du Très-Haut que la « négligence dans le soin des églises : elle indique « que l'on n'a ni crainte ni amour, et l'on n'oserait

« jamais se permettre envers un roi de la terre ce  
« qu'on se permet sans scrupule envers le Roi  
« des rois. »

Cet esprit de foi l'accompagnait partout ; il présidait même à ses jeux et dictait le choix de ses distractions favorites : son plaisir était de s'entourer d'enfants pauvres, auxquels elle rendait les offices de la charité la plus humble et la plus dévouée. Après avoir nettoyé le visage, lavé les mains et peigné la chevelure inculte de ses petits protégés, la jeune princesse les faisait asseoir à une table abondamment servie. Elle découpait les viandes, faisait la part de chacun, versait à boire à tous, et devenait la servante de ses invités avec cette grâce aimable que les historiens se plaisent à lui attribuer. Le repas terminé par la prière, Radegonde remplissait les fonctions d'institutrice avec un zèle dont les traditions populaires ont consacré le souvenir par des sculptures, des fresques ou des verrières dans les principales églises placées sous son vocable. Mettant à profit les savantes leçons qu'elle avait reçues, elle expliquait la doctrine chrétienne, et ses lèvres, rendues éloquentes par la charité, parlaient en termes émus de ces grandes vérités dont l'enseignement est à la fois

l'honneur et le devoir des parents et des maîtres dignes de ce nom. Afin de frapper l'imagination de ses élèves et de les porter à la piété, elle organisait ces contrefaçons touchantes des cérémonies de l'Eglise qui ont un attrait si vif pour les enfants. Un jeune clerc appelé Samuel réglait avec elle l'ordre des offices; et Radegonde, prenant la croix, précédait la troupe joyeuse qui marchait processionnellement jusqu'à l'oratoire en chantant des hymnes et des cantiques. Le Dieu qui aime l'enfance devait sourire à cet apostolat exercé dans un âge si tendre.

Si pieuse envers le Seigneur, la fille des rois de Thuringe était d'une mansuétude, d'une bonté brévenante qui lui conciliaient tous les cœurs. Aussi, malgré les critiques excitées par ce qu'on appelait, dès ce temps, une piété exagérée, critiques qui, au rapport de Baudonivie, «dégénérent en persécution», tous ceux qui l'approchaient l'entouraient-ils de la plus grande tendresse et d'un respect poussé jusqu'à la vénération.





## CHAPITRE II.

MARIAGE DE RADEGONDE. COMMENT ELLE COMPREND  
ET REMPLIT SES DEVOIRS D'ÉPOUSE CHRÉTIENNE.

Cependant les années avaient marché ; la fleur s'était épanouie, et l'enfant était devenue une jeune fille de dix-huit ans, d'autant plus admirée qu'elle s'ignorait elle-même. En même temps qu'ils prônent ses vertus et la culture de son esprit, les historiens de Radegonde s'accordent tous à dire d'elle ce que l'Écriture raconte de Judith, qu'elle était douée d'une beauté merveilleuse. Après s'être étendue avec une naïve complaisance sur les avantages extérieurs de la jeune princesse, la religieuse Baudonivie ajoute « qu'aucune parole ne pourrait donner une idée de la grâce de toute sa personne ». Mais les annalistes ne sont pas moins unanimes à mentionner le peu de cas que faisait Radegonde de ces charmes fragiles : étrangère à toute coquetterie, elle ne rêvait point ces triomphes dont la vanité est altérée ; ignorant ce désir

immodéré de plaire qui est le point de départ de tant de chutes, elle ne fit pas de sa personne une idole toujours en quête d'hommages et d'applaudissements. « Aucune recherche dans sa parure, » dit Hildebert ; son port, naturellement noble « et digne, n'avait rien d'affecté. »

Le sentiment d'admiration que la vertu et la beauté de Radegonde excitaient dans son entourage, ne pouvait être longtemps étranger à Clotaire. Déjà, en se la faisant adjudger comme une part de butin après la victoire, il méditait, nous l'avons dit, de la prendre un jour pour son épouse. La reine Ingonde étant morte, le roi de Soissons résolut d'associer à son trône la fille de Berthaire. Sans recourir à des ménagements que ne comportaient ni ses habitudes brutales ni son orgueil, il lui fit signifier de se transporter à sa résidence royale de Vitry-en-Artois, où elle deviendrait reine des Francs. Une âme moins élevée que Radegonde eût pu se laisser prendre à l'appât du pouvoir et des honneurs ; mais elle, éclairée par la foi, préférait le trésor de sa virginité à la plus belle couronne de la terre. Puis la jeune fille délicate et pure s'effrayait d'unir sa vie à celle de ce barbare, sur lequel le christianisme avait glissé sans l'enta-

mer et chez qui la cruauté froide marchait de pair avec une dépravation cynique.

L'épouvante saisit la colombe au moment d'entrer dans l'aire du vautour. La jeune princesse s'échappa la nuit avec quelques-unes de ses suivantes les plus fidèles, parmi lesquelles une ancienne tradition mentionne Baudonivie et Agnès.

D'après une gracieuse légende, très populaire dans le pays et consacrée par un pèlerinage célèbre (1), la fugitive se serait cachée à Missy-sur-Aisne, dans le creux d'un rocher d'où elle fit jaillir une source. Et la légende ajoute qu'à l'heure où l'envoyé du roi s'avançait pour la saisir, les deux pieds du cheval se seraient enfoncés dans le rocher ramolli miraculeusement pour la circonstance.

Quoi qu'il en soit, bientôt reprise (2) par les leu-

(1) Voir *Annales du diocèse de Soissons*, par l'abbé Pêcheur.

(2) Le texte de Fortunat porte qu'elle s'échappa la nuit « per Berarcham » ou « Beralcham ». Les auteurs modernes ont traduit généralement qu'elle fut reprise à « Bérarche » ; mais on ne trouve dans le pays aucune localité de ce nom ou d'un nom qui s'en rapproche. Sirmond et l'abbé Corblet pensent qu'il y a là une simple erreur de copiste et que Fortunat a écrit « per barca.m » : ce qui porterait à croire que Radegonde s'était embarquée sur l'Omignon.

des de Clotaire, Radegonde se laissa conduire à Soissons, où le roi l'épousa. Plusieurs historiens croient que le mariage fut béni par saint Médard, évêque de Noyon.

Tout entier à la joie de sa conquête, le fils de Clovis, loin de lui reprocher sa fuite, ne négligea rien pour séduire sa jeune épouse par la pompe des fêtes et par les présents magnifiques dont il la gratifia. Le lendemain du mariage, il fit à la reine le *don du matin*, qui lui conférait la propriété de nombreux domaines, entre lesquels, par une attention délicate, figurait la villa d'Athies; et, suivant le cérémonial usité chez les Francs, il transmit ses droits à Radegonde, en lui donnant des rameaux verts cueillis dans chacune des terres auxquelles il renonçait en sa faveur. Pour compléter l'éblouissement de sa nouvelle épouse, il la conduisit à Braine, où il étala devant elle les trésors qui remplissaient ses coffres, puis il la fit assister à ces festins monstrueux auxquels se plaisaient les rois francs et leurs officiers. C'étaient des amorces bien grossières pour une nature si délicate et si élevée : Clotaire ne tarda pas à s'en apercevoir.

Les voies du Seigneur sont droites ; mais leur

rectitude ne se mesure pas au mètre de l'homme : il entra dans les desseins de Dieu de faire passer d'abord par la vie de famille celle qu'il voulait proposer à la fois comme modèle à la femme dans le monde et à la religieuse dans le cloître. Cette suave vision de l'épouse chrétienne qui avait apparu sur le trône des rois Francs dans la personne de Clotilde, allait se montrer de nouveau dans tout son éclat avec Radegonde. Et sans chercher, comme on l'a fait dans un but louable du reste, sans chercher à la grandir par un privilège hypothétique, disons que la jeune reine, envisageant le mariage comme un état saint, quoique moins parfait, s'étudia à en remplir les devoirs avec la conscience délicate qui la caractérisait. « Elle remplit, dit Hildebert, tous ses devoirs envers son époux sans déplaire à son Créateur. » Mariée contre son gré à un prince cruel et licencieux, elle ne s'abandonna point à des regrets stériles qui cachent souvent plus de mollesse que d'amour de Dieu ; on ne la vit point supputer les torts de son époux pour afficher à son égard une attitude hautaine et méprisante. Elle envisagea de prime abord un apostolat à remplir ; et plus cette âme lui apparaissait avec des instincts bas et grossiers, plus elle

comprendait la nécessité de l'abnégation et du dévouement : toutes les actions de la reine sont pour son mari une démonstration pratique de la vertu la plus aimable et la plus élevée.

Malgré la fascination étrange que Radegonde exerce sur lui, fascination qui lui fait dire parfois « qu'il n'aime rien en dehors d'elle », le fils de Clovis n'a pas dépouillé sa nature violente : par intervalles, il a des colères qui n'épargnent point la jeune reine. « Oubliant le respect qu'il avait pour elle, dit saint Fortunat, il l'accablait d'injures. Sans se laisser effrayer, la Sainte essayait de l'adoucir par des caresses et supportait humblement ses reproches. » Honteux de sa conduite, le roi finissait par confesser ses torts ; il s'accusait d'avoir contristé l'Esprit-Saint en rudoyant une épouse si parfaite ; et il multipliait les prévenances et les présents.

La condescendance de l'épouse apparaît encore dans ces repas somptueux si appréciés de Clotaire : malgré son aversion pour ces sortes de fêtes, Radegonde y assiste avec un visage serein ; et si elle quitte la table lorsque le festin se prolonge outre mesure, c'est toujours avec l'agrément de son époux.

Ses goûts modestes s'accommodent mal des riches vêtements de sa condition ; et elle gémit quand on vante devant elle l'élégance de sa toilette ; mais, pour complaire à son mari, elle est vêtue comme il sied à une reine des Francs. Sa jouissance est de s'adonner à la mortification, et elle est ingénieuse à en trouver et à en faire naître les occasions ; mais, suivant la remarque de ses historiens, c'est surtout quand l'absence du roi lui a rendu sa liberté, qu'elle savoure sans mesure les âpres voluptés de la pénitence.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, si elle prend les ménagements inspirés par la charité et la discrétion, la reine n'est point de ces âmes timides qu'une prudence exagérée conduit à de tristes capitulations de conscience. Non, car elle a au plus haut point cette fierté chrétienne qui s'allie si bien à l'humilité ; elle sait qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ; et, se sentant appelée à la perfection par des voies extraordinaires, elle n'hésite pas un instant à répondre à l'appel divin. « Si elle avait, dit Fortunat, épousé un roi de la terre, elle ne s'était pas séparée du Roi du Ciel. »





### CHAPITRE III.

#### VERTUS ADMIRABLES QUE RADEGONDE PRATIQUE A LA COUR.

Parvenue au rang suprême dans tout l'éclat de sa jeunesse, Radegonde put lire sur les visages l'admiration qu'elle excitait; elle entendit sur son passage les murmures adulateurs de la foule qui s'adressaient à la couronne royale et à cette autre couronne que la beauté pose sur un front de dix-huit ans. « La flatterie est un breuvage qui parfois enivre les sobres » ; mais les séductions de l'orgueil n'auront point de prise sur la jeune reine, protégée qu'elle sera par des mortifications effrayantes, par un amour de Dieu toujours en exercice, par une humilité profonde et par l'exercice de la charité sous les formes les plus variées.

La mortification, qui était sa compagne favorite à Athies, suivit Radegonde à la cour, où elle la pratiqua dans une mesure héroïque qui, disons-

le, ne s'impose pas à la généralité des chrétiens.

« Elle vécut, dit un de ses biographes, pour la vertu, et non pour le plaisir... » Assise à la table de Clotaire, elle n'a d'autre boisson que de l'eau ; et tandis que les tables sont chargées des viandes les plus recherchées, elle se fait apporter secrètement quelques légumes, un plat de fèves ou de lentilles, et elle manœuvre avec tant d'adresse sur le terrain de la pénitence que les convives s'en aperçoivent à peine. Quand le repas se prolongeait, elle demandait au roi la permission de se retirer ; et, après s'être informée si ses amis les pauvres étaient servis, elle allait dans son oratoire psalmodier l'Office divin. « Le Christ, dit admirablement saint Fortunat, était sa vraie réfection, comme il était toute sa faim. »

Les austérités ordinaires redoublaient pendant le temps du Carême. A l'entrée de la sainte Quarantaine, une pieuse femme nommée Pia lui envoyait discrètement, enveloppé dans une pièce de toile, un rude cilice qu'elle portait sous ses riches vêtements, et qu'elle renvoyait au temps pascal avec le même mystère. Souvent, pendant la nuit, il lui arrivait de quitter sa couche pour aller prier dans son oratoire, où elle passait de

---

longues heures à genoux dans la saison la plus rigoureuse. On la relevait tout engourdie par le froid, et on avait peine à réchauffer ses membres glacés. Elle avait d'autant plus à cœur d'être cruelle pour elle-même qu'il lui était plus facile de se procurer les jouissances de la vie. Les saints expient ainsi dans leur chair innocente pour tant de coupables qui provoquent la justice de Dieu !

La mortification n'est qu'une partie de la pénitence ; l'humilité la complète par l'abaissement de l'esprit. Petite à ses propres yeux parce qu'elle savait que le Seigneur opère en nous « le vouloir et le parfaire » ; petite à ses yeux parce qu'elle voyait les moindres imperfections aux divines clartés de la foi, Radegonde ne cherchait qu'à se rabaisser en toutes circonstances. C'était ce sentiment qui la guidait quand elle entrait dans le lieu saint ; on la voyait alors se prosterner humblement et baiser la terre, puis déposer la couronne royale par respect pour le souverain Maître et en signe de son entière dépendance. Venait-on à vanter en sa présence l'élégance et la richesse de ses vêtements ou de son voile, la chère Sainte en était toute confuse ; elle s'empressait de quitter ces

ornements pour en faire présent aux églises.

Du reste, si elle était ingénieuse à faire naître les occasions de s'abaisser, la reine n'était pas moins ardente à accepter d'autres humiliations qui, pour n'être pas volontaires, ne laissent pas d'être méritoires. Tant que Clotaire, très épris de sa jeune femme, lui prodigua des marques de déférence et de tendresse, les hommages des courtisans ne manquèrent pas à la reine : dans ce monde de la cour, on excelle à composer son visage sur celui du maître. Mais vint le jour où, les passions brutales reprenant leur empire, le roi oublia les ménagements qu'il devait à son épouse et lui exprima son mécontentement tantôt par des reproches acerbes, tantôt par des railleries : « C'est une nonne, et non pas une reine que j'ai épousée. » Les petites haines entrèrent alors en campagne. Radegonde vit tourner en dérision des vertus qui étaient la censure de cette cour licencieuse, et en maintes circonstances elle recueillit ce propos outrageant : « C'est une insensée ! » Calme au milieu des contradictions qui ne lui faisaient rien perdre de son union avec Dieu, l'épouse de Clotaire ne témoigna ni irritation ni dépit ; gardant à l'égard de tous une charité délicate et discrète, elle

accepta ces humiliations par amour de Celui qui a été gratuitement abreuvé d'outrages.

C'était en Dieu qu'elle trouvait son bonheur : que lui importait l'appréciation des hommes ? La prière était sa joie et l'aliment de sa vie. Non contente des prières ordinaires usitées parmi les fidèles, chaque jour elle récitait ses Heures aux moments fixés par l'Eglise ; et si elle s'arrachait aux festins et aux divertissements de la cour, c'était pour s'acquitter de ce pieux devoir. La tendre et respectueuse dévotion qu'enfant elle avait témoignée au Dieu présent dans l'Eucharistie, elle la garda, elle la développa dans le milieu bruyant où Clotaire l'avait appelée. Plus le divin Maître lui apparaissait humilié dans ce sacrement, plus elle avait à cœur de le grandir en quelque sorte, en contribuant à rehausser le culte divin par la pompe des cérémonies et la richesse des vêtements sacerdotaux qu'elle brodait elle-même. Ses mains royales, qui étaient bien les mains de la femme forte, ne dédaignaient pas de façonner des cierges qui étaient distribués ensuite aux églises et aux oratoires.

Le même sentiment de respect pour le Seigneur Jésus inspirait sa conduite pleine de déférence et d'attentions délicates envers les ministres sacrés.

L'arrivée d'un prêtre à la cour lui causait une joie qu'elle ne cherchait pas à dissimuler. Aussitôt qu'elle en était informée, la pieuse reine se rendait, avec ses suivantes, à la résidence affectée aux hôtes du roi; « ni la neige ni la boue, dit saint Fortunat, n'arrêtaient son zèle en cette circonstance ». Après avoir lavé et essuyé les pieds du serviteur de Dieu, elle lui présentait la coupe de vin, suivant l'usage traditionnel à cette époque, et ne se retirait qu'après avoir reçu sa bénédiction. Le lendemain elle revenait, et humblement assise aux pieds du ministre de Jésus-Christ, elle recueillait ses paroles avec une sainte avidité, s'entretenant avec lui de l'amour que le Seigneur témoigne à ses créatures et des moyens de répondre à cette tendresse infinie. Sa joie était plus grande si son hôte était revêtu du caractère épiscopal; elle le considérait comme « un ange de Dieu », suivant le langage de l'Esprit-Saint, « et après l'avoir congédié chargé de présents pour son église et pour ses pauvres, elle revenait toute triste à ses occupations ».

Si doux et affectueux que l'amour de Dieu fût dans son âme, il ne laissait pas d'être intrépide et généreux : on s'en aperçut bien en une circonstance mémorable dont Baudonivie nous a

---

transmis le récit. Invitée à dîner chez une noble dame de ses amies, appelée Sifride, Radegonde s'y rendit avec une suite nombreuse. Sur le chemin elle aperçut un temple païen très fréquenté par les Francs de cette contrée. Indignée de voir ainsi outrager le Maître adorable, elle ordonne à son escorte de mettre le feu à ce repaire de Satan. Les paysans sont furieux de voir leur temple livré aux flammes; ils arrivent de tous côtés, armés de glaives, de bâtons, et poussent des cris affreux. Mais la reine, tenant tête à l'orage, demeure impassible, et attend que le feu ait accompli son œuvre vengeresse. Alors, se souvenant qu'une parole de douceur doit accompagner les actes énergiques, et d'ailleurs éprise de compassion pour l'aveuglement de ces pauvres idolâtres, elle se met, du haut de son coursier, à les catéchiser. Ses paroles s'insinuent si doucement et avec une éloquence si persuasive dans l'âme des païens, que toutes les colères tombent, et qu'en se retirant Radegonde entend exalter la bonté de la reine et bénir le nom de Dieu.

Quand la charité est entrée à ce point dans une âme, cette âme d'élite prend les sentiments de Dieu, épouse ses tendresses et ses préférences pour

tout ce qui est marqué du cachet divin de la souffrance. Radegonde fut vraiment la reine telle qu'on aime à se la représenter, l'œil ouvert sur toutes les misères et la main tendue pour les soulager.

Athies était son séjour de prédilection, parce qu'elle y était née à la vie chrétienne, parce qu'elle y avait fait l'apprentissage de la charité et de la miséricorde. Cette résidence lui devint encore plus chère quand, devenue l'épouse du roi, elle y eut établi un hospice pour les femmes indigentes. C'était là qu'elle allait oublier les ennuis de sa condition dans la pratique du dévouement le plus complet ; et, l'aumône de l'argent lui paraissant facile et simple, elle faisait l'aumône de sa personne. On la voyait, infirmière attentive et toujours gracieuse, faire les lits, préparer des potions et des aliments ; dominant des répugnances qui paraissaient insurmontables, elle s'étudiait à panser des ulcères, à nettoyer les plaies les plus rebutantes, et, s'il y avait des lépreux parmi ses malades, c'était à eux qu'étaient réservées ses tendresses de prédilection.

Assise au chevet des moribonds, elle les consolait, les préparait doucement au redoutable passage, et les terreurs de la mort disparaissaient en

face de cet ange qui montrait le ciel. Si bonne et si dévouée pour les vivants, elle n'oubliait pas les morts : plus d'une fois elle les ensevelit dans les étoffes tissées de ses mains, et c'était une des pieuses occupations d'accompagner ses protégés jusqu'à leur dernière demeure. « Ainsi, dit saint Fortunat, cette sainte femme, fille et épouse de rois, s'était faite la servante des pauvres. » — « Jamais, « ajoute l'évêque biographe, jamais la voix du « malheureux ne résonna en vain à ses oreilles, « jamais elle ne fut sourde à ses cris de détresse : « elle estimait comme perdu tout ce qu'elle n'avait « pas donné aux pauvres. »

Et, remarquons-le, en se dépensant au profit des pauvres, des malades, Radegonde ne cédait pas seulement à un besoin de son cœur aimant ; c'était une pensée de foi qui dictait et accompagnait son dévouement : c'était le Sauveur lui-même qu'elle voyait dans la personne de ses membres souffrants. « En donnant des vêtements, dit saint Fortunat, elle croyait vêtir les membres de Jésus-Christ lui-même. » Pensée nécessaire pour rendre nos actions méritoires du ciel. Pensée nécessaire pour dominer les révoltes de la nature, pour réagir contre les déceptions et les désenchante-

ments qu'on rencontre souvent dans l'exercice de la charité !

Ayant trouvé le Maître adorable dans les hôpitaux, elle allait encore le chercher dans les prisons. Cette grande misère morale n'excitait pas moins sa compassion que la souffrance physique ; elle ne dédaignait pas de descendre dans les cachots, où elle apparaissait comme une douce vision du Paradis, apportant toujours des consolations quand elle n'apportait pas la liberté. Fidèle au rôle de la reine qui personnifie la clémence, elle était dans la désolation quand Clotaire avait prononcé un arrêt de mort ; saint Fortunat dit énergiquement « qu'elle se mourait ». Le roi avait alors à subir un siège en règle, où la charité de la sainte et la diplomatie de la femme multipliaient les prévenances et les supplications pour l'obliger à capituler. Non contente d'insister près du roi, elle mettait le ciel dans ses intérêts, afin, disait-elle gracieusement, « que la bouche qui avait formulé la condamnation prononçât la sentence de pardon. »

Le Seigneur indiqua par un prodige combien il appréciait cette charité de sa pieuse servante. Elle se promenait un jour dans les jardins du château

I\*\*\*

royalde Péronne, quand des lamentations perçantes arrivèrent à ses oreilles : c'était un appel à son intercession adressé par les prisonniers qui l'avaient reconnue. Inquiète, Radegonde demande la cause de ces cris ; mais comme, à juste titre, on redoute une intervention de sa part, son entourage lui répond que ces plaintes bruyantes viennent des pauvres qui, l'ayant aperçue de loin, sollicitent une aumône. La reine regagne ses appartements et ordonne qu'on fasse une large distribution à ces malheureux. Pendant ce temps, les gardiens imposent silence aux prisonniers ; mais, raconte son historien, « voici qu'à ce moment les chaînes des prisonniers tombent, les portes de leurs cachots s'ouvrent d'elles-mêmes, et il leur est révélé qu'ils devaient leur délivrance à la sainteté de Radegonde. Ils allèrent donc vers elle pour lui rendre grâces, et Clotaire leur laissa cette liberté qu'un miracle leur avait donnée. »

Ainsi s'écoulaient les jours de la pieuse princesse dans la pratique de ces vertus qui faisaient l'admiration du ciel et de la terre : au sens surnaturel, elle vérifiait à son profit ce proverbe antique que « la reine de France surpasse les autres reines par sa beauté et par sa magnificence ».



## CHAPITRE IV.

MEURTRE DU FRÈRE DE RADEGONDE. — ELLE QUITTE  
LA COUR ET EST CONSACRÉE DIACONESSE PAR SAINT  
MÉDARD. — ELLE PART POUR LA VILLA DE SAIX.  
— ELLE S'ARRÊTE A TOURS, A CANDES, A CHINON.  
— LÉGENDE SUR SON SÉJOUR A CHINON.

Les aspirations de Radegonde à une vie plus parfaite avaient survécu à son élévation sur le trône des Francs ; d'ailleurs le spectacle de cette cour grossière et licencieuse n'était pas fait pour les éteindre dans une âme si sainte. Le Seigneur se disposait à réaliser les vœux de sa fidèle servante ; mais les faveurs divines se paient ici-bas, et la souffrance est la monnaie avec laquelle on les achète.

Nous avons vu qu'après la dévastation de la Thuringe et le meurtre de ses parents, la fille de Berthaire avait conservé un jeune frère qui partagea son sort ; compagnon de sa sœur à Athies, il l'avait suivie à la cour. Pour Radegonde,

ce frère était la patrie, c'était la famille, c'était pour l'exilée un confident sûr avec qui elle pouvait parler du passé, et dans le sein duquel elle épanchait les amertumes de son âme. Si dorée que fût la chaîne, elle pesait à l'adolescent ; et peut-être, impatient du joug, laissa-t-il échapper quelques paroles trop franches qui, commentées par des bouches ennemies, allèrent éveiller les ombres de Clotaire. Toujours est-il que le jeune prince résolut de quitter secrètement la cour du roi des Francs et de chercher un refuge à Constantinople, où il devait retrouver sa tante Amalaberge et son cousin Amalafroy. La reine mit tout en œuvre pour le détourner de ce projet : si le cœur aimant de la sœur saignait à la pensée de la séparation, elle sentait aussi, non sans raison, que Clotaire la rendrait responsable de ce départ précipité, et qu'il ferait peser sur elle le poids de ses soupçons et de sa colère.

L'amour fraternel fit taire les répugnances du jeune homme, qui se résigna à partager le sort de Radegonde. Quelque violent qu'il fût par nature, le fils de Clovis savait attendre pour mieux assurer sa vengeance ; mais, peu de temps après, ayant éloigné la reine sous un prétexte quelconque,

il fit massacrer son frère ou le massacra lui-même dans un accès de fureur. Radegonde n'eut même pas la triste satisfaction de lui rendre les derniers devoirs, car on n'attendit pas son retour pour inhumer la victime.

Loin d'éteindre les affections légitimes, l'amour de Dieu les rend plus vives en même temps qu'il en assure la durée. La douleur de la jeune reine fut immense, son cœur était brisé : elle aimait ardemment son frère, et les liens du sang s'étaient doublés de ceux que forme la communauté du malheur. Ce qui aggravait sa peine, c'est qu'elle ne pouvait se méprendre sur l'auteur ou l'instigateur du crime : il ne lui restait que la main d'un meurtrier pour essuyer ses larmes : c'était bien la solitude du cœur la plus désolante, si Dieu n'eût été là pour en remplir le vide.

Écoutons-la elle-même exhalant son affliction, bien des années après, dans une lettre à son cousin Amalafroy, et retraçant par l'organe de Fortunat, en termes déchirants, le drame qui consumma ses douleurs de famille :

« Pourquoi, cher parent, fuirai-je les souvenirs ?  
« pourquoi ne point aborder le sujet de mes lar-  
« mes, et pourquoi taire la douleur immense que

« m'a causée le meurtre de mon frère ? Pourquoi ne  
« dirai-je pas comment l'innocent est tombé at-  
« tiré dans ces perfides embûches et victime de la  
« trahison ?

« Malheur à moi qui renouvelle mes pleurs et  
« qui rouvre ma blessure en faisant le récit de  
« mes malheurs ! Il brûlait du désir de te voir,  
« mais son amour pour sa sœur l'empêchait de  
« satisfaire son affection pour toi ; la crainte de  
« m'affliger l'a conduit à sa perte, et en redou-  
« tant de me nuire, il est devenu la cause de mes  
« larmes. Un léger duvet courait à peine sur son  
« visage, et il succombe ! et sa sœur n'a point  
« assisté à sa cruelle agonie ! Non seulement il m'a  
« été ravi, mais je n'ai pu réchauffer sa poitrine  
« glacée de mes larmes brûlantes et recevoir un  
« dernier baiser de ses lèvres expirantes. Ingrate !  
« c'est moi, ô mon frère, qui ai causé ta mort, et  
« je ne t'ai même pas élevé un tombeau ! Arra-  
« chée à ma patrie, j'ai été deux fois captive, et  
« le meurtre de mon frère m'a encore montré  
« d'autres ennemis. Cette nouvelle douleur rou-  
« vre pour moi les tombes de mon père, de ma  
« mère, de mon oncle et de tous les parents que  
« j'ai perdus. Les jours sans larmes me sont

« inconnus depuis la mort de ce frère; toutes mes joies ont disparu avec lui. »

La foudre était tombée sur sa vie; mais de la foudre se dégageaient des éclairs qui lui indiquaient la route à suivre; d'ailleurs Celui qui se tient près des affligés à l'heure de l'épreuve est le Dieu du Conseil.

Chez Radegonde, le cœur était sensible et affectueux, mais l'âme était virile et à la hauteur des circonstances : elle savait prendre une résolution énergique. Avec cette assurance qui sied bien à la femme blessée dans ses sentiments les plus intimes, elle va trouver Clotaire et lui demande l'autorisation de quitter la cour, et de se consacrer entièrement au service de Dieu. Soit que le remords eût parlé, soit que le meurtrier fût heureux d'éloigner un témoin gênant, Clotaire acquiesça à la demande de son épouse et la fit escorter par ses leudes jusqu'à Noyon, où elle avait demandé à se rendre près de saint Médard. Du reste, le dessein de la reine resta secret entre elle et son mari.

Le vénérable évêque, presque nonagénaire, que tous les Francs entouraient de leur respect, célébrait les saints mystères, quand Radegonde entra dans l'église. S'avançant vers lui d'un pas

ferme et d'un cœur résolu : « Très saint prêtre, lui dit la reine, je viens te demander ta bénédiction et l'habit religieux. Consacre-moi au service des autels. » Dans le trouble où le jette cette demande, le vieux pontife hésite ; ne sachant pas que Clotaire eût donné son assentiment, il objecte à Radegonde le précepte qui défend de séparer ce que Dieu a uni. Radegonde lui rappelle le jour où elle fut traînée à l'autel par un mariage qui lui était odieux, et elle se prévaut surtout du consentement du roi. L'embarras de saint Médard redouble quand il voit les leudes de la suite de la reine lever leurs armes et déclarer qu'ils ne souffriront pas qu'on donne le voile à l'épouse de Clotaire. « Evêque, s'écrient-ils, garde-toi d'imposer « les mains à notre reine et de ravir à notre maître « son épouse légitime. » Le tumulte était à son comble dans le lieu saint, et quelques hommes d'armes portaient déjà les mains sur l'évêque et l'entraînaient par violence, quand soudain Radegonde apparaît revêtue d'un costume de religieuse qu'elle a pris dans la sacristie et qu'elle a jeté par-dessus ses habits royaux. S'adressant à saint Médard d'une voix impérieuse qui domine le murmure de la foule, elle lui dit : « Pontife du Sei-

« gneur, si tu refuses d'accéder à mes désirs, si la  
« crainte des hommes l'emporte dans ton âme sur  
« la crainte de Dieu, souviens-toi qu'un jour tu  
« répondras de la brebis que tu auras refusé  
« d'admettre dans ton troupeau. »

Frappé de l'accent d'autorité de Radegonde et obéissant sans doute à une inspiration d'en haut, l'évêque de Noyon n'hésite plus : sur-le-champ il impose les mains à la reine et la consacre diaconesse. Cette fonction, aujourd'hui supprimée dans l'Eglise, était d'origine apostolique ; elle consistait à présenter à l'autel le pain et le vin affectés au Sacrifice et qui étaient destinés aux femmes ; les diaconesses devaient aussi préparer au baptême les personnes de leur sexe et leur rendre certains offices quand elles recevaient le sacrement de la régénération.

La parole de Radegonde n'avait pas seulement fait taire les scrupules du pontife ; elle avait subjugué les seigneurs francs eux-mêmes, qui, soudainement changés, cessèrent leurs réclamations et assistèrent témoins muets à la cérémonie. Lorsque le pontife eut terminé les prières et les rites symboliques de la sainte liturgie, Radegonde se chargea d'en préciser le sens et la portée par un

acte qui peignait au vif l'énergie et l'esprit d'abnégation de cette âme d'élite. Elle dépose sur l'autel son diadème, ses agrafes de pierreries, ses bracelets précieux ; et, brisant sa ceinture d'or massif, elle en fait don aux pauvres ; ayant dit un adieu éternel au monde, elle n'en voulait plus conserver les livrées.

L'entrée de Radegonde en religion avait excité des orages à Noyon ; elle devait soulever des contradictions parmi ses historiens. Sans nous perdre en longues dissertations qui souvent portent à faux, disons simplement qu'en obéissant à l'appel divin, l'épouse de Clotaire n'avait en rien contrevenu aux lois de l'Eglise. Sa consécration n'impliquait nullement le divorce ; tout en affirmant l'indissolubilité du lien conjugal, l'Eglise, dans l'ancienne discipline actuellement encore en vigueur, autorisait l'entrée en religion de l'un des conjoints à certaines conditions, dont la première et la plus essentielle était le consentement des deux époux. Or Fortunat mentionne en termes formels (1) l'assentiment de Clotaire, assentiment qui se trouve aussi confirmé par le nombreux cortège de leudes

(1) Directa a rege.

escortant la reine jusqu'à Noyon. On trouve, il est vrai, une objection sérieuse dans la difficulté de concilier l'acte de saint Médard avec les prescriptions du second concile d'Orléans édictant qu'aucune femme ne sera consacrée diaconesse avant l'âge de quarante ans. Mais, comme l'ont remarqué plusieurs auteurs, et en particulier les Bollandistes, ou bien les sanctions de ce concile n'avaient pas force de loi dans la Gaule Belgique, ou bien saint Médard se crut autorisé à dispenser de la condition d'âge à cause de l'excellence des mérites et de la dignité de la personne.

Sans aucun doute, la sainte reine arrivait à la vie parfaite par un chemin exceptionnel ; mais « les voies du Seigneur ne sont pas toujours nos voies », et il ne s'est pas interdit les dérogations aux lois ordinaires, dans la conduite des âmes, comme dans le gouvernement du monde physique.

Malgré les consolations spirituelles que lui offrait la présence de saint Médard, Radegonde ne devait point se fixer à Noyon, où elle se sentait imparfaitement protégée par la distance contre les caprices et le réveil de la tendresse de Clotaire. Entre les nombreux et importants domaines qui avaient constitué sa dot, se trouvait une villa royale

qui, par son éloignement de la cour, lui offrait un asile sûr : c'était Saix, sur les confins du Poitou.

En dehors des facilités de calme et de solitude qu'elle devait trouver pour son apprentissage de la vie religieuse, la pieuse reine se sentait attirée vers ce sol privilégié, sanctifié par le passage d'Hilaire et de Martin, et encore tout imprégné du parfum de leurs vertus.

De riches dons faits aux églises, de larges aumônes distribuées aux pauvres, Radegonde prend la route du Poitou, escortée par un essaim de jeunes vierges que la tendresse non moins que le désir de la perfection retiennent près d'elle ; parmi elles, Agnès, sa fille de prédilection, sous la conduite de laquelle elle n'hésitera pas à se ranger plus tard ; Disciole, la douce enfant qui, après avoir été une copie vivante de sa sainte mère, aura l'honneur un jour de reposer dans la tombe à ses côtés ; Baudonivie, dont l'amour filial recueillera les paroles et notera les actes de Radegonde, pour en perpétuer le souvenir en des récits pleins de charme.

Si empressée qu'elle fût de jouir du Seigneur dans la solitude, la royale voyageuse ne pouvait manquer de prier aux sanctuaires vénérés qui se

trouvaient sur son passage. Après avoir payé le tribut de sa piété aux cellules de saint Jumer, du vénérable Daddon et de saint Gondulphe, elle arriva à Orléans.

L'histoire ne nous a pas transmis, il est vrai, tous les détails de son voyage; mais on pourrait les reconstituer en partie, grâce aux chapelles que la piété des peuples a édifiées çà et là, en mémoire de sa visite, grâce aux prodiges qui accompagnaient sa venue et dont les traditions populaires sont restées un écho fidèle. Le jaillissement des fontaines à sa prière caractérise surtout son passage, comme nous aurons occasion de le noter dans son voyage à Arles, et, aujourd'hui encore, les malades vont puiser avec confiance à une de ces sources réputées miraculeuses sur la paroisse de Chambon, dans l'arrondissement de Pithiviers, centre d'un pèlerinage renommé.

D'Orléans la reine se dirige sur Tours, où le tombeau de saint Martin attirait des pèlerins de toutes les parties du monde. D'ailleurs, en arrivant, elle y retrouvait les traces récentes et très chères de sainte Clotilde, qui, après la mort de Clovis, avait quitté la cour pour sanctifier ses dernières années dans la retraite et la prière, près

des ossements vénérés du glorieux Thaumaturge, et qui venait d'y mourir en odeur de sainteté.

« Comment exprimer, s'écrie ici saint Fortunat, « les sentiments pieux de la reine dans la basilique de saint Martin ? On la voit agenouillée « sous tous les portiques, à tous les autels, près « de tous les lieux sanctifiés par la présence des « reliques ou par des souvenirs religieux. Hum- « blement prosternée, elle verse des larmes abon- « dantes, et, après avoir fait offrir le saint Sacri- « fice, elle fait présent à la châsse du bienheureux « évêque, des bijoux de prix qu'elle portait au- « trefois à la cour du roi des Francs. »

Non contente de s'agenouiller dans la basilique qui renfermait les restes vénérés de saint Martin, Radegonde se plaisait à visiter les lieux qu'il avait sanctifiés par sa présence : plus d'une fois elle franchit la Loire pour aller prier au célèbre monastère de Marmoutier, fondé par le grand évêque. C'était pour elle une grande jouissance de se mettre en oraison dans la grotte où le Saint aimait à se retirer loin des regards des hommes, pour s'entretenir librement avec Dieu. La piété des peuples a conservé ce souvenir en édifiant là un oratoire sous le vocable de la sainte reine, et

qui est aujourd'hui l'église paroissiale de Sainte-Radegonde.

Candes, où mourut le saint évêque, devait aussi être honoré de la visite de la chère Sainte; elle s'y rendit avec les mêmes sentiments de foi et d'amour, elle y pria longtemps avec un ferveur qui édifia les assistants, et ne voulut point se retirer sans laisser des témoignages de sa royale munificence au monastère qui s'élevait sur cette terre bénie.

Les âmes d'élite se devinent et s'attirent : après avoir vénéré les reliques des saints et les lieux sanctifiés par leur présence, Radegonde ne pouvait manquer de s'entretenir avec les amis de Dieu qui édifiaient les populations par le spectacle de leur vie pénitente. Suivant d'anciennes traditions fidèlement conservées dans la mémoire du peuple et qui valent bien des documents écrits, la pieuse reine aurait passé trois jours au sein d'une grotte creusée dans le coteau dominant la petite ville de Chinon.

Outre qu'elle pouvait ainsi aller prier au tombeau d'un disciple de saint Martin, saint Mesme, dont le corps reposait dans l'église du monastère, il lui était facile de jouir des entretiens tout

célestes du Bienheureux Jean, qui menait la vie austère des reclus dans une grotte située un peu plus haut. C'était un enfant de la Grande-Bretagne, que l'amour du grand Thaumaturge avait attiré en ces parages ; il s'était fixé dans cette contrée, dont il a rendu le nom illustre, puisque l'histoire l'appelle Jean de Chinon. Les trois jours que Radegonde passa dans ce pays furent des jours saintement employés, qui développèrent une émulation généreuse dans ces deux grandes âmes également affamées de perfection ; et quand la sainte reine fut partie pour Saix, le pieux ermite quitta la laure qu'il habitait pour occuper celle de sa sainte amie. Il y rendit le dernier soupir, et y fut enterré. La laure, qui resta après sa mort dans son état primitif, fut convertie, au onzième siècle, en un oratoire sous le vocable de sainte Radegonde.

De vieilles légendes pieusement gardées nous ont transmis des détails du plus touchant intérêt sur le passage de notre sainte Patronne à Chinon. Dans la grotte où elle s'était retirée, se trouvait une source miraculeuse qui existe encore aujourd'hui, et qui, par une exception unique, est située à quarante pieds au-dessus de tous les

autres puits du coteau. L'eau s'élevait si haut que la Sainte n'avait qu'à se baisser légèrement pour en prendre ce qui lui était nécessaire. Mais un jour que, revenant de Chinon, elle avait rencontré une femme adonnée au vice, la reine ne réprima pas un mouvement de mépris qu'elle éprouva pour cette malheureuse. Le Seigneur, pour lui apprendre la charité indulgente envers les pécheurs, empêcha l'eau de monter, et Radegonde ne put en puiser qu'après avoir accusé sa faute au Bienheureux Jean.

La légende raconte aussi que, pour aller faire ses dévotions à l'oratoire de Notre-Dame des Rivières, Radegonde traversait la Vienne à pied sec, les eaux s'écartant pour lui livrer passage ; et elle ajoute que la Vienne est pavée dans toute la longueur du chemin que la reine avait coutume de suivre. Dans la colline, on montre encore une pierre portant l'empreinte d'un pied. « C'était le pas de la sainte Radegonde. »

Sa dévotion largement satisfaite, la royale voyageuse prit le chemin de Saix, dont elle n'était qu'à une petite distance.





## CHAPITRE V.

SAINTE RADEGONDE A SAIX. — MIRACLE DES AVOINES.

Le coin de terre ignoré que le séjour de Rade-  
gonde allait illustrer dans l'histoire, est situé  
dans la partie septentrionale du Poitou qui con-  
fîne à l'Anjou et à la Touraine. Saix était une  
villa royale ; mais il ne faut pas entendre ce mot  
dans le sens restreint que nous lui donnons  
aujourd'hui, car, outre la résidence du monarque,  
la villa comprenait les habitations des officiers  
du palais, celle des artisans attachés au fisc et les  
bâtiments d'exploitation occupés par les serfs et  
les colons.

Une fois installée, la pieuse reine va vivre plei-  
nement de cette vie parfaite qui avait été le  
rêve caressé de son cœur. Libre désormais de  
toute attache, elle ne marche pas, elle court dans  
le chemin de la vertu.

Un homme sevré par un long jeûne ne se porte  
pas vers les aliments avec plus d'ardeur que

Radegonde vers les pratiques de la mortification : on le sent, elle éprouve le besoin de se dédommager de la contrainte relative que lui ont imposée les exigences de sa situation à la cour ; elle veut satisfaire sa soif brûlante d'austérités. Écoutons Fortunat : « Depuis le jour où elle reçut le voile de « saint Medard jusqu'à l'époque des infirmités, « elle n'eut pour aliments que des légumes et des « herbages ; jamais de viande, d'œufs, de poissons « ou de fruits. Sa boisson était de l'eau tempérée « par du miel ou du cidre ; elle n'approcha ni vin « ni bière de ses lèvres. »

Bien que cette pénitence effrayante ne paraisse pas susceptible d'être poussée plus loin, la pieuse recluse trouve encore le moyen d'y ajouter des raffinements : pendant la sainte Quarantaine, elle ne mange de pain que le dimanche ; et c'est elle-même qui, avec une meule à bras, écrase le grain nécessaire à sa nourriture pendant ce saint temps. Ces austérités qui nous font peur, lui paraissent très douces parce qu'elle aime, parce que ses souffrances volontaires la configurent au divin modèle et lui permettent d'expier pour ses frères moins généreux.

La prière vocale, la méditation, les larmes

saintes remplissent les heures de sa journée et presque ses nuits. Malgré tout, la vie lui est amère loin de l'Époux céleste ; et souvent on l'entend s'écrier : « O mon Dieu, mes délices , combien  
« de temps me faudra-t-il attendre encore pour  
« vous être unie à jamais ? Quelle consolation  
« donnerez-vous à celle qui n'en trouve point sur  
« la terre et qui ne se reposera qu'en vous seul ? »

Toute de Dieu, elle n'a d'autre volonté que la sienne ; elle épouse ses tendresses pour les âmes, ses prédilections pour les pauvres et les déshérités de ce monde. L'appel affectueux qu'elle leur adressait ne pouvait manquer d'être entendu : de toutes parts les malheureux accouraient à la villa royale, et Radegonde ne se plaignait jamais de leur trop grand nombre. « Sa charité, dit saint  
« Fortunat, n'était pas moins grande que l'affluence  
« des malheureux. Jamais les suppliants ne man-  
« quaient, et jamais elle n'était en peine pour leur  
« donner. C'était chose merveilleuse qu'elle pût  
« satisfaire aux demandes de tous, et qu'une exilée  
« possédât de si grands trésors, une étrangère  
« tant de richesses ! » Si large que fût la charité chez la Sainte, elle était ordonnée, et sur un registre spécial étaient inscrits les noms de tous

ses pauvres ordinaires qui venaient chaque jour prendre leurs repas à la villa.

Deux fois la semaine, elle préparait des bains pour les femmes infirmes dont elle ne dédaignait pas de laver elle-même la tête et de nettoyer les ulcères. Après leur avoir donné des vêtements convenables en échange de leurs haillons, elle les conduisait à table et se faisait un honneur de les servir. Quand les tables étaient garnies et que les pauvres étaient assis, Radegonde se tenait debout derrière eux, coupant le pain et les viandes et versant à boire. Attentive à tout, elle allait de l'un à l'autre de ses convives, remplissant les offices les plus humbles et relevant le prix de ces services par les paroles les plus aimables, qui étaient aussi des paroles d'édification. Douce et affable pour tous, la Sainte avait des préférences marquées pour les impotents et les aveugles : se constituant leur petite servante, elle les faisait manger elle-même et portait la cuillère à leur bouche avec cette sollicitude dont les mères ont le secret. Chaque dimanche, été comme hiver, elle se bornait à présenter la coupe de vin au premier pauvre, et confiait à une de ses suivantes le soin de s'occuper des autres, pendant

qu'elle se rendait dans le lieu saint pour y vaquer à la prière. Dans ces occupations vulgaires, la fille des rois de Thuringe apparaît bien grande; et les courtisans eux-mêmes l'eussent trouvée plus belle qu'aux jours où, avec Clotaire, elle présidait la table royale.

Pour Radegonde, elle grandissait chaque jour dans l'humilité, ne voyant que les imperfections de sa vie. Les témoignages de respect les plus élémentaires lui portaient ombrage comme une injustice. Si parfois les pauvres se levaient par déférence quand elle quittait la salle, elle les réprimandait avec douceur, et par de maternelles gronderies leur exprimait son mécontentement.

Nous avons dit que, dévouée pour les malades, elle avait cependant une prédilection pour les plus infirmes : la grande miséricorde doit s'exercer envers la grande misère. Entre tous, les lépreux avaient une part de choix dans ses tendresses ; sa charité faisait taire les répugnances de la nature, en lui montrant en ces infortunés des copies plus parfaites de Celui qui, ayant pris à sa charge les péchés du monde, était devant son Père comme un lépreux.

« Avec quelle douceur », dit saint Fortunat, que nous n'avons fait que traduire en donnant tous ces détails, « avec quelle douceur elle remplissait « ce ministère qui inspire la frayeur ! Aussi- « tôt que se faisait entendre le signal annonçant « l'arrivée des lépreux, la reine ordonnait à son « économe d'aller s'enquérir avec un soin pieux « d'où ils venaient et en quel nombre ils étaient. « Une fois informée, elle faisait préparer la table « et envoyait les cuillères, les couteaux, les coupes « et le vin, puis, seule, elle les recevait dans un « lieu où personne n'entrait. Alors, serrant dans « ses bras les femmes souillées de la lèpre, elle les « embrassait dans le Seigneur, car elle les aimait « de toute son âme. La table étant dressée, elle « prenait de l'eau chaude, lavait la figure, nettoyait « les mains et les ulcères de ses amis les lépreux « et, se constituant leur servante, elle donnait à « manger à chacun de ces malheureux. Quand ils « parlaient, elle leur donnait une pièce d'or ou un « vêtement pour alléger leur triste condition : à « peine mettait-elle une seule personne dans la « confiance de cette grande charité. Cet héroïsme « choquait parfois son entourage : « Noble dame, « lui disait une de ses suivantes, qui osera vous

« embrasser, vous qui baisez les lépreux ? — En  
« vérité, répondit la Sainte, non sans une pointe  
« de malice, si tu ne veux pas m'embrasser, j'en  
« suis toute consolée. »

Ce n'était pas assez pour Radegonde d'accueillir avec bonté les pauvres et les malades qui s'adressaient à elle; elle allait visiter ceux que les infirmités ou la honte empêchaient de venir la trouver. On la voyait parcourir la campagne et pénétrer dans les réduits les plus infects; elle s'asseyait près des malheureux, recevait leurs confidences, s'associait à leurs joies ou pleurait avec eux. Aux malades elle portait des fruits et d'autres douceurs : on en vit qui, n'ayant pu manger depuis dix jours, prenaient la nourriture de sa main et recevaient en même temps la santé. Si sa main guérissait les infirmités, sa parole aimante mettait du baume sur les blessures de l'âme; en un mot, elle remplissait cet apostolat qui est le triomphe comme la joie de la femme chrétienne.

L'admiration des hommes pour ce merveilleux dévouement avait un écho dans le ciel, et le Seigneur témoignait par des prodiges répétés quelle large place la pieuse reine occupait dans son cœur. Les maux les plus invétérés disparaissaient au

contact des cierges qu'elle avait façonnés, des feuilles qu'elle avait touchées, parfois de simples morceaux de parchemin sur lesquels elle avait écrit son nom. L'humilité de la Sainte s'en alarmait, et elle recommandait instamment le silence aux miraculés ; mais c'était en vain, car ils célébraient plus haut la puissance de leur bienfaitrice.

Ayant cherché le Seigneur dans ses membres souffrants, elle n'avait pas moins à cœur de le louer dans ses Saints dont les exemples faisaient loi pour elle, dont les reliques étaient de sa part l'objet d'un pieux empressement et d'une ardente convoitise. Souvent elle se prenait à regretter le trésor de reliques qu'elle avait laissé à Athies ; et pour combler ce vide elle avait recours aux bons offices du prêtre Magnus, qui se mettait en quête afin de seconder ses désirs. Les jours où le pieux pourvoyeur avait réussi, étaient des jours de grande joie ; la reine vénérât les saintes dépouilles et les baisait avec amour : les ossements sacrés devaient tressaillir au contact de lèvres si pures ! Le prêtre Magnus lui ayant apporté une fois de très précieuses reliques de plusieurs saints, et en particulier de saint André, Radegonde les déposa dans son oratoire, où elle se mit en prières avec l'intention de pas-

ser toute la nuit près du dépôt sacré. Surprise par le sommeil, elle reposait depuis un moment, quand une voix douce murmura à son oreille : « Apprends, ô femme bénie, que tu possèdes maintenant non seulement les reliques apportées par le prêtre Magnus, mais toutes celles que tu avais à Athies. » Eveillée par ces paroles, Radegonde aperçut un jeune homme d'une beauté ravissante, qui lui montrait de la main l'endroit où se trouvaient les reliques. Et la vision disparut. Le Seigneur ne se contente pas de faire la volonté de ceux qui le craignent, il a les attentions délicates de l'ami le plus dévoué pour les âmes d'élite qui lui appartiennent.

Peu de temps après, elle fut favorisée d'une autre vision symbolique non moins frappante. Il lui sembla voir un navire de forme humaine portant des hommes sur chacun de ses membres, tandis que Radegonde était assise sur ses genoux. La mystérieuse figure lui adressa ces paroles qui étaient toute une révélation : « Jusqu'ici tu as été placée sur mes genoux ; mais l'heure est proche où je te mettrai dans la plaie sacrée de mon côté, sans que nul puisse t'enlever à mon amour. » Elle avait, ajoute Baudonivie, raconté cette fa-

« veur à ses plus intimes amies sous le sceau du  
« secret, et avec la recommandation de n'en rien  
« dire de son vivant. »

Tout en gratifiant les saints de faveurs signalées, tout en jetant dans la coupe de leur vie quelques gouttes de ces délices dont il enivre les élus, Dieu ne veut pas qu'ils s'endorment dans une sécurité trompeuse. Tantôt il les visite par des épreuves intimes dont le monde ne soupçonne pas l'âpreté, tantôt il se sert des événements et des passions des hommes pour multiplier leurs mérites en exerçant la patience et la foi. Radegonde n'était pas à ses débuts pour connaître les voies du Seigneur ; mais elle allait en faire une nouvelle expérience particulièrement douloureuse. Depuis le départ de son épouse, Clotaire avait appris à l'apprécier. Des regrets à une mesure violente pour ce prince, il n'y avait qu'un pas ; encouragé par ses courtisans toujours habiles à flatter le maître, il forme le projet de ramener son épouse au palais, et se met en route pour le réaliser. Entendons le récit de Baudonivie : « Comme la Sainte  
« était dans sa villa, le bruit se répand que le roi  
« veut la ramener à la cour : il gémissait sur le  
« grave dommage qu'il avait souffert en permet-

« tant à une si grande reine de s'éloigner de lui, et  
« protestait qu'il préférerait mourir que de vivre loin  
« de son épouse. A cette nouvelle, la reine, prise  
« de terreur, se couvre d'un rude cilice, jeûne plus  
« rigoureusement et passe les nuits dans la prière.  
« Il lui restait de ses splendeurs royales un orne-  
« ment enrichi de pierreries et de diamants qui  
« valait mille sous d'or : elle l'envoie au vénéra-  
« ble Jean de Chinon par une de ses confidentes  
« intimes, appelée Fridovigia, en le suppliant  
« d'obtenir du Seigneur qu'elle ne retournât pas  
« dans le siècle. Elle ajoutait qu'il lui serait plus  
« doux de voir finir sa vie, que d'être unie  
« de nouveau à un roi de la terre, après avoir  
« joui des embrassements du Roi du Ciel. La  
« reine priait encore le bienheureux reclus de  
« lui envoyer en échange un cilice pour torturer  
« son corps. L'homme de Dieu passa toute la  
« nuit en prières, et le lendemain il manda à la  
« reine que c'était bien la volonté du roi de la  
« reprendre, mais que le Seigneur ne le permet-  
« trait pas. »

Le saint reclus lui envoyait en même temps un cilice et un manteau de poil de chèvre.

Cependant Clotaire continuait sa marche, et

bientôt il était à Saix. Radegonde quitte sa villa en fugitive et entend soudain le bruit des pas des chevaux qui annonce l'arrivée du roi. Elevant son cœur à Dieu et obéissant à une inspiration d'en haut, elle entre dans un champ où un paysan semait de l'avoine. « Mon ami, lui dit-elle, quand « on vous demandera si vous avez vu passer la « reine, dites que personne n'a passé depuis que « vous avez semé votre avoine. » Au même moment l'avoine monta à l'épi, faisant un rempart à Radegonde et à ses deux suivantes. Frappé de l'intervention divine, Clotaire s'arrête et renonce à son projet.

Telle est la gracieuse légende du miracle des avoines. Si ce miracle ne se présente pas avec tous les caractères du fait historique rigoureusement démontré, si le silence de Baudonivie et de Fortunat constitue une présomption défavorable, il n'est pas moins vrai que les souvenirs populaires en ont gardé fidèlement le récit, que la tradition en est toujours vivante à Sainte-Croix, et que cette tradition est consacrée par un office particulier et une fête spéciale chez les filles de sainte Radegonde. Ajoutons que dans un manuscrit de la fin du treizième siècle provenant de l'ab-

baye de Sainte-Croix se trouvent mentionnés des miracles accomplis par l'intercession de sainte Radegonde des Avoines (1).

(1) Dom Chamard (*Histoire ecclésiastique du Poitou*) mentionne ce manuscrit, appartenant aujourd'hui à M. le marquis de la Rochethulon.





## CHAPITRE VI.

FONDATION DU MONASTÈRE DE NOTRE-DAME ET DE  
L'ÉGLISE SAINTE-MARIE A POITIERS. — ENTRÉE DE  
RADEGONDE ET DE SES FILLES.

Le séjour à Saix n'était qu'une étape sur le chemin de la perfection, une sorte de noviciat préparatoire à la vie du cloître. D'ailleurs, dans sa villa, Radegonde était encore la reine exerçant l'autorité sur les serfs et les colons et tenant au monde par les liens de la propriété : il lui tardait de n'être qu'une humble religieuse, dépouillée de tout et vivant dans une dépendance absolue. Le Seigneur, qui la conduisait par la main, lui inspira, dit Baudonivie, de choisir la ville de Poitiers pour y élever un monastère.

La capitale du Poitou n'avait pas alors l'importance dont elle avait joui sous la domination romaine.

Ravagée en 410 par les Vandales qui en avaient détruit une grande partie, sans même épargner

la basilique de Saint-Hilaire , elle avait subi pendant près d'un siècle le joug des Visigoths, jusqu'au jour où (509) Clovis en était devenu le maître. Si son étoile avait pâli au point de vue militaire et commercial, la cité poitevine avait encore un grand prestige dans les Gaules, grâce surtout à sa basilique de Saint-Hilaire où affluaient les pèlerins.

Le tombeau du grand Docteur et les souvenirs de Martin étaient de puissants attraits pour la pieuse reine.

Mettant à profit les bonnes dispositions de Clotaire, elle lui écrivit pour solliciter son autorisation et son appui dans l'œuvre qu'elle voulait entreprendre. Non seulement il accéda à sa demande, mais il tint à honneur de contribuer aux dépenses dans une large mesure, et avec une munificence à laquelle Radegonde rendra plus tard un hommage public dans sa lettre aux évêques. Son fils Sigebert suivit son exemple. Le roi ordonna de plus au gouverneur Austrapius et à l'évêque Pientius de prêter un concours actif à la reine, et de la seconder dans la construction, qui s'éleva rapidement, disent les historiens. Bientôt, en effet, le monastère fut édifié sur la rive gauche

du Clain et dans l'enceinte de la ville. Il avait de vastes proportions, puisqu'au moment de la mort de la fondatrice, Grégoire de Tours mentionne la présence de deux cents moniales. Il était protégé par de hautes murailles et par des tours crénelées, qui n'étaient pas alors une précaution inutile.

En même temps on travaillait à la basilique Sainte-Marie (aujourd'hui l'église Sainte-Radegonde), où la reine et ses Filles devaient reposer après leur mort. Cette église était située hors de l'enceinte, pour satisfaire aux exigences de la loi romaine, restée en vigueur chez les Francs, loi qui interdisait les sépultures dans l'intérieur des villes. A côté de la basilique s'élevait un monastère d'hommes, destiné aux prêtres qui procureraient les secours spirituels aux religieuses. Ces moines, dont le premier abbé fut Arnégisile, étaient sous la dépendance de l'abbesse ; plus tard, probablement vers le neuvième siècle, ils se transformèrent en chanoines séculiers, sans perdre leurs premières attributions.

Pour subvenir aux frais de construction et pour doter le monastère, Radegonde fit l'abandon de tous les biens qu'elle tenait du roi de Soissons.

L'heure était venue où, suivant l'expression de

---

Baudonivie, « la pieuse fondatrice, dédaignant  
« les séductions du monde, allait rechercher les  
« ornements de la perfection et conduire une  
« légion de jeunes filles à l'Époux qui ne doit  
« jamais mourir ».

Le vingt-cinq octobre 552, Radegonde entrait joyeusement dans le monastère placé sous le vocable de la Vierge Marie ; elle était suivie d'un grand nombre de vierges, dont beaucoup de race sénatoriale, quelques-unes du sang royal, toutes désireuses de servir le Christ dans la vie parfaite. Ce fut avec ce cortège que la reine traversa les rues de la ville pour se rendre solennellement à sa demeure tant désirée.

Avide de contempler les traits de celle dont il savait les vertus héroïques, le peuple de Poitiers accourut en foule et envahit les rues et les places qu'elle devait traverser. Au dire de saint Fortunat, on en vit jusque sur le toit des maisons. En même temps qu'elle avait conscience de l'honneur qui lui était échu en partage, la cité poitevine inaugurait envers Radegonde ce culte d'affectueuse vénération qui se transmettra d'âge en âge comme un legs pieux et que rien n'entamera dans le cours des siècles.



## CHAPITRE VII.

AGNÈS EST MISE A LA TÊTE DE LA COMMUNAUTÉ. —  
COMMENT LA SAINTE REINE PRATIQUE LA PER-  
FECTION RELIGIEUSE DANS UN DEGRÉ HÉROÏQUE.

Radegonde avait mené à bonne fin la construction du monastère ; mais une autre à juste titre la préoccupe davantage : c'est l'édifice de sa perfection : « cette architecture céleste », comme dit Bossuet, absorbera désormais toute l'activité de sa grande âme.

On incline à croire que si, dès l'origine, la règle de saint Césaire fut donnée à la communauté naissante, elle n'était imposée que dans les grandes lignes et qu'on l'avait mitigée dans plusieurs de ses prescriptions ; mais la sainte reine était la règle vivante que les Sœurs pouvaient suivre en toute assurance.

Tout d'abord elle s'étudie par la pratique de l'humilité à donner à sa vertu les assises les plus larges, le fondement le plus solide : « Chez elle,

dit Hildebert, l'humilité tient toujours le premier rang ». Le moment était venu d'incarner la règle dans une abbesse qui en serait l'interprète autorisé, et qui puiserait dans les grâces attachées à sa charge une autorité plus haute pour assouplir les volontés et les diriger dans les voies de l'obéissance. Une entre toutes paraissait désignée d'avance pour cet honneur, parce qu'elle était la plus digne et qu'elle avait enfanté ces vierges à la vie : c'était Radegonde. Mais, dans sa profonde humilité, la Sainte en avait jugé autrement ; elle désigna au choix de ses Filles Agnès qu'elle avait préparée de longue main pour cette charge redoutable. « Vous étiez sa fille, disait plus tard Fortunat à la jeune abbesse, et elle a désiré vous avoir pour mère. » C'était du reste l'âme de son âme et, comme elle disait gracieusement, « la lumière de ses yeux », cette douce Agnès, qui avait partagé ses souffrances et qui, confidente de ses pensées les plus intimes, s'était associée à ses actes de dévouement les plus héroïques. A l'école de Radegonde, elle avait puisé cette volonté douce et ferme et cette sagesse surnaturelle indispensables à une supérieure : l'obéissance l'avait mûrie pour le commandement. La nouvelle abbesse

devait trouver sa fille la plus soumise dans la pieuse reine, car c'était en elle qu'elle trouvait la religieuse la plus humble.

Son titre de fondatrice confère à Radegonde des privilèges auxquels elle renonce spontanément; pour parler plus juste, elle se réserve, à titre d'exception, le droit de s'abaisser plus que les autres et de se faire petite entre les petites. « De tous les offices du monastère, dit saint Fortunat, aucun ne lui plut que celui qui lui permettait d'être la première à servir les autres; et elle se punissait elle-même quand une Sœur l'avait devancée sur ce terrain. » « Qui pourrait expliquer, poursuit-il, avec quelle ardeur elle courait à la cuisine pour y faire sa semaine? » Aux termes de la règle, chaque Sœur était tenue de s'occuper à son tour pendant une semaine de tout ce qui concernait la cuisine : c'étaient les jours préférés de la chère Sainte, jalouse d'imiter Celui « qui est venu pour servir et non pour être servi ». Puiser de l'eau, porter du bois jusqu'à fléchir sous la charge, allumer le feu, éplucher les légumes, balayer les corridors, laver la vaisselle et descendre aux détails les plus répugnants du ménage : voilà, au rapport de tous les historiens,

\*\*\*

les occupations favorites de la reine des Francs. Elle s'y porte d'autant plus volontiers qu'elle sait que ces pratiques communes de la vie, relevées par une pensée de foi, sont méritoires du Ciel ; elle les embrasse avec d'autant plus d'ardeur qu'elle y redoute moins l'écueil de cet amour-propre qui se déteint sur nos meilleures actions. La semaine réglementaire n'était pas suffisante pour satisfaire cette soif d'humiliations qui la consumait : aussi la surprenait-on, chaque jour, empiétant sur le domaine des autres religieuses et s'octroyant, sans compter, une partie de leur besogne. Quand, après une journée laborieuse, les Sœurs prenaient leur repos, on aurait pu voir la sainte fondatrice s'introduire sans bruit dans les cellules, prendre les chaussures qu'elle nettoyait et oignait d'huile, puis les rapporter discrètement au pied du lit de chacune de ses compagnes. Qu'elle fût ou non de semaine, elle s'occupait des malades, leur faisait de fréquentes visites et leur rendait tous les services dont elles avaient besoin. Une de ses jouissances était de laver les pieds des Religieuses qu'elle baisait respectueusement, après les avoir essuyés ; en cette circonstance, elle ne manquait jamais de se met-

tre à genoux devant elles en leur demandant pardon de ses manquements à leur égard.

Sachant que, non content d'avoir épuisé la coupe des humiliations, le Christ a souffert pour expier nos fautes, Radegonde aimait et recherchait la souffrance. Frustrée dans le désir qu'elle avait eu de donner au Maître divin le suprême témoignage de l'amour, elle se dédommage en s'adonnant à des mortifications extraordinaires qui ne sont qu'un martyre à petit feu. Les mondains ne sont pas plus ingénieux à varier leurs plaisirs que la Sainte à inventer des pénitences.

« Le premier carême qu'elle passa dans sa cellule, la bienheureuse ne prit de nourriture que le dimanche, et ses aliments n'étaient que des racines ou des feuilles de mauve sans assaisonnement d'huile ni de sel. Pendant tout son jeûne, elle n'eut pour boisson que de l'eau et pas même deux setiers : la soif la brûlait tellement et sa gorge était si desséchée, qu'il lui était difficile d'articuler les paroles des psaumes. Couverte d'un cilice qui composait son linge de corps, elle passait les nuits à chanter les louanges de Dieu. Son lit se composait de cendres sur lesquelles elle avait jeté un cilice ; le re-

« pos qu'elle y prenait était une nouvelle cause  
« de fatigue. » (Fortunat.)

Il semble qu'elle soit en dehors des exigences de la nature pour le sommeil comme pour les aliments, et qu'elle mène ici-bas la vie des anges dont elle est la sœur par tant de côtés. C'est à peine si elle s'accorde chaque nuit une heure de repos sur son lit de pénitence, comme l'appelle Baudonivie, et encore pendant ce temps lui fait-on une lecture de piété ! Si sa lectrice s'arrête parfois, la croyant endormie ou cédant elle-même au sommeil, Radegonde la reprend aussitôt : « Pourquoi suspendez-vous la lecture ? continuez » : comme si elle avait dit : « Je dors, mais mon cœur veille ».

Allons plus loin et voyons les tortures qu'elle s'inflige en un autre genre, quoique, suivant le mot d'un historien, on frissonne en les racontant.

• Pendant un carême, la Bienheureuse se  
« mit des cercles de fer autour du cou et des bras,  
« et de trois chaînes du même métal, elle se fit  
« une ceinture qui la serrait si fort que les chairs  
« remontaient. A la fin du jeûne, il fut impossi-  
« ble d'enlever ces chaînes recouvertes par la

« peau, et il fallut faire des incisions circulaires  
« dans le dos et sur la poitrine. Des flots de sang  
« coulèrent, et la pauvre martyre paraissait être  
« à ses derniers moments.

« Une autre fois, elle fit fabriquer en mono-  
« gramme du Christ (1) une lame de cuivre: elle la  
« fit rougir au feu et se l'appliqua sur deux en-  
« droits du corps. L'impression fut si profonde  
« que toute la chair en demeura brûlée. »

Noa moins cruel fut l'expédient auquel elle eut recours pendant un autre carême. Elle demande qu'on lui apporte un vase d'airain rempli de charbons enflammés; et lorsque l'airain est incandescent, elle en approche ses membres qui pétillent; sa chair se creuse, et elle eût caché à tous ces tortures atroces, si l'odeur qui s'exhale des plaies en putréfaction, n'eût dénoncé ce raffinement de pénitence.

Elle expiait ainsi dans sa chair innocente les crimes de son époque dont elle se reconnaissait caution, en vertu de la solidarité qui unit les mem-

(1) Nous adoptons ici l'interprétation de Mgr Barbier de Montault qui, dans le *Trésor de l'abbaye de Sainte-Croix*, nous semble avoir le mieux compris et expliqué le texte de saint Fortunat.

bres mystiques du Christ Jésus; et son principal historien a noté le soin qu'elle apportait à multiplier ses austérités, pour fléchir la colère divine dans les temps de guerre et de calamités publiques.

Le scepticisme railleur du monde demande parfois à quoi servent les vierges qui, à l'ombre du cloître, passent leur vie dans la prière et dans la pénitence. Comme Radegonde, elles servent à détourner la foudre attirée sur la terre par les fautes des hommes, en offrant à Dieu de généreuses compensations, et à ce titre leur utilité sociale est indéniable.

Du reste, ce qui frappait les compagnes de la sainte reine, c'était le calme avec lequel elle se livrait aux plus effrayantes mortifications; elle s'y pliait sans efforts et avec une aisance qui donnait la mesure de son tempérament surnaturel. Elle était bien dans son élément, à en juger par cette sérénité joyeuse qui éclairait son visage et qui n'était que le sourire de son âme. « Rien ne pèse à qui aime beaucoup », a dit un Saint. Aussi, quoi d'étonnant qu'elle exerçât dès lors sur tous ceux de son entourage ce pouvoir étrange d'attraction qu'elle a conservé jusque dans la mort ! Les êtres sans raison eux-mêmes subissaient ce charme fas-

cinateur. Un vieil annaliste a transmis à ce sujet une légende charmante que je veux dire. Quand Radegonde traversait les jardins du monastère, les oiseaux traduisaient leur bonheur par des gazouillements et des battements d'ailes ; puis, comme ils le devaient faire pour nos premiers parents dans le paradis terrestre, ils venaient se poser sur ses épaules et sur ses mains, la becquetant familièrement et sollicitant ses caresses. Suivant la remarque de Baudonivie, « la nature entière lui obéissait, parce qu'elle n'avait jamais désobéi à son Auteur ».





## CHAPITRE VIII.

VIE INTÉRIEURE DE LA SAINTE REINE. — RÉVOLTE ET  
CHATIMENT DE CHRAMNE. — NOUVELLE TENTATIVE  
DU ROI POUR REPREDRE RADEGONDE.

C'est sans doute un spectacle aussi attrayant pour l'esprit que pour le cœur de contempler Radegonde dans l'exercice de ces vertus héroïques qui remplissent sa vie de Religieuse. Mais une jouissance non moins profitable, c'est de remonter à la source de toutes ces vertus, en pénétrant dans sa vie intime, en soulevant le voile qui cache le sanctuaire de son âme, autant que le permettent les confidences de la Sainte et les pieuses indiscretions de ses compagnes.

Du jour où elle prit les livrées du Christ, la fille de Berthaire, sachant que la perfection n'est autre chose que la conformité au modèle par excellence, s'étudia à considérer plus attentivement le Christ Jésus pour en reproduire les traits divins. « Jésus-Christ, dit saint Fortunat, était toujours

« devant elle ; quoiqu'elle ne le vit pas des yeux de la chair, ajoute Baudonivie, elle le contemplait par la prière. »

Sa vie de recueillement, de silence et d'oraison lui mettant sans cesse le divin Original sous les yeux, elle n'avait pas de peine à le faire revivre en son âme, non seulement dans les grandes lignes, mais dans l'expression de la physionomie et dans l'exquise harmonie des contours.

« Approchez-vous de Dieu, et il s'approchera de vous » : ces paroles de l'Apôtre qui donnent le secret de toute la vie intérieure, la pieuse recluse les adopta pour devise. Elle s'approchait de Dieu par l'oraison, dans ce commerce intime où l'âme va à l'école du Maître pour y recevoir les plus hautes et les plus salutaires leçons : détachée d'elle-même et de toutes choses, il lui était facile de faire dans son cœur ce silence propice aux communications d'en haut, ce silence nécessaire pour entendre la voix divine, douce comme un souffle. Assurément, elle était souvent emportée sans efforts par l'attrait de la grâce, et le Seigneur, l'élevant à la plus haute contemplation, réjouissait son âme d'une manière ineffable. « La contemplation absor-  
« bait tellement son âme, raconte le pieux Hilde-

« bert, que, bien que sur la terre, elle habitait en  
« esprit la cité sainte où les louanges de Dieu ne  
« cessent ni le jour ni la nuit. Ces chastes délices  
« envahissaient tellement son cœur qu'il ne pou-  
« vait exhaler autre chose que le nectar et la grâce  
« des joies célestes. »

Mais reconnaissante envers Dieu, quand il lui permettait de déployer ses ailes, elle s'exerçait à marcher dans ces sentiers battus de l'oraison, accessibles dans une mesure à toutes les âmes, et ne négligeait aucun des moyens indiqués par les Saints et les Maîtres de la vie spirituelle pour entretenir et aviver le feu sacré dans son âme. C'était là qu'elle appliquait cette connaissance qu'elle avait de la sainte Ecriture et sa science profonde des Pères et des Docteurs de l'Eglise. « Qui pourrait expliquer, dit Baudonvie, ses méditations de jour et de nuit sur la loi du Seigneur ? » Aux clartés qui se dégageaient de cette étude, elle voyait du regard perçant de la foi les grandeurs et les infinies perfections de Dieu, comme elle mesurait sa faiblesse et son néant personnels. Et chaque jour reculant ses horizons, elle faisait dans ce champ de l'infini des découvertes qui la ravissaient ; elle apercevait surtout sous un nouvel

aspect la bonté et la miséricorde du Tout-Puissant pour ses créatures.

L'oraison n'étant pas pour elle une simple satisfaction de l'esprit, la sainte reine y trouvait des motifs plus pressants d'aimer Dieu, de réprimer la nature, de suivre en tout les inspirations de la grâce : de son union avec le Maître la vertu naissait comme la fleur de sa tige.

« Jamais, rapporte Baudonvie, un mensonge  
« ne sortit de sa bouche, jamais une parole de  
« médisance contre qui que ce fût ; et non seu-  
« lement elle ne médissait contre personne, mais  
« elle ne pouvait entendre une parole de détract-  
« tion. Toujours elle priait pour ses persécu-  
« teurs et elle recommandait aux autres de l'imi-  
« ter. Rien ne l'arrêtait pour courir sur les traces  
« du Christ. Sa conversation était humble, sa  
« charité généreuse, ses jeûnes surabondants ; sa  
« chasteté brillait d'un éclat incomparable ; et  
« elle embrassait l'Époux céleste dans toute la  
« pureté de son âme. »

Les historiens ont cité deux traits qui nous montrent comment « sa conversation était toute  
« dans les cieux ». Un soir, des musiciens pas-  
sant très près du monastère faisaient entendre

des chants profanes, tandis que la Sainte priait en compagnie de deux Religieuses.

— « Ma Mère, dit une des Sœurs, parmi les airs  
« de ces musiciens j'en ai reconnu un que je chan-  
« tais moi-même autrefois. » — « En vérité,  
« répondit Radegonde, je m'étonne que vous vous  
« plaisiez à entendre ces échos du monde ;  
« pour moi, je n'ai rien entendu de ces chants  
« du siècle. »

Dans une autre circonstance, voulant appeler la portière du couvent qui passait et qui se nommait Eogonde, elle se mit à lui crier : « Alleluia. . » Et ce fait se reproduisit à bien des reprises.

Si la paix régnait dans l'âme de Radegonde, heureuse d'encourager les progrès de ses Filles dans la vertu, il en était autrement à la cour de Clotaire, où ce prince trouvait dans sa famille des sujets de tristesse, qui étaient aussi de justes châtements de ses crimes. Très digne en tous points de son père, Chramne, son fils aîné, après avoir soulevé contre lui par ses crimes l'Auvergne dont il avait le gouvernement, était venu s'implanter à Poitiers, où il avait étalé une

magnificence vraiment royale. L'ambition le dévorait; aussi ne recula-t-il pas devant la perspective de détrôner son père pour régner à sa place. Secrètement encouragé par son oncle Childebert, qui profita de ces troubles pour piller la Champagne, il leva ouvertement l'étendard de la révolte contre Clotaire qui, occupé par la guerre des Saxons, envoya contre Chramne ses deux frères, Gontran et Caribert.

Cette première prise d'armes, favorable au jeune usurpateur, fut suivie d'une réconciliation peu sincère, inspirée, dit-on, par une crainte superstitieuse, mais plutôt dictée par la perte de son allié Childebert, dont la mort fit passer tout l'héritage de Clovis entre les mains de Clotaire. Chramne ne tarda pas à reprendre la trame de ses projets ambitieux; mais, vaincu et abandonné des siens, il va demander asile à Conobre, chef breton, avec lequel il n'hésite pas à livrer bataille à son père. La déroute des Bretons fut complète, et Conobre resta parmi les morts. Clotaire devait être sans pitié : s'étant emparé de Chramne, de sa femme et de ses enfants, au moment où ils allaient s'embarquer, il fait lier ses prisonniers dans une chaumière à laquelle on met le feu, et,

pour mieux savourer sa vengeance, il assiste impassible à l'exécution.

Cet acte sauvage, qui enlevait au roi des appréhensions sur le sort de sa couronne, ne mit point la paix dans son âme : le remords le poursuivait partout, malgré les exercices violents auxquels il se livrait avec la fougue de ses jeunes années. Mais tandis que de sombres fantômes hantaient son sommeil, la douce image de Radegonde passait sans cesse devant ses yeux ; il lui semblait que la présence de cette femme si bonne et si dévouée ramènerait le calme dans son âme. Il se prit à la regretter avec la véhémence qu'il mettait en toutes choses ; et bientôt, excité par de perfides conseillers, il conçut le projet de l'arracher au cloître pour la replacer sur le trône.

Pour ne pas éveiller d'ombrages, Clotaire, qui cultivait la dissimulation comme la cruauté, feignit de se rendre à Tours dans le but de faire un pèlerinage au tombeau de saint Martin, et, par un raffinement de prudence hypocrite, il emmena avec lui saint Germain de Paris et son jeune fils Sigebert. Mais le Seigneur veillait sur sa pieuse servante. Informée de ce qui se tramait par des amis fidèles qu'elle avait conservés à la cour, la

reine recourt à ses armes ordinaires : la prière et le jeûne ; puis, par l'entremise de Proculus, elle adresse à l'évêque de Paris une lettre où elle lui révèle le complot et le supplie de détourner le coup qui la menace. Elle termine en lui disant : « qu'elle ne saurait préférer le roi des hommes au « Roi des anges ». Le pieux pontife, épiant l'occasion favorable, se jette aux pieds du roi qui prie au tombeau de saint Martin ; et au nom de Dieu, « il l'adjure de renoncer à son dessein, « de ne pas porter une main coupable sur une « femme consacrée au Seigneur, de ne pas contrister l'Esprit-Saint qui a établi sa demeure « dans ce vase fragile ». Par un de ces revirements qu'opère seul Celui qui tient en ses mains le cœur de l'homme, le roi, pénétré de repentir, confesse qu'il a cédé aux suggestions de perfides conseillers, et se jugeant très indigne de posséder une telle reine, il s'agenouille à son tour devant le saint évêque, en le priant d'obtenir son pardon de la générosité de Radegonde. Le Dieu qui prend en main la cause de l'innocence, démontra à Clotaire par un châtiment significatif l'énormité de sa faute : les conseillers qui l'avaient poussé dans cette voie furent frappés d'une mort

honteuse : ils moururent comme Arius en rendant les entrailles. Vivement impressionné et redoutant pour lui-même les effets de la colère divine, le roi insiste près de saint Germain pour qu'il se rende en toute hâte à Poitiers. Et un an après le meurtre de Chramne, au retour d'une chasse, Clotaire mourait à Compiègne, au comble de la puissance, mais bourrelé de remords et répétant ces mots : « Qu'il est grand ce Roi du Ciel qui fait mourir ainsi les plus grands rois de la terre ! »





## CHAPITRE IX.

SAINTE GERMAIN SE REND A POITIERS. — SAINTETÉ  
ÉMINENTE DE L'ÉVÊQUE DE PARIS. — MIRACLES QUI  
SIGNALENT SON VOYAGE. — BÉNÉDICTION DE L'AB-  
BESSE AGNÈS. — GUÉRISON MERVEILLEUSE DE LÉON.

Les instances de Clotaire étaient trop pressantes et trop légitimes pour ne pas déférer aux désirs du monarque repentant : l'évêque de Paris prit ses dispositions afin de se rendre sans retard à Poitiers. Très douce en elle-même, cette mission l'était doublement pour Germain qui, sincère admirateur de la vertu de Radegonde, se réjouissait de respirer au monastère de Notre-Dame la bonne odeur de Jésus-Christ.

D'ailleurs, lors même qu'il n'eût pas été poussé par le sentiment du devoir et par le mouvement de son cœur, le pieux pontife n'aurait pu résister aux sollicitations que lui adressait la reine, de concert avec saint Pient, évêque de Poitiers. Trop souvent elle avait expérimenté la sagesse de ses

conseils et bénéficié de ses lumières pour ne pas y recourir dans une circonstance particulièrement grave ; comme aussi il entra dans ses vues, tant pour rendre hommage à la sainteté reconnue du prélat que pour acquitter une dette de reconnaissance, de lui réserver la bénédiction solennelle de la première abbesse du monastère.

Germain était digne de cette confiance et de ces hommages. Né sur le territoire d'Autun, il avait été miraculeusement protégé contre la haine d'une mère dénaturée qui voulut le faire périr dans son sein. Non moins providentiellement sauvé du poison que lui destinait sa grand'mère, il avait cherché un refuge chez le pieux Scopilius, son parent, qui le forma à la vertu, lui enseigna les saintes Ecritures et les belles-lettres. Juste appréciateur du mérite, l'évêque Nectaire le désigna pour la charge d'abbé de Saint-Symphorien, aux portes d'Autun. Il s'y montra le modèle de ses frères, qu'il édifia par son amour de la régularité, par sa mortification et par sa charité envers les pauvres. Pourchassé par d'indignes calomnies, il fut jeté en prison ; mais à peine l'y eut-on renfermé que les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes et qu'il recouvra sa liberté. Le siège épiscopal de Paris

vacant, les suffrages du clergé et du peuple l'appelèrent à y monter ; mais sur le trône des pontifes, il était resté, dit saint Fortunat, un vrai moine par le cœur et par les habitudes de sa vie. « Il n'y  
« eut pas dans sa vie, ajoute son pieux biographe,  
« un seul moment qui ne fût consacré au service  
« du prochain ou à l'avancement spirituel de son  
« âme. Vers les neuf heures du soir, il allait à  
« l'église et y restait en prières jusqu'à la pointe  
« du jour, où il rentrait prendre un peu de repos  
« dans son palais. Son amour pour les pauvres  
« était sans bornes et sa jouissance était de se dé-  
« pouiller pour subvenir à leurs besoins.

« Plein de sollicitude pour les intérêts de l'Eglise,  
« il avait fondé une école célèbre où les jeunes  
« clercs étaient élevés dans la pratique de la piété  
« et dans la culture de la science. La réputation  
« de cette école était si grande qu'on y envoyait  
« des enfants des pays les plus lointains ; ce fut  
« une pépinière de savants et d'hommes apostoli-  
« ques : saint Briec, saint Eltude et saint Ber-  
«trand comptèrent parmi ses élèves. »

« Quand il parlait au peuple, dit encore saint  
« Fortunat, les auditeurs étaient dans l'admira-  
« tion ; tous les cœurs en étaient touchés, et ses

« paroles étaient si éloquentes qu'on les eût prises  
« volontiers pour les paroles d'un ange. »

Le Seigneur témoigna combien il avait pour agréable la vie du saint prélat en le gratifiant du don des miracles ; et l'historien qui a raconté longuement ces prodiges déclare « qu'aucun malade n'a été présenté à l'évêque de Paris sans avoir aussitôt recouvré la santé ». On voit que la sainte reine plaçait bien ses affections.

Germain se dirigea donc vers Radegonde, mais il ne devait pas arriver à Poitiers, sans avoir semé sur sa route quelques-uns de ces miracles qui lui étaient familiers : à l'exemple du maître, ses fidèles serviteurs passent toujours en faisant le bien. Il était encore à Tours quand une mère affligée, veuve de Pientius, le fit supplier de venir en sa maison pour guérir sa fille réduite à la dernière extrémité. A l'arrivée de l'homme de Dieu, l'enfant paraissait morte, les yeux étaient fermés et la respiration n'était plus sensible. Touché par les larmes de la famille, Germain se met en prières et fait violence au ciel. Après une heure de ce pieux exercice, il vit l'enfant s'animer et demander à boire ; le Saint lui présenta du pain et du vin qu'il avait bénits, et la jeune malade recouvra aus-

sitôt une santé parfaite. Reconnaissante envers le Seigneur, elle prit plus tard le voile au monastère de Sainte-Croix, où elle mourut saintement, après avoir édifié ses compagnes par la pratique de toutes les vertus religieuses.

Ce miracle accompli, le saint évêque se mit en route pour la capitale du Poitou. A l'une de ses haltes, on lui amène une malade nommée Baudofeisa, qui habitait Scorbé-Clairvault. Les infirmités s'étaient donné rendez-vous chez cette malheureuse : elle était muette, boiteuse et paralysée de tous ses membres. Cette grande misère attendrit le cœur du saint évêque qui invoque le Seigneur ; à peine a-t-il fait le signe de la croix que la langue se délie, les membres recouvrent leur souplesse et leur force, et la vie circule pleine de sève dans ce corps, à la grande admiration de tous les assistants. Trois jours après, la miraculée venait à Poitiers acquitter sa dette de reconnaissance, et publier le bienfait insigne dont le Seigneur l'avait gratifiée à la prière de Germain.

En pénétrant dans la cité poitevine, l'évêque de Paris, à l'empressement de la population accourue sur son passage et aux témoignages de respect qui lui étaient prodigués, put voir que son renom

de sainteté et le bruit de ses miracles l'avaient précédé; mais sa modestie s'alarmait de ces hommages, et il avait hâte de trouver celle qui était le but principal de son voyage. Arrivé au monastère, il entra dans l'église dédiée à la bienheureuse Vierge Marie, et se trouva en présence de la sainte reine, devant laquelle il se mit à genoux, en la suppliant de pardonner à Clotaire. « Tropheuse, dit Fortunat, d'être délivrée des dangers du monde, » Radegonde accueillit sa demande avec bonté et « l'assura de toute son indulgence pour le roi. »

La joie des deux amis fut grande; mais si les épanchements de l'amitié apportaient une satisfaction légitime et un allègement à bien des souffrances, ils devaient être surtout un profit surnaturel pour ces âmes d'élite. La présence du pontife était une fortune pour Radegonde, avide de recueillir les paroles d'édification et les conseils de la sagesse sur les lèvres des serviteurs de Dieu, particulièrement des prêtres et des évêques; mais ce n'était pas pour le prélat un médiocre avantage de pénétrer dans le sanctuaire intime de cette femme privilégiée et de voir les merveilles que le Seigneur y avait opérées.

Il ne fut pas moins édifié du spectacle que lui

---

offrit la Communauté naissante qui, sous l'impulsion vigoureuse et plus encore sous l'influence des exemples de la fondatrice, marchait à grands pas dans le chemin de la perfection religieuse. Dociles à la voix de Radegonde, les moniales avaient porté leurs suffrages sur Agnès, et d'un commun accord l'avaient appelée à la dignité abbatiale. Ce fut un jour de grande joie pour le monastère, celui où la jeune abbesse reçut de saint Germain la bénédiction suivant le rite déjà fixé par l'Eglise ; ce fut une solennité touchante, celle qui amena toutes les Religieuses, et Radegonde la première, aux pieds de la nouvelle Supérieure pour renouveler leur vœu d'obéissance. La pompe de cette fête était encore rehaussée par la présence des évêques de la Province ecclésiastique de Bordeaux et du métropolitain Léontius, un des amis de la sainte reine.

Peu de temps après, les mêmes évêques étaient réunis à Saintes pour se prononcer sur la promotion à l'épiscopat d'un certain Emerius. Au concile avait aussi été convoqué un personnage nommé Léon, que Baudonvie qualifie d'homme très illustre ; il fut l'objet d'un miracle que nous devons mentionner à la gloire de notre Sainte. Deux de ses filles

étant religieuses au monastère de Notre-Dame, Léon se proposait de les voir à son passage à Poitiers, en même temps qu'il présenterait ses hommages à la pieuse fondatrice. Pendant son voyage, il fut pris d'un mal d'yeux si aigu qu'il lui était impossible de distinguer sa route et que deux de ses serviteurs étaient obligés de le soutenir. Arrivé à Poitiers dans ces tristes conditions, il entre à l'église du couvent et se met à prier ; puis, dans un élan de foi, il se prosterne sur le cilice de Radegonde qu'on lui avait apporté, et sollicite sa guérison par les mérites de la Bienheureuse. Il reste dans cette posture jusqu'à ce que la cessation de la douleur lui annonce la réalisation de ses désirs. Le nuage de sang qui voilait sa vue, a disparu, ses yeux sont redevenus lucides et, plein de joie, il se rend au concile de Saintes. L'assemblée des évêques recueille de ses lèvres le récit de la faveur qui lui a été accordée, et tous bénissent le Seigneur qui a glorifié sa servante. En traversant de nouveau la cité poitevine, Léon, voulant affirmer sa gratitude autrement que par des paroles, donne cent sous d'or afin de contribuer à l'érection de la basilique que Radegonde faisait construire pour l'affecter à sa sépulture et à celle de ses religieuses.



## CHAPITRE X.

LES AMIS DE SAINTE RADEGONDE.

SAINTE JUNIEN. — SAINT ARÉDIUS (YRIEIX OU HÉRAY).

Le Seigneur, qui avait appelé Radegonde à l'abnégation complète d'elle-même et au détachement de tout ce qui pouvait retarder sa marche ascensionnelle dans l'échelle de la vertu, le Seigneur ne voulut point la laisser isolée dans la vie et lui interdire de s'appuyer sur le bras d'une amitié fidèle. Il avait ébranché son âme du côté de la terre ; mais il ne devait rien lui enlever de ce qui activait sa croissance surnaturelle. Après l'éloge magnifique qu'il avait fait de l'amitié sainte, après l'avoir représentée comme le charme de la vie, comme une protection et une force, après l'avoir promise comme une récompense de la vertu, l'Esprit-Saint ne pouvait en sevrer sa fidèle servante.

Plus qu'aucune autre, Radegonde était née pour savourer le fruit délicieux de l'amitié ; plus

qu'aucune autre, son âme aimante et généreuse appréciait le dévouement délicat d'une affection partagée ; mais, avec les vues de la foi qui la guidaient en toutes choses, elle ne s'arrêtait pas à cette jouissance, égoïste au moins par un côté. Dans ce commerce intime, sans exclure les inclinations naturelles, ce qu'elle entrevoyait surtout pour deux âmes saintement liées, c'était l'échange de prières, la communication des faveurs célestes, un encouragement et une consolation à l'heure de la souffrance, une provocation incessante à la perfection.

Le Seigneur affirme à l'âme sainte « qu'elle trouvera des amis sur son modèle » : Radegonde est un témoignage frappant de la vérité de l'oracle divin. Son amitié est recherchée de tous les personnages éminents par l'intelligence et surtout par la vertu ; mais il semble que la sainteté de la pieuse reine soit contagieuse pour ceux qu'elle admet dans son intimité, car tous ou presque tous ses amis ont été placés par l'Eglise sur les autels. Et si ces amis composent une élite, le nombre même ne fait pas défaut : Fortunat, Agnès et Disciole, Germain de Paris, Léonce de Bordeaux, Junien de Mairé, Félix de Nantes, Grégoire de Tours, Yrieix de Limoges et d'autres encore ont

---

joui de l'amitié de la fondatrice de Sainte-Croix.

Ce serait une jouissance de peindre ici les amis de Radegonde et d'en composer une galerie ; mais, outre qu'il faut se borner, plusieurs de ces pieux personnages se trouveront mêlés au récit de la vie de la sainte reine ; nous nous contenterons d'esquisser quelques-unes de ces douces et nobles figures.

Issu d'une famille illustre et fortunée, Junien était né à Champagné, sur le territoire de Brioux, au diocèse de Poitiers ; c'est une fleur qui a le parfum du terroir poitevin. Pressé par la grâce qui l'appelait à la vie austère des anachorètes, il s'était retiré dans les bois de Chaunay, où il partageait son temps entre la méditation et le chant des cantiques sacrés. Malgré ses pieuses industries pour se dérober aux yeux du monde, la vertu le trahit, et bientôt, attirés par ses miracles et par son renom de sainteté, de nombreux disciples vinrent se ranger sous son obéissance.

Par le fait de cette parenté spirituelle qui unit les grandes âmes, Radegonde et Junien s'étaient devinés, et un mutuel attrait pour la sainteté avait noué entre eux une pieuse liaison bénie de

Dieu et fructueuse pour leur perfection. Leur amitié était entretenue par un échange de présents dont la coutume n'a point été conservée : la Sainte confectionnait des vêtements peu luxueux pour Junien, qui lui envoyait un cilice et des chaînes de fer.

Le nombre des disciples augmentant chaque jour, le saint Abbé avait été obligé de choisir une résidence plus spacieuse, et il s'était installé avec ses moines à Castoloco qui, suivant quelques auteurs, désignerait Château-Larcher, suivant d'autres<sup>(1)</sup>, un hameau de la paroisse de Melleran. Dénoncé comme ayant empiété sur les terres du roi, Junien comparut devant Clotaire, qui était alors en villégiature dans son domaine de Javarsay-sur-Boutonne. Il n'eut pas de peine à se justifier ; mais ce qui fit plus d'impression que ses arguments, fut un prodige qui se produisit au cours de l'audience royale. Le bâton de voyage que Junien avait laissé à la porte de la salle, se tenait debout sans aucun appui et comme soutenu par une main invisible. Frappé de ce miracle qui plaça le saint très haut dans son estime, Clotaire acquiesça à tous ses

(1) Dom Chamard, *Histoire du Poitou*.

---

désirs et lui fit présent de la propriété royale de *Mariacum*, connue aujourd'hui sous le nom de Mairé-Lévescault.

Dans un voyage à Glanfeuil, près de Saint-Maur, le disciple chéri de saint Benoît, Junien s'était initié à la règle bénédictine qu'il avait implantée à Chaunay ; mais ce fut au monastère de Mairé qu'elle fleurit dans tout son éclat. La prière, l'étude partageaient les journées, et c'était merveille de voir l'élan imprimé par le saint Abbé à tous ces jeunes gens qui renonçaient au monde pour se vouer à la perfection. Le travail des mains avait aussi sa place marquée dans l'emploi de la journée ; et, suivant les prescriptions de la règle bénédictine, Junien avait organisé dans l'enceinte de la clôture des ateliers pour les divers corps de métiers, des étales et des basses-cours. Du reste, le bon Saint avait un faible pour les abeilles et pour les oiseaux de basse-cour ; et son principal historien nous a transmis à ce sujet un trait charmant que nous n'aurons garde d'omettre. Il était sorti un jour pour respirer l'air et jouir de la campagne, mais à une distance qui lui permettait de surveiller son poulailler, quand il vit un renard s'introduire par une brèche de la clôture, d'un bond saisir une

poule et l'emporter en franchissant le mur opposé. Junien fut contristé: c'est naturel. A sa place nous aurions déploré la perte d'une si belle poule, nous aurions récriminé contre le larron, et finalement nous nous serions consolés. L'Abbé fit mieux: il se mit en prières. Si puérole que la chose nous semble, Junien pensait sagement que Dieu est père et qu'il ne se désintéresse jamais du chagrin de ses enfants: l'événement prouva, du reste, qu'il n'avait pas tort. Pendant que le Saint suppliait le Seigneur de lui rendre sa poule, voici que la volatile arrive intacte, apportée par le renard qui se couche aux pieds du Bienheureux, comme pour implorer son pardon. Les compagnons de Junien, pris d'un beau zèle, voulaient occire le voleur, mais le Saint les en empêcha: « Gardez-vous de le tuer, s'écria-t-il, car ce n'est pas votre industrie, mais la puissance de Dieu qui l'a remis entre vos mains. » Et faisant signe de la main, il congédia le renard qui, au rapport de l'historien, se montra dans la suite plus tendre pour la gent emplumée.

La réputation de sainteté de Junien grandissait chaque jour par le fait des prodiges dont il était coutumier. Le Seigneur le gratifia du don de prophétie, comme le prouve le fait suivant. Devant

l'oratoire où le Saint pria à genoux, une femme poussée par la misère gémissait en criant de toutes ses forces : « Homme de Dieu, venez à mon secours ». Sa prière terminée, Junien envoya un serviteur s'enquérir de ce que voulait cette femme. Le serviteur revint en disant : « C'est une malheureuse qui manque de pain et qui n'a point d'argent pour en acheter ». Le Bienheureux l'ayant fait approcher l'interrogea avec une bonté toute paternelle. — Sachez, serviteur de Dieu, dit-elle, « que je suis dans le plus complet dénuement, et « que, malgré l'état de grossesse où je me trouve, je « me vois sur le point de mourir de faim. Sauvez-  
« nous de la mort et je vous promets que mon fils  
« et moi nous resterons toujours à votre service.  
« — Avant que mon serviteur ne vous mandat,  
« répondit Junien, je savais que vous étiez tour-  
« mentée par la faim et que vous portiez dans votre  
« sein un enfant qui me succédera dans le gouver-  
« nement de l'abbaye. Prenez cette pièce d'or pour  
« subvenir à vos besoins ; élevez cet enfant avec la  
« plus grande sollicitude, et quand il sera grand,  
« vous me l'amènerez pour que je lui donne une  
« éducation en rapport avec ses destinées. » La prophétie se vérifia à la lettre, et le jeune Aurémond,

succéda à saint Junien dans la charge abbatiale.

Après une vie de sacrifices, Junien, presque octogénaire, sentit les approches de la mort dans sa cellule de Chaunay où il se trouvait alors. Les dernières exhortations adressées à ses fils spirituels qui recueillaient pieusement ses paroles, l'enfant de la mendicante désigné comme son successeur, le solitaire se souvint de sa sainte amie Radegonde, et de la promesse qu'ils s'étaient faite mutuellement de se prévenir de leur mort. Aurémond reçut la mission d'aller porter la triste nouvelle à Sainte-Croix. Après le trépas de Junien, le moine se met en route pour remplir les intentions de son père ; mais, au hameau de la Troussaie, près de Ceaux-en-Couhé, il rencontre un messager député par les filles de Radegonde pour annoncer la mort de la reine. Touchante coïncidence, qui le devient plus encore par un détail digne de remarque : les deux amis étaient morts à la même heure, le même jour, le mercredi 13 août 587 !... Par une de ces attentions délicates dont il a le secret pour ses amis, le Seigneur n'avait point voulu séparer ce que lui-même avait si étroitement uni sur la terre.

. . . . .

Aredius, honoré dans le Limousin sous le nom d'Yrieix, dans le Poitou sous celui d'Héray, était né à Limoges de parents illustres par leur origine, mais plus encore par leurs vertus. A peine adolescent, il était déjà renommé par la variété de ses connaissances et par son éloquence persuasive ; il fut confié au roi franc Théodebert et jeté au milieu de la cour agitée d'Austrasie. Ses brillantes qualités, non moins que ses vertus, lui concilièrent la faveur du roi, qui, en le faisant son chancelier, lui conféra la première dignité du palais.

A cette époque, le siège épiscopal de Trèves était occupé par saint Nicétius ou Nizier, un courageux évêque qui savait dire la vérité aux princes et qui, en face de la colère royale, répondait avec calme : « Je suis prêt à mourir pour la justice ». Nizier ayant envisagé le jeune homme de ce regard dont parle l'Évangile, lui persuada de dire adieu au monde et de se ranger sous sa conduite. Ils vécurent ensemble dans une cellule, adonnés à la méditation et à l'étude des saintes Ecritures. Le Seigneur dénonça par un prodige la sainteté d'Aredius déjà dépouillé de l'habit séculier et mis au nombre des clercs par la réception de la

tonsure. Un jour, pendant les psalmodies, une colombe apparut dans l'église, et voltigeant légèrement autour du jeune clerc, finit par se reposer sur sa tête. Troublé dans sa modestie, il essaie avec sa main d'écarter l'oiseau ; mais la colombe, après avoir quelque peu agité ses ailes, revint prendre sa position et accompagna le Saint durant tout le trajet de l'église à la maison épiscopale. Son père étant mort, il résolut de vivre seul dans une caverne, loin du commerce des hommes ; mais, sur les instances de sa mère Pélagie, il renonça à ce projet et construisit à Atane un monastère autour duquel se groupèrent plus tard de nombreuses habitations. C'est aujourd'hui la petite ville de Saint-Yrieix, dans le département de la Haute-Vienne

La renommée d'Aredius attira promptement de nombreux et fervents chrétiens, avides de marcher dans les voies de la perfection sous la conduite d'un tel maître. La règle qu'il leur donna, partageait le temps entre la vie active et la vie contemplative. Tantôt une hache à la main, Aredius et ses moines s'enfonçaient dans des forêts presque impénétrables ; tantôt ils défrichaient le sol et rendaient à l'agriculture des services sur lesquels l'ingratitude et l'oubli ne devraient pas passer.

---

Rentré dans sa cellule, le saint Abbé s'adonnait à la lecture, transcrivait des exemplaires de l'Écriture sainte et des livres liturgiques dont il faisait présent aux diverses églises. Parfois même il copiait les auteurs profanes dont il adressait les chefs-d'œuvre aux bibliothèques les plus en renom.

Plein de dévotion pour les reliques des Saints, Aredius allait chaque année à Tours prier au tombeau du grand Thaumaturge et, en revenant, il rapportait pour ses malades un peu d'eau d'un puits que saint Martin avait creusé lui-même.

Accomplissant son pieux pèlerinage, l'Abbé d'Atane ne prenait pas toujours le chemin le plus direct; volontiers il se détournait de sa route pour aller prier aux sanctuaires renommés. Suivant la voie romaine, il passait par la Mothe, chef-lieu de canton des Deux-Sèvres, qui s'honore à la fois de son nom et de son patronage. Là on montre encore l'ermitage que le Saint habitait au moulin de Canteau, la fontaine du Pouple dite de Saint-Héray, et le quartier de l'infirmerie appelé aujourd'hui la Barrière, où il soignait et guérissait les malades. De la Mothe il se rendait dans la vallée de Vauclair, pour y prier au tombeau de saint

Maxentius, ce moine gallo-romain devant lequel Clovis avait fléchi le genou, en sollicitant la grâce du soldat barbare qui avait levé sur la tête de l'Abbé son bras devenu tout à coup paralysé en punition de ce crime. Après un séjour à Ligugé, Aredius arrivait à Poitiers, où l'attendaient Radegonde, Agnès et Fortunat. L'auteur du *Vexilla Regis* a dédié deux de ses poésies à l'Abbé d'Atane. La première est une gracieuse fantaisie sur l'ermitage de Canteau, où le poète avait reçu l'hospitalité et dont il vante les pommes aussi parfumées que savoureuses. Dans une seconde épître en vers, Fortunat proteste de sa vénération pour le saint Abbé ; il se recommande à ses prières toujours exaucées et le charge de ses hommages pour sa pieuse mère Pélagie. En terminant, il lui envoie les salutations de ses deux filles spirituelles Agnès et Radegonde :

Vos itidem genitæ propriæ, Patcr alme, salutant  
Agnès amore pio cum Radegunde simul.

Si adonné qu'il fût aux choses de Dieu, Aredius n'avait pas rompu ses relations avec les princes francs et il usait de sa légitime influence au pro-

fit des populations opprimées. Un jour qu'il traversait Paris, le roi, malade de la fièvre, le fit mander, espérant obtenir sa guérison ; mais l'Abbé, au lieu de s'apitoyer sur son sort, lui demande la diminution des impôts injustes qui pesaient lourdement sur le peuple. Touché par ses paroles ou effrayé par ses menaces, le prince lui livre les registres des contributions, qu'Are dius jette aussitôt dans les flammes.

Après un dernier pèlerinage à Tours, où il avait annoncé à saint Grégoire sa fin prochaine, le Bienheureux, plus qu'octogénaire, était rentré à Atane pour s'y préparer à la mort. Il rédigea son testament et institua pour ses héritiers saint Hilaire de Poitiers et saint Martin de Tours. Le sixième jour de la maladie étant arrivé, une femme possédée de l'esprit impur força tout d'un coup les portes de la prison où elle était enfermée et se dirigea vers le monastère. Elle se mit à crier de toutes ses forces : « Venez, hommes libres  
« et serfs, hâtez-vous d'aller à la rencontre des mar-  
« tyrs et des confesseurs qui descendent du Ciel  
« pour assister au trépas du Bienheureux Are dius-  
« Voici venir Junien de Brives, Privat de Mende,  
« Martin de Tours, Martial de Limoges, Saturnin

3\*\*\*

« de Toulouse, Denis de Paris et d'autres habitants du Paradis. »

Peu après, le saint Abbé, entouré de ses disciples, rendit son âme à Dieu (le 25 août 591) et prit le chemin du ciel avec le cortège des Bienheureux qui étaient venus à sa rencontre.





## CHAPITRE XI.

LES AMIS DE SAINTE RADEGONDE (*suite*). — SAINTE DISCIOLE. LA JEUNE RECLUSE. — SAINT FORTUNAT.

Le nom de sainte Radegonde évoque tout naturellement celui de ses deux filles de prédilection, Agnès et Disciole, qui semblent encadrer la grande et douce figure de la fondatrice de Sainte-Croix; et la piété chrétienne les réunit dans un même amour, les confond dans un même culte, en même temps que, par une attention délicate, leurs dépouilles virginales reposent dans la crypte, de chaque côté de la Mère bien-aimée. Nous n'avons point à considérer à part l'abbesse Agnès, dont le nom revient fréquemment dans l'histoire de la sainte reine; mais nous devons une mention spéciale à la vierge Disciole. Elle était nièce de saint Salvy ou saint Sauve, évêque d'Alby. Pieusement élevée, elle n'eut pas de peine à répondre à la voix de la grâce qui l'appelait dans le cloître, à céder aussi

à cet attrait que la sainteté de Radegonde exerçait sur les personnes de son temps. L'histoire se tait sur sa vie religieuse ; mais saint Grégoire de Tours nous a transmis de touchants détails sur ses derniers moments et sur sa mort.

Après qu'elle eut embaumé le monastère de la bonne odeur de sa piété, le jour vint où le Seigneur voulut cueillir cette fleur toute parfumée de son amour. Vers l'heure de None, elle dit aux Sœurs qui la veillaient : « Désormais je me sens très « bien, et toutes les douleurs ont disparu. Il est « inutile que vous vous occupiez de moi ; retirez-  
« vous pour que je puisse prendre un peu de re-  
« pos. » Ses compagnes quittèrent sa cellule, pour revenir quelque temps après. Elles étaient debout près de son lit, quand elles la virent étendre les mains comme pour demander la bénédiction d'un personnage invisible. « Saint et bon serviteur de « Dieu, disait-elle, bénissez-moi, car voici la troi-  
« sième fois que vous vous fatiguez à mon sujet.  
« Pourquoi souffrir des opprobres pour une petite  
« femme de rien telle que je suis ? » Aux questions qu'on lui posa pour savoir le nom de son mystérieux visiteur, Disciole ne fit aucune réponse. Mais peu après, jetant un grand cri, comme

un cri de triomphe, elle rendit en souriant sa belle âme à Dieu. Or, à la même heure, on conduisait en pèlerinage à Saint-Croix un possédé du démon qui se mit à s'arracher les cheveux et à se rouler par terre en criant : « Malheur ! Malheur à nous ! Quelle humiliation nous venons d'éprouver ! Et cependant nous espérions qu'on nous laisserait exposer nos griefs contre cette âme, et que nous la posséderions. » Et quand les assistants lui demandent de qui il veut parler, il répond avec rage : « C'est l'archange saint Michel qui vient de nous arracher l'âme de cette jeune Religieuse et qui l'emporte au Ciel. Notre chef, que vous appelez le démon, n'a pu rien trouver à reprendre en elle. »

Par cette confession très explicite que le Seigneur lui imposait, l'Esprit du mal avait fait un complet éloge de la fille privilégiée de la sainte reine Radegonde.

Le même évêque de Tours nous a transmis un récit plein d'intérêt sur une autre fille de la sainte reine, appelée à la sainteté par des voies très extraordinaires :

« Une autre vierge de ce monastère eut une vision qu'elle raconta à ses Sœurs. Il me sembla,

« dit-elle, que je faisais un voyage dont le but  
« était d'arriver à une fontaine d'eau vive. Mais  
« comme le chemin m'était inconnu, un homme  
« se présenta devant moi et me dit : Si tu veux  
« parvenir à la source d'eau vive, je serai ton guide  
« dans ce voyage. Pleine de reconnaissance, je  
« marchai à sa suite. Nous arrivâmes à une fon-  
« taine très abondante, dont les eaux avaient des  
« reflets d'or ; les herbes qui croissaient autour  
« brillaient comme des pierres précieuses aux  
« rayons du soleil. Alors mon conducteur me dit :  
« Voici la source d'eau vive après laquelle tu as  
« tant soupiré. Tu peux t'en rassasier à loisir afin  
« qu'elle devienne pour toi la fontaine dont les  
« eaux rejaillissent pour la vie éternelle. » Comme  
« je me désaltérais avec une pieuse avidité, mon  
« abbesse, arrivant d'un autre côté, me fit échanger  
« ma robe de religieuse pour des vêtements royaux  
« ornés d'or et de pierreries tellement brillantes  
« qu'on pouvait à peine les considérer ; et elle me  
« dit : « Ce sont les présents que vous envoie votre  
« époux. »

« Cette vision toucha d'une pieuse compon-  
« tion le cœur de la Religieuse, qui vint, quelques  
jours après, supplier son abbesse de lui préparer

---

« une cellule où elle pût se renfermer pour tous  
« jours. — Vous avez une cellule, reprit l'abbesse,  
« que vous faut-il de plus? » La jeune fille sollicite  
« l'autorisation de s'y retirer loin de tous les regards.  
« Sa requête est exaucée, et aussitôt toutes les Sœurs  
« se réunissent, et tenant des lampes allumées, elles  
« conduisent, au chant des cantiques sacrés, la  
« jeune vierge que Radegonde mène par la main  
« à la cellule objet de ses désirs; et après avoir donné  
« à toutes le baiser d'adieu, elle se renferme dans  
« la cellule dont on mura la porte (en réservant un  
« passage pour lui faire parvenir la nourriture).  
« Aujourd'hui, ajoute en terminant l'évêque de  
« Tours, elle vaque encore à la prière et à la  
« lecture. »

Poète, historien, évêque, placé par l'Eglise sur les autels, Fortunat se présente devant nous avec les titres les plus sérieux à une respectueuse admiration; mais, nous devons le dire, il apparaît surtout avec cette auréole que lui fait l'amitié de Radegonde. Né en 530 à Douplable en Vénétie, d'une noble et chrétienne famille, Venance Fortunat étudia à Ravenne avec le plus grand succès le droit et les belles-lettres. Dès sa jeunesse, on le voit cultiver la poésie et se signaler

en ce genre par d'heureux essais qui attirent l'attention de ses contemporains. Le Seigneur, qui veillait sur son âme, lui ménagea dans l'amitié de Félix une de ces affections précieuses qui sont pour la jeunesse une préservation et une jouissance. Les croyances, les goûts, les pensées étaient en harmonie parfaite, et dans la vie ordinaire tout était commun entre eux, tout jusqu'à une maladie peu fréquente à cet âge, une ophthalmie aiguë, occasionnée par un travail excessif. Guéris tous deux miraculeusement par l'huile brûlant devant l'image de saint Martin, ils restèrent reconnaissants. Félix se consacra dès lors au service des autels et parvint à une sainteté éminente. Sans se rendre compte qu'il obéissait à l'impulsion divine, Fortunat se dirigea vers Tours pour payer le tribut de sa gratitude au tombeau même du grand thaumaturge.

Ses dévotions accomplies, il se disposait à rentrer dans ses foyers, quand il apprit l'invasion de sa patrie par les Lombards, que la trahison de Narsès y avait appelés. Comme tous les poètes, Fortunat aimait mieux chanter les batailles que de les affronter. Il se décide alors à faire en Gaule et en Espagne de lointaines pérégrinations

qui lui permettent de visiter les plus célèbres sanctuaires, d'entrer en relations avec les personnages les plus illustres. La Providence, qui le menait par la main, lui suggère de clore ses voyages par un pèlerinage à Ligugé, à la cellule du grand moine Martin, et à Poitiers, au tombeau du docteur saint Hilaire. La capitale du Poitou l'attirait à un autre titre : il désirait voir cette femme éminente qui avait quitté la cour pour le cloître, Radegonde, dont tous, à l'envi, redisaient l'esprit élevé, le grand cœur, les mortifications inouïes, la sainteté merveilleuse se traduisant au dehors par des miracles journaliers. Avec ce regard profond qui la caractérisait et qui pénétrait, disent ses contemporains, au plus intime des âmes, la fondatrice de Sainte-Croix connut bien vite quel auxiliaire précieux le Ciel lui envoyait, et elle résolut de se l'attacher. Cette fascination étrange que la sainteté exerce sur ceux qui s'en approchent, Fortunat la subit, et la parole de Radegonde fut la lumière qui lui montra le chemin : sa vie désormais était orientée. Il fixa sa tente à Poitiers, pour être l'économe de la Communauté, l'administrateur de ses biens, l'ambassadeur de Radegonde près des princes francs,

le négociateur attitré et l'avocat du monastère.

Entrant dans les vues de Radegonde, l'évêque de Poitiers Pascentius ne tarda pas à imposer les mains au poète, dont il avait apprécié les vertus, comme il connaissait ses talents. Le rôle de Fortunat s'élève dans l'ordre spirituel, en même temps que le cercle de ses attributions s'élargit.

Pour payer les lettres de naturalisation qu'on lui a gracieusement octroyées sur le sol poitevin, il entreprend une Vie de saint Hilaire, qui n'est pas sans mérite, quoique le sujet ne soit guère approprié à la nature de son talent et à ses études antérieures. Une occasion plus favorable de déployer ses ailes devait lui être offerte, lors de la réception solennelle de la relique de la vraie Croix envoyée à la sainte reine par l'empereur Justin II.

A cette occasion, Fortunat composa le *Vexilla Regis*, où le poète a trouvé d'admirables accents, pour traduire les sentiments de l'âme chrétienne, en face du mystère d'amour accompli sur la croix. C'est de cette époque que datent aussi beaucoup d'hymnes religieuses que l'Église a insérées dans ses Offices, et entre autres la plus touchante et la plus populaire, l'*Ave Maris Stella*

---

La plus parfaite intimité régnait entre le monastère et le poète, qui considérait Radegonde comme sa mère et Agnès comme sa sœur. Toutes les circonstances, grandes ou petites, toutes les fêtes comme toutes les tristesses des Religieuses trouvaient un écho dans son âme et conséquemment dans ses vers. Ce fut l'origine de ces poésies fugitives, produits d'une imagination féconde, où, à côté d'aperçus ingénieux, de délicates et touchantes pensées, on trouve un mélange de mauvais goût, des antithèses forcées et trop fréquentes, l'absence de naturel et des puérités que certains critiques hargneux ont jugées trop sévèrement, parce qu'ils n'ont tenu compte ni du tempérament du poète, ni du temps dans lequel il a vécu.

Du reste, si la poésie occupe ses loisirs, elle n'absorbe pas ses journées, remplies par les exercices de la piété la plus franche, par le soin des intérêts spirituels et temporels du monastère. Admis à pénétrer à l'intime de ces deux âmes d'élite qui s'appelaient Radegonde et Agnès, il ne pouvait voir ces prodiges de charité et d'abnégation sans être épris du désir de s'élever dans l'échelle de la perfection. Entre les trois amis

règne une noble émulation pour avancer dans la vertu.

Le Seigneur, qui avait prêté Radegonde à la terre, voulut en jouir dans le paradis ; et le 13 août 587, il rappela à lui sa fidèle servante. Le deuil des Religieuses eut un contre-coup douloureux dans l'âme de Fortunat ; mais sa douleur fut muette ; son âme était si brisée qu'il n'eut pas le courage de demander à sa lyre de chanter ses tristesses. Pourtant, sur les instances répétées des Filles de Sainte-Croix, il consentit à prendre la plume pour retracer l'histoire de la grande et chère Sainte, histoire trop abrégée par une crainte excessive de se montrer prolix, mais qui a été heureusement complétée par la Religieuse Baudonivie.

La mère partie, Agnès sa sœur ne tarda pas à la rejoindre : c'était une nouvelle blessure à l'âme de Fortunat, qui tourna désormais toutes ses pensées et tous ses désirs vers le Ciel, où il se savait attendu. Après la mort de Marovée, prélat vertueux, mais esprit étroit et ombrageux, qui s'était montré dur pour la sainte reine et pour ses filles, l'archidiacre de Tours, Platon, avait été appelé au siège épiscopal de Poitiers. Prompte-

---

ment ravi à l'affection de son peuple, Platon eut pour successeur notre Fortunat, que ses vertus, appréciées de tous, ses talents et l'amitié de Radegonde désignaient aux suffrages. L'ami de la sainte reine, parvenu à l'épiscopat dans un âge si avancé, n'eut qu'un désir, celui d'être vraiment le pasteur de son peuple, par sa vie sainte comme par sa doctrine. En 609, il mourut pleuré des fidèles, et son corps fut enseveli dans la basilique de Saint-Hilaire, à côté du grand docteur dont il avait été l'historien et le digne successeur.





## CHAPITRE XII.

RAPPORTS DE RADEGONDE AVEC LES PRINCES FRANCS.

— TOUCHANT EPISODE DE GALESWINTHE. — LES  
RELIQUES DE SAINT MAMMÈS.

En se renfermant dans le cloître, Radegonde s'était bien gardée de rompre toutes relations avec les enfants de Clotaire. Toujours soucieuse du bien des peuples, elle se ménageait là une influence pour agir sur l'esprit des princes, pour faire arriver à leurs oreilles des paroles de paix et de concorde, qui étaient reçues avec déférence, lors même qu'elles n'obtenaient pas l'effet désiré. C'était aussi, de sa part, un acte de haute sagesse et de prudence maternelle de placer son monastère sous un puissant patronage, doublement utile en ces temps où l'arbitraire remplaçait souvent la justice.

Des quatre fils de Clotaire, Sigebert fut celui qui conserva avec la pieuse reine les rapports les plus affectueux ; il la vénérât comme une sainte ; il l'ai-

mait comme une mère : ses mœurs chastes, l'aménité de son caractère devaient le rapprocher de celle qui avait veillé sur son enfance avec la plus touchante sollicitude. Quand la mort de Caribert eut fait passer le Poitou sous sa domination, il eut à cœur d'acquitter sa dette de reconnaissance envers la fondatrice de Sainte-Croix.

Caribert, auquel le Poitou était échu en partage, se montra plein de déférence pour Radegonde, et il faut le louer de sa charité généreuse pour les pauvres ; mais c'était un prince brutal, aveuglé par les passions. Excommunié pour ses dérèglements par saint Germain de Paris, il mourut moins d'un an après.

Si, au début de son règne, Gontran ne suivit que trop fidèlement les traces de ses frères, il est juste d'ajouter qu'il racheta ces tristes commencements par une pénitence rigoureuse et par les actes d'une piété sincère.

Il en était un quatrième dans lequel Clotaire revivait, avec tous ses vices : c'était Chilpéric. Tout sens moral était étranger à ce prince, qui à la cruauté froide, à la duplicité consommée, alliait, comme Néron son émule, des prétentions en littérature et même en théologie. On devine jus-

qu'où chez lui pouvaient aller les vices, attisés par la main de Frédégonde, une femme sans scrupules, qui, comme on l'a dit, joignait à la beauté d'un ange la malice d'un démon.

Un jour, voyant que Sigebert avait obtenu en mariage Brunehaut, fille d'Athanagild, roi des Visigoths, il lui prit fantaisie de solliciter la main de sa seconde fille, la princesse Galeswinthe. La réputation du roi franc fit d'abord écarter la demande; mais la politique intervenant, et Chilpéric ayant fait les promesses les plus formelles de s'amender, Athanagild donna son consentement à cette union, dont la nouvelle fit frémir la jeune princesse et sa mère. Il faut voir dans Fortunat les appréhensions maternelles et l'épouvante de la jeune fille, il faut lire le récit navrant des adieux. Les deux princesses s'ingéniaient à trouver des prétextes pour différer le départ; mais, sur les instances des ambassadeurs, il fallut prendre le chemin du pays des Francs. La reine ne voulut point encore quitter sa fille et elle l'accompagna jusqu'aux montagnes, où les seigneurs francs exigèrent la séparation. Galeswinthe et sa mère se tinrent longtemps embrassées, en versant d'abondantes larmes : « Qui peignera ta longue chevelure ? disait

« Goswinthe désolée ; qui désormais te couvrira  
« de baisers ? qui te pressera sur son cœur et te fera  
« asseoir sur ses genoux ? Là-bas tu ne trouveras  
« pas une mère. Sois heureuse, ô ma fille, mais  
« prends bien garde. Adieu. » Et la malheureuse  
mère, gravissant un tertre voisin, suivit longtemps  
sa fille des yeux, jusqu'à ce qu'un détour de la  
route vînt la dérober à ses regards. La fiancée de  
Chilpéric, entourée d'un brillant cortège, se dirigea  
à petites journées vers Rouen, où son mariage  
devait être célébré. Elle s'arrêta à Poitiers, où elle  
fit son entrée avec une pompe vraiment royale, sur  
un char en forme de tour, et tout couvert de pla-  
ques d'argent ; le peuple salua de ses acclamations  
la fiancée du roi de Neustrie. Mais ce qui lui pa-  
rut plus doux que toutes les fêtes, ce fut l'accueil  
affectueux de Radegonde. Les tristesses du passé  
étaient trop présentes au souvenir de la sainte reine  
pour qu'elle ne s'attendrît pas sur le sort de cette  
enfant délicate et timide : « ayant beaucoup désiré  
la voir, dit Fortunat, elle la reçut comme une fille  
bien-aimée », la fortifia par de douces paroles du  
cœur et dictées par la foi. Son amitié fidèle suivit la  
jeune reine à la cour de Neustrie, et de fréquentes  
missives furent échangées entre les deux princesses.

Les premiers mois du mariage n'eurent que des sourires pour la jeune princesse ; on eût pu croire que l'amour conjugal avait transfiguré Chilpéric ; mais Frédégonde veillait et, avec une habileté infernale, elle s'étudiait à détacher le roi de sa femme légitime. Le jour du triomphe arriva vite pour cette créature effrontée, et elle en jouit avec un cynisme qui fit verser bien des larmes à Galeswinthe. Après avoir souffert en silence, la reine se plaignit ouvertement, et enfin, écrasée par les dédains insolents de sa rivale, elle demanda au roi de la renvoyer chez son père, en offrant même de faire l'abandon de sa dot. Chilpéric afficha des regrets hypocrites, puis un matin on trouva la jeune femme étranglée dans son lit ; et pour qu'on ne pût se méprendre sur celle qui avait inspiré le crime, Frédégonde, quelque temps après, montait sur le trône de Neustrie.

Une haine sauvage s'alluma au cœur de Brunehaut et, entre ces deux femmes, ce fut un duel à mort, dont les péripéties sanglantes défrayent les pages les plus sombres de l'histoire des Francs.

Nul ne s'en attrista plus que Radegonde ; mais gémir ne suffisait pas à son âme si jalouse de

l'honneur et de la prospérité de son pays : dans une page précieuse, Baudonvie va nous dire comment elle méritait dès lors ce beau nom de Mère de la Patrie, que l'Eglise lui décerna plus tard.

« Pleine de sollicitude pour la paix de l'Etat, soucieuse du salut de la patrie, la Bienheureuse, quand elle apprenait que des divisions intestines avaient surgi dans le royaume, priaït pour tous les rois, car elle les aimait tous et sans relâche elle nous faisait prier pour leur prospérité. Etait-elle informée d'une querelle entre les princes francs, aussitôt elle en devenait toute tremblante ; puis, écrivant aux uns et aux autres, elle les suppliait de ne pas faire appel aux armes pour vider leurs différends, mais de cimenter la paix entre eux, pour ne pas exposer la patrie à sombrer dans ces luttes fratricides. Les principaux leudes recevaient aussi des messages où elle les exhortait à donner aux princes de sages conseils, propres à assurer la félicité des peuples et le salut de la patrie. Elle imposait à la Communité des veilles continuelles, et demandait avec larmes à ses filles de prier sans relâche pour les princes. Qui pourrait dire les cruelles péniten-

« ces qu'elle faisait pour le même objet ? Et sous  
« l'influence de cette intervention puissante, la  
« réconciliation s'opérait entre les rois, la guerre  
« s'apaisait, et la patrie respirait librement :  
« comprenant bien à qui ils étaient redevables  
« du bienfait, les peuples d'une voix unanime  
« bénissaient le nom du Seigneur. »

Si parfois ses paroles ne sont pas efficaces pour prévenir les divisions ou arrêter les guerres, la pieuse reine se tourne tout entière vers le ciel ; les amertumes et les déceptions de la terre ne font que rendre plus vives ses aspirations vers la céleste patrie ; elle converse plus intimement avec le Seigneur et avec les Saints qui sont ses amis de prédilection et dont les restes vénérés constituent son trésor.

Cet empressement pieux que nous avons signalé chez elle à Athies pour acquérir des reliques, cet empressement avait grandi avec les années au point de devenir une passion brûlante que, disons-le en passant, elle a transmise à ses Filles de Sainte-Croix. Suivant la comparaison expressive de Baudonivie, la sainte reine « était comme une hydropique dont la soif s'accroît à mesure qu'elle puise à la source ».

Elle définissait gracieusement les saintes reliques « les diamants du Ciel » ; et elle, qui avait sacrifié joyeusement toutes les parures mondaines, se montrait avide de ces pierreries célestes. « Après « son entrée dans le monastère, dit Baudonivie, « le Nord, le Midi, l'Occident, l'Orient furent « ses tributaires, et ils pourraient témoigner « de l'immense quantité de reliques qu'elle « avait amassées. Pour les obtenir, elle n'avait « épargné ni les prières ni les présents. Elle « vivait en méditation perpétuelle avec les saints « dont elle possédait les ossements; et il lui sem- « blait qu'ils faisaient chœur avec elle pour « chanter les psaumes et les hymnes de l'Office « divin. » Avec le sens des choses divines qui la caractérisait, Radegonde devinait que ces fréquentations surnaturelles, en même temps qu'elles constituent un hommage délicat à l'adresse du Dieu « admirable dans ses saints », étaient une source de charmes et de profits pour son âme.

La Sœur qui fut son historien, nous a transmis le récit détaillé d'une de ces pieuses acquisitions. Saint Mammès, qui vécut au III<sup>e</sup> siècle, était un des saints les plus vénérés de l'Orient : les Grecs

l'appellent « le grand martyr ». Ayant appris qu'une portion notable de son corps reposait à Jérusalem, elle souhaita d'en posséder une relique, et, pour ce faire, elle envoya en ambassade le prêtre Réoval, chargé d'être l'interprète de ses désirs près du patriarche de la ville sainte. Celui-ci connaissait par la renommée les vertus éminentes de la grande reine ; mais il ne voulut pas acquiescer à ses vœux avant d'avoir consulté le Seigneur. Après trois jours de prières publiques, le Pontife célèbre le saint Sacrifice, et, entouré de nombreux fidèles, il se rend au lieu où reposent les restes du martyr. S'adressant à haute voix à saint Mammès : « Confesseur et martyr du Christ, s'écrie-t-il, si Radegonde, qui a envoyé vers nous, est une véritable servante du Christ, faites connaître à tous votre puissance par un signe, et trouvez bon que nous accordions à cette âme fidèle l'objet de sa demande. » Tout le peuple répondit : « Amen ».

Il dit, et, ouvrant la châsse, le patriarche touche les doigts de la main droite du martyr ; mais, arrivé au petit doigt, il le sent qui se détache de lui-même, et aussitôt il le remet au messager de Sainte-Croix : le Saint du ciel glorifiait devant

---

tous la Sainte de la terre. Réoval part sur-le-champ, emportant son précieux trésor, et de Jérusalem à Poitiers ses compagnons et lui ne cessent de chanter les louanges du Seigneur et celles du saint martyr. Radegonde, qui avait préparé par des prières et des jeûnes le succès de l'ambassade de Réoval, se laissa aller aux transports de la joie la plus vive, quand elle apprit l'heureuse issue des négociations ; et elle fêta l'arrivée des saintes reliques à son monastère par huit jours de prières, de veilles et de jeûnes en actions de grâces.





## CHAPITRE XIII.

LA RELIQUE DE LA VRAIE CROIX. — LE « VEXILLA REGIS ». — PRODIGES ACCOMPLIS PAR LA VERTU DE LA CROIX. — LES MESSAGERS DE RADEGONDE A LEUR RETOUR DE CONSTANTINOPLE.

Tout en apportant de douces jouissances au cœur de Radegonde, la possession des reliques des saints n'avait point rassasié ses pieux désirs. Son ambition montait plus haut : « elle eût voulu », dit gracieusement Baudonivie, « faire « descendre le Seigneur lui-même du trône de sa « gloire et habiter familièrement avec Lui ». Ce qui, sous la plume de la Religieuse annaliste, semble une naïve exagération, devait se traduire dans le domaine des faits ; mais, en attendant cette faveur insigne, la sainte reine, à l'imitation d'Hélène, désirait ardemment posséder dans son monastère une portion de la Croix du Sauveur. C'était un vœu hardi, difficile à réaliser ; car elle n'ignorait pas avec quel soin jaloux les Orien-

taux gardaient ce trésor, bien qu'à deux reprises ils se fussent dessaisis (1) d'un mince fragment du bois sacré en faveur de saint Paulin de Nole et de saint Avit de Vienne; mais chez Radegonde, la femme doublée d'une Sainte ne connaissait pas d'obstacles infranchissables, dès qu'une entreprise pouvait procurer la gloire de Dieu.

Attentive à saisir l'occasion propice, elle apprend que Sigebert se dispose à envoyer des ambassadeurs à Constantinople, afin de négocier une alliance avec l'empereur pour la protection de leurs communes frontières; elle lui écrit aussitôt, le suppliant d'appuyer la requête qu'elle compte adresser à Justin II et à l'impératrice Sophie, et lui montrant dans cet acte le moyen de procurer « avec le salut de la patrie la stabilité de son règne ». La piété du roi d'Austrasie et son affectueuse gratitude pour la sainte reine ne laissent pas sa réponse douteuse; et bientôt Radegonde put envoyer des clercs de son monastère qui se joignirent aux députés du roi, Warinaire et Justin. En même temps qu'il entrait pleinement dans les

(1) Dom Rivet, Rohrbacher et Fleury (cités par E. de Fleury).

vues de Sigebert pour le traité d'alliance, le couple impérial faisait le meilleur accueil aux délégués venus de la capitale du Poitou. Non contents d'offrir une portion considérable de la vraie Croix magnifiquement enchâssée, ils gratifièrent les messagers de nombreuses reliques de saints et de deux évangélistes ornés de pierres précieuses.

A cette nouvelle, l'âme de Radegonde déborda d'une pieuse allégresse; mais si la Croix apportait des bénédictions, elles arrivaient sous le voile de l'épreuve. La tribulation vint du côté où elle aurait dû le moins l'attendre : et cette circonstance ajoutait au chagrin de notre chère Sainte. Le siège de Poitiers était alors occupé par Marové, jeune prélat de doctrine et de mœurs très purs, mais d'un esprit médiocre, ombrageux et d'une singulière obstination. Il eut le tort de se laisser circonvenir par des flatteurs habiles à exploiter sa faiblesse dans le sens de leurs intérêts ou de leurs rancunes, et qui lui montraient dans l'heureuse issue de ces négociations, concertées pourtant avec lui, un échec pour son prestige, un empiètement sur son autorité. Sous l'influence de ces excitations, il s'arrêta à une résolution déplorable; et quand la reine se présenta au palais épiscopal

---

pour le prévenir que la précieuse relique arrivait, elle apprit que le prélat était parti à cheval pour une de ses maisons de campagne et qu'il avait donné l'ordre de tenir fermées les portes de la ville. « La reine éprouva alors, dit le vieil annaliste Filleau, des résistances et des procédures qui luy firent cognoistre que ce bois adorable ne pouvoit être receu sans contradiction, ayant porté autrefois Celuy qui estoit le but sur lequel les contradictions des Juifs avoient fait leurs derniers efforts, suivant la prédiction du vieillard Siméon : *Positus est hic in signum cui contradicetur.* »

Si douloureusement blessée qu'elle fût dans ses plus intimes affections, Radegonde n'était point femme à se laisser abattre ou déconcerter ; son esprit de sagesse et de décision la servait merveilleusement dans les conjonctures épineuses. Elle donne l'ordre aux clercs porteurs du saint trésor de rétrograder jusqu'à Tours et de déposer la relique sacrée dans un monastère d'hommes qu'elle avait fondé près de la ville, très probablement au lieu où s'élève la petite église paroissiale de Sainte-Radegonde. Puis elle députe aussitôt à Sigebert pour le prier de désigner, en vertu de

son privilège royal, le prélat qui doit présider la réception solennelle de la vraie Croix dans la capitale du Poitou. « En même temps, raconte Baudouin, elle se mit à jeûner avec toutes ses sœurs, à faire des veilles prolongées en versant d'abondantes larmes, jusqu'à ce que le Seigneur daignât regarder l'humilité de sa servante et incliner le cœur du monarque à lui rendre justice en face de tout le peuple. » Le comte Justin reçoit mission de la part du roi de se rendre à Tours près de saint Euphrone, docte et pieux évêque, qui accepte la charge très douce de conduire la précieuse relique à Poitiers. Escorté d'un nombreux clergé et de fidèles tenant des torches allumées, le Pontife se met en route au milieu des chants liturgiques qui ne cessent de retentir en l'honneur du bois sacré de la Rédemption. A une lieue de Poitiers, le pieux cortège trouve les délégués de Radegonde, Fortunat en tête, tous joyeux de l'honneur qui leur est échu : les uns portent des cassolettes d'encens parfumé, les autres des flambeaux de cire blanche. La rencontre se fit à Migné, au lieu où, douze siècles et demi plus tard, la Croix devait apparaître dans les airs.

Ce fut à cette occasion qu'on entendit pour la

---

première fois l'hymne *Vexilla Regis*, chant de triomphe composé par Fortunat pour saluer l'arrivée de la vraie Croix. Dans la composition de cette hymne comme dans celle du *Pange Lingua*, le poète fut vraiment inspiré. Un souffle de foi robuste et de brûlante charité circule à travers ces strophes remarquables par l'élévation des pensées, la grandeur des images et la richesse du style : on dirait que l'âme de sainte Radegonde a passé tout entière dans l'âme de Fortunat.

Grande fut la joie du peuple poitevin en recevant dans ses murs la précieuse relique ; il sentait que c'était pour lui un honneur et une protection puissante. Quelle fut l'allégresse de Radegonde et de ses filles, nous le devinerions sans peine, lors même que Baudonvie n'eût pas pris soin de nous en instruire.

« Nous nous réjouissions toutes de son bonheur,  
« dit-elle, en l'entendant se glorifier de ce présent  
« du Roi du ciel, destiné à être le vrai trésor de  
« la Communauté qu'elle avait formée pour le ser-  
« vice du Seigneur. Dorénavant ses brebis chéries  
« n'erreraient plus à l'abandon ; elle avait planté  
« la houlette autour de laquelle elles devaient se  
« rallier. C'est à sa sollicitude maternelle, à sa

« tendresse si sage que nous sommes redevables  
« de ce don céleste. »

A dater de ce jour, le monastère fondé par la pieuse reine prit le nom de Sainte-Croix, sous lequel il est encore connu aujourd'hui : c'était le 19 novembre 569.

La vertu divine de la vraie Croix allait s'affirmer par des prodiges, et les annalistes ont consigné les faits merveilleux de tous genres et les guérisons instantanées produites par l'attouchement du bois sacré ou par la simple prière devant la sainte relique. « Ce fut, dit Baudonivie, pour l'honneur du  
« pays et pour le salut du peuple qu'elle fit venir  
« des contrées lointaines ce gage de l'amour du  
« Christ et qu'elle en dota son monastère. Par un  
« effet merveilleux de la toute-puissance de Dieu,  
« les yeux des aveugles s'ouvrent à la lumière, les  
« sourds recouvrent l'usage de l'ouïe, la langue des  
« muets se délie, les boiteux marchent droit, les  
« démons sont mis en fuite. Quiconque est venu  
« avec foi demander la guérison de ses infirmités,  
« est retourné sain et sauf par la vertu divine de  
« la Croix. »

Le peuple de Poitiers comprit l'honneur et l'appui que lui apportait la vraie Croix, et ce fut une

---

pieuse habitude de nos pères de passer la nuit du vendredi en prières devant le bois sacré. Écoutez encore le témoignage de Grégoire de Tours relatant les merveilles accomplies :

« Le Seigneur se plut à opérer de nombreux  
« miracles par le moyen de ce précieux trésor. Je  
« raconterai d'abord celui qui se produisit pendant  
« les solennités de la Passion du Sauveur. C'était  
« dans la nuit du vendredi au samedi saint : les  
« Religieuses priaient sans lumière dans l'église du  
« monastère, quand soudain, vers la troisième  
« heure, apparut devant l'autel une flamme mince  
« comme une étincelle, qui, croissant peu à peu,  
« se répandit de divers côtés par jets lumineux et  
« s'élança jusqu'à la voûte, où elle prit la forme  
« d'un phare immense. Toute la nuit, cette lu-  
« mière miraculeuse ne cessa de briller, éclairant  
« l'église et le peuple qui méditait sur la Passion  
« du Sauveur.

« Mais voici un autre fait dont j'ai été témoin.  
« J'avais souvent ouï dire que l'huile des lampes  
« allumées devant la sainte relique entraînait en ébul-  
« lition et que, passant par-dessus les bords, elle  
« remplissait un vase disposé pour la recevoir.  
« Et cependant, telle était la folie de mon

« cœur endurci que je n'étais point porté à y  
« ajouter foi, jusqu'au jour où la vertu divine,  
« se manifestant en ma présence, confondit ma  
« déraisonnable obstination. Etant venu à Poi-  
« tiers pour faire mes dévotions au tombeau  
« de saint Hilaire, j'allai visiter la pieuse Dame  
« dont j'ai déjà parlé. J'entre dans l'église du mo-  
« nastère, après avoir salué la reine, et je me pros-  
« terne devant la Croix adorable et devant les reli-  
« ques des saints. Quand je me levai, ma prière  
« terminée, je remarquai à droite une lampe allu-  
« mée de laquelle s'échappaient de nombreuses  
« gouttes d'huile. Dieu m'est témoin que je crus  
« d'abord la lampe fendue, parce qu'on avait placé  
« au-dessous un vase servant à recueillir l'huile  
« qui coulait. Je me tournai alors vers l'abbesse  
« en lui disant : « Pourquoi n'avez-vous pas l'in-  
« telligence de mettre là un vase intact gardant  
« l'huile, au lieu de cette lampe avec ses fissures ? »  
« — Mon Seigneur, me répondit-elle, il n'en est  
« pas ainsi, mais ce que vous voyez est produit  
« par la vertu de la sainte Croix. »

« Cette réponse m'ouvrit enfin les yeux. Me  
« rappelant les récits qui m'avaient été faits, je  
« m'approchai de la lampe et je vis l'huile, bouil-

« lonnant comme dans une chaudière, sortir à  
« grands flots du vase intact qui la contenait, et  
« faire déborder plus que de coutume ses ondes  
« agitées pour me contraindre, j'en suis convaincu,  
« à confesser mon incrédulité. En moins d'une  
« heure, elle remplit plus d'un setier, tandis que  
« la lampe ne renfermait pas même un quarteron  
« d'huile. Depuis ce temps, je ne cessai d'admirer  
« et de proclamer bien haut la vertu de la Croix. »

Ce qui excitait l'admiration de tous, faisait bondir de joie le cœur de Radegonde et mettait sur ses lèvres le cantique de la reconnaissance.

L'hommage de sa gratitude montait vers le Très-Haut ; mais elle n'oubliait pas ce dont elle était redevable à Justin II et à l'impératrice Sophie : dans le commerce intime avec le Seigneur, les saints puisent tous les sentiments généreux et délicats et ils ont éminemment la mémoire du cœur. Ayant tissé elle-même un vêtement, modeste hommage de sa pauvreté, elle l'envoya avec ses remerciements à l'Empereur par le prêtre Réoval et les autres clercs qui étaient allés chercher la précieuse relique. Dans une pièce de vers, Fortunat se fit l'interprète de la reconnaissance de la Sainte près du couple impé-

rial : « Grâce à vous, disait-il à l'Empereur, ce  
« n'est pas seulement une partie de l'univers qui  
« se glorifiera de posséder la Croix du Sauveur ;  
« on la voit et elle règne maintenant dans des  
« contrées où elle était auparavant inconnue. En  
« contemplant de ses yeux le gage précieux du  
« salut, notre nation a senti croître sa confiance  
« dans le Christ. La renommée en a volé jusque  
« dans les régions du Nord : l'Orient et l'Occi-  
« dent vous acclament à l'envi ; les Romains  
« d'un côté, de l'autre les Barbares, Germains,  
« Bataves, peuples de la Gascogne et de la Breta-  
« gne, vous envoient l'hommage de leur recon-  
« naissance. »

Ajoutons toutefois que s'il faut être indulgent pour les poètes et leur concéder de se mouvoir dans le domaine de l'hyperbole, il est juste de dire que Fortunat a dépassé la mesure dans les louanges accordées à ce couple peu intéressant, quand il compare Justin à l'empereur Constantin et Sophie à sainte Hélène.

Quoi qu'il en soit, écoutons Baudonivie nous racontant les péripéties émouvantes du retour des messagers de sainte Radegonde.

« La mer fut tellement soulevée et il s'éleva

« une si violente tempête que les messagers con-  
« fessèrent n'avoir jamais été exposés à un si grand  
« danger, car pendant quarante jours et quarante  
« nuits le navire fut ballotté au milieu de la mer  
« et en péril imminent de sombrer. N'ayant plus  
« d'espoir de sauver leur vie et ayant la mort sous  
« les yeux, ils se réconcilièrent entre eux. Comme  
« la mer envahissait le navire, ils se mirent à  
« crier vers le ciel en disant : « O Dame Rade-  
« gonde, venez en aide à vos serviteurs ; ne nous  
« laissez pas périr pour avoir exécuté vos ordres ;  
« délivrez-nous du péril de mort, car la mer va  
« bientôt nous engloutir. Partout où l'on vous a  
« invoquée avec confiance, vous avez eu pitié  
« des malheureux. Maintenant prêtez-nous assis-  
« tance et arrachez-nous à la mort. »

« Ils avaient dit, et ils aperçurent une colombe  
« voltigeant à trois reprises autour du navire. Au  
« troisième vol qu'elle fit en l'honneur de la Tri-  
« nité sainte si chère au cœur de la Bienheu-  
« reuse, un des serviteurs de la reine, nommé  
« Banisaius, étendit la main, tira trois plumes à la  
« colombe et les trempa dans la mer. Aussitôt la  
« tempête s'apaisa ; la colombe apparut à l'invoca-  
« tion du nom de Radegonde, rappela ses servi-

---

« teurs des portes de la mort, et un grand calme se  
« fit au milieu de la mer. Les messagers joyeux  
« criaient à haute voix : « O bonne Dame, toute  
« pleine de miséricorde, vous êtes venue délivrer  
« vos serviteurs et les empêcher de périr dans les  
« flots ». Par cette invocation de la Bienheureuse,  
« non seulement les siens furent sauvés, mais  
« encore tous ceux qui étaient sur le navire. Les  
« messagers rapportèrent ces plumes et ils les  
« partagèrent ensuite pieusement entre plusieurs  
« églises. »

S'il nous montre le crédit de la sainte reine au ciel, ce naïf et touchant récit est précieux pour nous, comme hommage à la sainteté de la fondatrice de Sainte-Croix, et comme marque de la profonde vénération que lui avaient vouée ses contemporains.





## CHAPITRE XIV.

VOYAGE DE SAINTE RADEGONDE ET DE SAINTE AGNÈS  
A ARLES. — LA RÈGLE DE SAINT CÉSAIRE EST  
INTRODUITE AU MONASTÈRE DE SAINTE-CROIX.

Dans l'organisation intérieure du monastère, Radegonde avait procédé avec une sage réserve ; suivant pas à pas la croissance surnaturelle de ses filles, elle avait proportionné l'étendue des obligations à l'avancement dans la voie de la perfection religieuse. Aussi, bien que la règle de saint Césaire eût été introduite dès l'origine à Sainte-Croix dans ses dispositions principales, la Sainte avait-elle cru prudent d'ajouter la mise en pratique de certaines prescriptions.

Vers l'année 570, la pieuse reine jugea que l'heure était venue de donner aux moniales la nourriture des forts et d'implanter à Poitiers la règle composée spécialement par le saint évêque d'Arles pour le monastère dirigé par sa sœur Césarie. « Je n'ai pas cru, écrivait-elle aux évêques,

---

« je n'ai pas cru pouvoir offrir aux filles que j'ai  
« réunies, une méthode plus sûre de perfection que  
« la règle de saint Césaire. Cet homme de Dieu  
« s'est étudié à la composer avec les institutions des  
« anciens Pères. La parole du Saint-Esprit s'y mêle  
« onctueusement aux plus pieuses exhortations ».

D'après saint Grégoire de Tours, un autre mobile guidait Radegonde en cette circonstance :  
« N'ayant pas réussi, malgré ses tentatives réité-  
« rées, à se concilier la faveur de son évêque et à se  
« ménager de ce côté une protection efficace », elle  
voulut adopter cette règle qui, en vertu du pri-  
vilège octroyé par le pape Hormidas, rendait le  
monastère exempt de la juridiction épiscopale,  
sauf pour les visites canoniques.

Pour mieux s'imprégner de l'esprit de cette  
sainte règle et savourer en quelque sorte les  
fruits sur l'arbre qui les portait, elle résolut de se  
rendre à Arles; et, sans souci des fatigues, des dan-  
gers de ce long voyage, elle se mit en route avec  
Agnès, sa sainte amie ; d'aucuns disent aussi en  
compagnie de Fortunat, quoique cette conjecture  
ne soit guère autorisée par le silence du poète, si  
prompt d'ordinaire à chanter des événements de  
beaucoup moindre importance.

---

Là, comme partout, le Seigneur se plut à glorifier sa servante par des prodiges, et on pourrait la suivre à la trace de ses bienfaits dont les traditions locales ont fidèlement gardé le souvenir. A quelques lieues de Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure), trois fontaines jaillissaient à sa prière, trois fontaines douées de vertus curatives ; et la reconnaissance du peuple, entretenue par des miracles, a fondé à Courant un pèlerinage qui n'a rien perdu de sa splendeur, malgré l'abaissement du niveau chrétien dans ces contrées.

Le souvenir de la sainte voyageuse, nous le retrouverions très vivant sur les collines de Perréal, près d'Apt (Vaucluse), où l'on accourt en foule de toute cette partie de la Provence, soit pour la fête du 14 septembre, qui confond dans un même hommage la Croix du Sauveur et sa fidèle amante, soit quand l'inclémence des saisons met l'alarme dans le pays.

En arrivant à Arles, Radegonde et Agnès admirèrent les cinq basiliques qui s'élevaient sur le plateau des Aliscamps ; mais ce qui excita surtout leur admiration, fut la ferveur de deux cents vierges qui menaient la vie parfaite près du tombeau de leur saint fondateur et de sa sœur Césarie. Les deux

voyageuses furent reçues par l'abbesse Liliola, dont Fortunat a dit « qu'elle rappelait par ses vertus Césaire et Césarie, et que ses mérites lui vaudraient dans le ciel une palme presque aussi belle ». Après avoir vécu la règle avec ces pieuses filles qui en étaient par leur sainteté le meilleur commentaire, Radegonde reprit le chemin de Poitiers, non sans avoir supplié Liliola de lui faire parvenir à Poitiers un exemplaire du saint règlement. Chilpéric était alors maître du Poitou ; à ce titre il avait protégé le voyage de la sainte reine ; il déféra encore à sa prière et se chargea de lui transmettre le précieux manuscrit par l'intermédiaire de Chrodegildis. Cette jeune messagère se rendait à Poitiers pour obtenir la guérison d'une grave ophthalmie par la vertu de la sainte Croix. « Après « avoir passé la nuit en prière dans l'église du « couvent, raconte saint Grégoire, elle s'endormit et eut une vision dans laquelle il lui sembla « qu'on lui ouvrait un œil, l'autre restant malade. « A l'aurore, Chrodegildis se réveilla, et elle put « constater avec les Religieuses que l'un de ses « yeux était complètement guéri, tandis que l'autre « restait dans son état d'infirmité. »

Radegonde se réjouit de posséder le texte de la

règle ; elle put le lire à ses filles et leur en donner l'explication dans des instructions qui, au dire de Baudonivie, « étaient la nourriture et la consolation des Religieuses ». Cette règle est merveilleusement adaptée à toutes les exigences de la vie religieuse ; en voici le texte complet (1) :

« AUX SAINTES ET VÉNÉRABLES SŒURS EN JÉSUS-  
« CHRIST ÉTABLIES DANS LE MONASTÈRE QUE  
« DIEU NOUS A INSPIRÉ DE BATIR. — CÉSAIRE,  
« ÉVÊQUE.

« Puisque le Seigneur, nous inspirant dans sa  
« miséricorde, a daigné nous aider à construire  
« ce monastère, il est juste que nous vous don-  
« nions des avertissements spirituels basés sur les  
« conseils des anciens Pères, et qu'avec le se-  
« cours de la grâce, vous observerez en tous  
« points. Implorez sans cesse la protection et la  
« visite du Fils de Dieu, afin que vous puissiez  
« dire avec confiance : « Nous avons trouvé Celui  
« que notre âme cherchait » (Cant. III). Je vous de-  
« mande donc, vierges consacrées à Dieu, vous qui

(1) D'après la *Vie de St Césaire*, par M. l'abbé Trichaud.

« attendez, les lampes allumées et avec une conscience pure, l'arrivée de l'Époux éternel, je vous demande de prier un peu pour moi qui ai tant travaillé à l'édification de ce couvent, afin que, lorsque vous serez heureusement introduites dans le royaume éternel avec les vierges sages, vous m'obteniez par vos suffrages de ne pas rester dehors avec les vierges folles. Puisse la faveur divine me combler ici-bas de ses biens spirituels et me rendre digne de la gloire éternelle ! »

I. Si quelqu'une, abandonnant ses parents et renonçant au siècle, veut entrer dans ce saint bercail, pour échapper, Dieu aidant, à la dent des loups spirituels, qu'elle ne sorte jamais plus du monastère, ni de la basilique.

II. Qu'elle s'efforce de fuir et d'éviter le jurement et le blasphème, comme un poison diabolique.

III. Les novices seront éprouvées, pendant un an et plus, s'il le faut, avant de recevoir l'habit, et d'être admises dans la Communauté.

IV. Elles renonceront à leurs biens, propriétés et jouissances; ne se réservant rien, afin de pratiquer la parole de Dieu : *Si tu veux être parfait,*

*va, vends tout ce que tu possèdes* (Matth. 19). *Si quelqu'un n'abandonne pas tout et ne me suit pas, il ne peut être mon disciple* (Luc. 14). Aucune Sœur, pas même l'abbesse, ne pourra avoir de servante, mais les jeunes Religieuses viendront en aide à celles qui sont accablées par les ans.

V. Si faire se peut, on ne recevra aucune petite fille âgée de moins de sept ans ; qu'elle sache lire et écrire, et qu'elle soit capable de se soumettre au joug de l'obéissance. Les filles des nobles et celles du peuple ne seront point admises comme pensionnaires.

VI. On ne sera pas libre d'accomplir à son gré tel ou tel travail ; la supérieure le distribuera elle-même.

VII. Il n'est permis à personne de se choisir une cellule éloignée, ni d'avoir une armoire qui se ferme. Les Religieuses coucheront toutes dans une chambre commune, mais en des lits séparés. Celles qui sont âgées ou infirmes coucheront dans une autre chambre qui sera commune aussi.

VIII. Qu'elles ne parlent jamais à haute voix , selon le précepte de l'Apôtre : *Que tout cri s'éloigne de vous* (Eph. 4). De même pendant la psal-

modie, il est interdit de parler ou de chuchoter.

IX. Il leur est défendu d'être marraines.

X. Celle qui, le signal donné, viendra tard aux exercices, sera réprimandée par la supérieure ; si elle ne se corrige pas, après un second ou un troisième avertissement, elle sera séparée de la communion ou de la table commune.

XI. Quand quelqu'une sera châtiée ou réprimandée d'une faute, qu'elle ne réponde jamais pour se disculper.

XII. Tour à tour, chaque Sœur fera la cuisine et les autres services domestiques.

XIII. Le soir, pendant la lecture, on pourra se livrer à ces petits ouvrages manuels, qui ne détournent pas l'esprit, mais empêchent de s'endormir.

XIV. Chacune accomplira la tâche quotidienne qui lui aura été imposée, avec humilité et attention.

XV. Qu'elles ne s'arrogent rien en propre, ni dans les vêtements, ni en quoi que ce soit.

XVI. Qu'on ne murmure jamais en obéissant. Après Dieu, que toutes obéissent à la Mère et aux

---

autres préposées. A table, qu'on garde le silence et qu'on soit attentif à la lecture, pour que l'esprit se nourrisse en même temps que le corps.

XVII. Que toutes apprennent à lire. Tous les matins, on emploiera deux heures à la lecture.

XVIII. Une des Sœurs lira pendant le travail, jusqu'à l'heure de Tierce.

XIX. Celles qui possédaient quelques objets, dans le siècle, les donneront en entrant à la supérieure, qui les mettra à l'usage de la Communauté. Et qu'elles ne s'enorgueillissent pas de leurs anciennes richesses. Que leur servirait-il d'être devenues pauvres, si la fierté régnait encore dans leurs âmes. Vivez donc en paix, honorez en vous Dieu lui-même dont vous avez mérité d'être les temples. Persévérez dans l'oraison, comme dit l'Évangile : *Priant en tout temps pour devenir dignes* (Luc. 21). Et l'Apôtre : *Priez sans intermission* (Thess. 5).

XX. Quand vous chantez des psaumes ou des hymnes en l'honneur de Dieu, que ce ne soit pas seulement des lèvres, mais du fond du cœur.

XXI. Gardez sévèrement la modestie des yeux :

c'est par là que le malin esprit corrompt les cœurs.

XXII. Reprenez franchement celle que vous verrez mal agir, comme une sœur fait envers sa sœur. Si elle refuse de vous écouter, avertissez la supérieure.

XXIII. Malheur à celle qui aurait secrètement envoyé des lettres, des ordres ou des présents. Si elle avoue sa faute, qu'on lui pardonne en priant pour elle ; si elle persiste à la cacher, quoique convaincue, qu'elle soit gravement amendée selon les statuts du monastère.

XXIV. Les malades seront soignés avec un grand soin, voyant en eux Jésus-Christ lui-même souffrant. Qu'une nourriture délicate soit appropriée à leur état. Et comme le vin de la Communauté n'est pas toujours assez bon, qu'on en ait de meilleur pour les infirmes.

XXV. On ne permettra à personne d'entrer dans le monastère, excepté aux évêques, au proviseur ou gérant des affaires temporelles, à un prêtre, à un diacre, à un sous-diacre et à quelques lecteurs, pour célébrer les messes solennelles dans l'oratoire intérieur ; les ouvriers n'entreront dans le monastère qu'avec le proviseur.

---

XXVI. Quand l'abbesse se rendra au parloir, elle sera accompagnée de deux ou trois Sœurs; les autres Religieuses verront seulement leurs parents, et en présence de quelqu'une des anciennes.

XXVII. Aucun repas ne sera donné dans le monastère, pas même aux évêques, ni aux femmes séculières, excepté aux mères des Religieuses qui, n'étant pas de la ville, viendront voir leurs filles.

XXVIII. Les habits des Religieuses seront simples, de laine blanche, et faits dans le monastère. Leurs lits sans ornements. Leur coiffure n'excédera pas la hauteur de la ligne indiquée par le règlement.

XXIX. Les ornements mêmes de l'autel seront de laine, sans broderie. Les vases sacrés seuls seront d'argent. Les Religieuses ne fabriqueront point de tapisserie.

XXX. Il n'y aura ni peinture, ni tableaux, dans l'oratoire; ceux que l'on aura seront vendus au profit du monastère, ou placés dans la basilique de la Sainte-Vierge.

XXXI. Depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, on ne doit faire qu'un repas le vendredi. Depuis la Pentecôte, la supérieure réglera elle-même les jeûnes.

XXXII. Depuis le 1<sup>er</sup> septembre jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre, on jeûnera trois jours de la semaine : le lundi, le mercredi et le vendredi.

XXXIII. De là jusqu'à Noël, on jeûnera chaque jour, excepté les fêtes et le samedi.

XXXIV. De l'Epiphanie à la semaine qui précède le carême, on jeûnera le lundi, le mercredi et le vendredi.

XXXV. Les jours simples, l'office sera psalmodié, et aux fêtes solennelles on les chantera. Ces jours-là, sera chantée l'hymne : *Te Deum laudamus*, après Matines.

XXXVI. L'abbesse ne pourra jamais rien changer à ces règles, même par l'autorité de l'évêque. Si elle le tentait, résistez-lui vivement, et adressez-vous au très-saint Pape de la ville de Rome.

« Si l'abbesse ou quelque autre osait innover ou  
« faire une dérogation quelconque à l'institution  
« de cette sainte règle, qu'elles sachent que je les cite-  
« rai au tribunal de Jésus-Christ. Et si par hasard,  
« ce que Dieu ne permettra pas, quelque Religieuse  
« insoumise méprisait cette règle, tirée des  
« préceptes des saints Pères, et refusait de la pra-  
« tiquer, soyez animées du zèle de l'esprit divin

« et chassez-la de votre Congrégation. Mais, plein  
« de foi en la miséricorde infinie de Dieu, je sais  
« que vous aurez à cœur de suivre mes conseils  
« et de vous corriger mutuellement avec une vraie  
« charité, et qu'ainsi vous parviendrez au séjour  
« de l'immortalité, avec l'aide de Notre-Seigneur  
« Jésus-Christ à qui revient tout honneur et tout  
« commandement dans les siècles des siècles.  
« Ainsi soit-il. »

Comme on le voit, pour soustraire ses filles aux dangers du monde et les maintenir plus sûrement dans l'esprit de leur vocation, saint Césaire prescrivit la clôture la plus stricte. Cette disposition, si elle ne souleva pas de murmures dans la Communauté, causa certaines appréhensions, à en juger par les vers que saint Fortunat adressait aux moniales en cette circonstance.

Telle est la règle de saint Césaire. Si les prescriptions qu'elle édicte, donnent parfois le frisson à la nature, on devine quelle merveilleuse élasticité elle devait apporter aux âmes assez généreuses pour l'embrasser et la suivre avec amour.

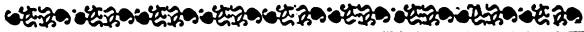
Quelques siècles plus tard, certains auteurs disent au huitième, mais sans nul doute au neuvième, Sainte-Croix prit la règle de saint Benoît, comme

---

le firent les autres communautés de femmes.

Sans vouloir contester la sagesse des motifs qui amenèrent ce changement, sans vouloir opposer l'une à l'autre les deux règles, œuvres de maîtres consommés dans la direction des âmes, on ne peut se défendre d'un regret. Aujourd'hui, comme au vi<sup>e</sup> siècle, les vertus de Radegonde fleurissent à Sainte-Croix ; son esprit d'abnégation, de simplicité et de charité ardente revit dans ses Filles chéries ; mais on aimerait à le voir revivre sous la règle de son choix et sous le vêtement qu'elle-même a porté.





## CHAPITRE XV.

### LETTRE AUX ÉVÊQUES POUR METTRE SAINTE-CROIX SOUS LEUR PROTECTION.

Docile aux leçons de la prudence, Radegonde n'avait rien négligé pour assurer des jours prospères à son œuvre de prédilection ; elle avait mis à contribution tous les moyens humains afin de prévenir ou de neutraliser les périls qui devraient surgir après sa mort. Sa situation personnelle et ses relations antérieures à la cour avaient été adroitement utilisées ; et, grâce à ses pieuses industries, les princes francs s'étaient engagés à être les protecteurs attitrés de Sainte-Croix. Toutefois, avec le sens surnaturel qui la distinguait, elle sentait qu'il fallait une sanction plus haute, et que son œuvre devrait être placée tout d'abord sous le patronage de ceux que Jésus-Christ a appelés « à régir l'Eglise de Dieu ». Cette pensée la conduisit à adresser aux évêques une longue supplique que Grégoire de Tours nous a transmise,

et que certains auteurs ont improprement appelée son *Testament*, dans l'acception usuelle de ce mot.

« Aux saints évêques, ses Pères dans le Christ,  
« et très dignes du trône apostolique, Radegonde  
« pécheresse.

« Pour qu'une entreprise sagement commencée  
« arrive heureusement à son terme, il faut porter  
« la cause devant ces Pères communs, médecins  
« et pasteurs de troupeau, auxquels le cœur la  
« recommande d'avance : la part qu'y prendra leur  
« charité, la sanction de leur autorité et le suffrage  
« de leurs prières ne sauraient produire qu'une in-  
« tervention très efficace. Et comme, après avoir  
« rompu avec le siècle sous l'inspiration de la  
« très clémente providence de Dieu, j'ai volontai-  
« rement embrassé la discipline religieuse et me  
« suis laissé conduire par le Christ, j'ai songé avec  
« son amour et sous l'inspiration du Seigneur, à  
« l'avancement spirituel des autres âmes et au  
« moyen de leur rendre profitable l'accomplis-  
« sement de mes désirs personnels.

« Avec l'autorisation et grâce aux largesses du  
« très excellent roi Clotaire, j'ai fondé à Poitiers  
« un monastère de jeunes filles et je l'ai doté de tous

« les biens qui m'avaient été concédés par la mu-  
« nificence royale. La congrégation que j'ai insti-  
« tuée avec l'aide du Christ, a reçu pour la guider  
« la règle sous laquelle a vécu sainte Césarie,  
« règle que la sollicitude du bienheureux Césaire,  
« évêque d'Arles, a recueillie des institutions des  
« saints Pères. Du consentement de l'évêque de  
« cette ville et des autres Pontifes, et avec le suf-  
« frage de nos sœurs, j'ai institué comme abbesse  
« ma Dame et sœur Agnès que, dès sa plus ten-  
« dre enfance, j'ai élevée et chérie comme une  
« fille, et après Dieu je me suis confiée à elle pour  
« vivre sous son obéissance. Effrayées de la fin tra-  
« gique d'Ananie et de Saphire, et nous conformant  
« aux Constitutions apostoliques, nous avons,  
« mes sœurs et moi, fait l'abandon par actes au-  
« thentiques de tous les biens que nous possé-  
« dions, sans nous réserver rien en propre. Et parce  
« que le temps et les moments de la vie sont incer-  
« tains, comme le monde se précipite vers sa ruine et  
« que certains hommes ont plus souci de faire leur  
« volonté que celle de Dieu, poussée par le zèle de  
« la gloire divine, je viens pieusement mettre sous  
« la protection de votre apostolat l'expression de  
« mes désirs consignée dans cette supplique. Ne

« pouvant me jeter humblement à vos pieds, je m'y  
« prosterne au moyen de cette lettre. Au nom du  
« Père, du Fils et du Saint-Esprit, par le jour re-  
« doutable du jugement où vous ne serez pas atta-  
« qués par le tyran de nos âmes, mais couronnés  
« par le vrai Roi suivant mes désirs, je vous adjure  
« en ce sens : si par hasard, après ma mort, une  
« personne quelconque, fût ce l'évêque de ce lieu,  
« ou un représentant du prince (ce qui, j'espère,  
« n'arrivera pas), tentait de jeter le trouble dans la  
« Communauté par des conseils perfides ou par  
« une action en justice, de détruire la règle ou  
« d'instituer une autre abbesse que ma sœur Agnès  
« consacrée par la bénédiction du bienheureux  
« Germain en présence de ses frères dans l'épisco-  
« pat ; si la Communauté elle-même (ce qui est  
« impossible) voulait changer d'observances ; si  
« quelque personne ou même l'évêque du lieu  
« tentait de s'arroger sur le monastère ou sur ses  
« biens des droits et privilèges autres que ceux  
« qui ont été octroyés de mon vivant à ses pré-  
« décesseurs ; quant aux biens qui m'ont été con-  
« cédés par mon très excellent seigneur Clotaire  
« et par ses fils, biens dont j'ai transmis la pro-  
« priété au monastère avec l'autorisation et la

« confirmation authentique des très excellents  
« rois Caribert, Gontran, Chilpéric et Sigisbert,  
« comme quant aux donations faites par d'autres  
« bienfaiteurs pour le salut de leurs âmes ou par  
« des sœurs de la congrégation, dis-je, si quelqu'un,  
« prince, évêque ou Religieuse, osait en retrancher  
« ou se les approprier par une convoitise sacrilège,  
« qu'il encoure à ma requête et à la volonté du  
« Christ votre réprobation et celle de vos succes-  
« seurs ; que tous ceux-là soient regardés comme  
« des voleurs et des spoliateurs des pauvres, et  
« qu'ils soient chargés de votre malédiction.  
« Résistez-leur énergiquement pour les empêcher  
« de faire aucun changement à la règle et de  
« causer dommage au monastère dans ses biens.  
« Quand le Seigneur aura retiré notre sœur Agnès  
« comme abbesse, je vous supplie de choisir à  
« sa place une sœur de notre congrégation qui  
« soit agréable à Dieu et qui, fidèle gardienne  
« de la règle, ne change rien aux institutions  
« propres à procurer la sainteté et ne se laisse  
« jamais conduire par la volonté propre des-  
« tructive de tout bien. Que si (Dieu éloigne  
« ce malheur !) par infraction à la volonté divine  
« et à l'autorité des rois, quelqu'un osait déroger

« à ces conditions placées sous la protection du  
« Seigneur et de ses Saints, causer dommage aux  
« personnes ou aux biens, ou occasionner des  
« embarras à notre sœur l'abbesse Agnès, qu'il  
« encoure le jugement de Dieu, de la sainte Croix  
« et de la bienheureuse Vierge Marie, que ses  
« desseins soient traversés et châtiés par les  
« saints confesseurs Hilaire et Martin, auxquels,  
« après Dieu, j'ai confié la défense de mes sœurs!  
« Je vous adjure aussi (1), bienheureux pontife,  
« vous et vos successeurs que j'ai choisis pour  
« patrons dans cette cause qui est celle de Dieu;  
« si jamais quelqu'un osait tramer quelque chose  
« contre ces volontés, je vous adjure, pour repous-  
« ser et confondre cet ennemi du Seigneur, de  
« ne pas hésiter à recourir au roi régnant et à  
« vous rendre à Poitiers afin de défendre cette  
« cause qui vous est recommandée devant Dieu,  
« et à vous montrer les défenseurs de la justice  
« contre l'iniquité. Ne permettez pas qu'un tel  
« forfait s'accomplisse sous un roi catholique et  
« qu'il détruise ce qui a été établi par la volonté  
« de Dieu, par la mienne et par celle des princes

(1) Saint Euphrone.

« francs. Au nom du Roi dont le règne n'aura  
« point de fin, qui consolide les empires à son  
« gré et qui fait vivre et régner les princes, j'ad-  
« jure les rois qui gouverneront après ma mort  
« de prendre sous leur protection le monastère  
« que j'ai construit, dirigé et doté avec l'assenti-  
« ment et le concours des seigneurs rois leur père  
« ou grand-père, de favoriser le gouvernement  
« de l'abbesse Agnès, de faire en sorte que cette  
« abbesse ne soit molestée ni inquiétée par per-  
« sonne et qu'il n'y ait aucune distinction ou  
« changement dans les choses du couvent. Je les  
« supplie, au nom du Rédempteur des nations, de  
« s'allier aux seigneurs évêques, en vue de Dieu,  
« pour protéger et défendre la congrégation, afin  
« que le défenseur des pauvres et l'époux des  
« vierges les associe à son règne éternel en ré-  
« compense de l'appui qu'ils auront prêté aux  
« servantes du Seigneur. Je m'adresse encore à  
« vous, saints pontifes, très excellents rois, et à  
« vous aussi, peuple chrétien, au nom de la foi  
« catholique dans laquelle vous avez été baptisés  
« et des églises que vous gouvernez, je vous sup-  
« plie, quand le Seigneur m'aura tirée de ce  
« monde, de faire ensevelir mon chétif corps

---

« dans la basilique que nous avons commencé  
« d'édifier en l'honneur de la Vierge Marie, Mère  
« de Dieu, et où dorment déjà beaucoup de nos  
« sœurs dans le repos parfait ou imparfait de  
« l'éternité. Par les mérites de la Croix du Christ  
« et de la Vierge Marie, que la vengeance divine  
« retombe sur celui qui aurait la volonté ou qui  
« tenterait d'agir autrement ! et intervenez afin  
« que je puisse obtenir dans la basilique une  
« modeste place où je sois ensevelie au milieu de  
« mes sœurs. Je vous supplie enfin avec larmes de  
« conserver dans les archives de l'Eglise universelle  
« cette supplique que j'ai signée de ma main.  
« Que si la nécessité de se défendre contre les  
« méchants oblige ma sœur Agnès et sa congré-  
« gation de recourir à vous , qu'elles trouvent  
« consolation et secours dans votre miséricorde  
« et dans votre sollicitude pastorale, et qu'elles ne  
« puissent se dire délaissées par mon fait, celles  
« auxquelles Dieu a ménagé l'appui de votre  
« bienveillance. Ayez toujours ma requête sous  
« vos yeux, je vous le demande au nom de Celui  
« qui, du haut de la Croix glorieuse, recommanda  
« la Vierge sa Mère au bienheureux Jean ; et  
« comme cet apôtre a rempli fidèlement les

« volontés du Seigneur, ainsi ferez-vous pour cette  
« supplique que je vous adresse dans mon indi-  
« gnité et ma faiblesse à vous, messeigneurs, pères  
« de l'Eglise et hommes apostoliques. Votre fidé-  
« lité à exécuter ce mandat vous fera participer  
« aux mérites de Celui dont vous exécutez les  
« ordres et vous permettra de marcher digne-  
« ment sur ses traces. »

La supplique aux évêques, seul monument qui nous reste du style de sainte Radegonde, méritait d'être consignée dans l'histoire : elle jette un jour précieux sur le caractère de la sainte reine, mélange de fermeté et de douceur, de simplicité et de prudence. Cette femme qui possédait le « sens du Christ », avait aussi à un degré éminent le sens pratique des choses de ce monde : rien n'échappe à son regard clairvoyant qui voit de haut et qui voit loin ; et en même temps qu'elle dénonce les obstacles, elle indique les moyens de les franchir. Si la Religieuse se montre dans toute l'humilité de son cœur, la reine apparaît aussi avec l'accent de cette autorité surnaturelle qu'elle puise dans le sentiment de la mission qui lui a été confiée. Mais ce qui respire surtout dans ces lignes, c'est l'amour maternel, avec sa tendresse

inquiète et passionnée, avec son instinct qui devine le péril, avec cette sollicitude infatigable qui n'épargne rien pour mettre à l'abri du mal les objets de sa tendresse.

Grégoire de Tours nous a transmis une lettre des évêques à Radegonde. Est-ce une réponse à la requête de la Sainte ? La lecture attentive de ce document n'autorise pas à le croire ; car la lettre épiscopale ne vise pas ce qui est l'objet direct des préoccupations de la Sainte, et elle ne fait nulle allusion à ses recommandations formulées d'une façon si nette et si précise. Elle nous semble plutôt répondre à une lettre perdue pour nous, lettre dans laquelle la fondatrice de Sainte-Croix demandait aux Pontifes de sanctionner de leur approbation explicite l'introduction de la règle de saint Césaire, et spécialement la prescription concernant la clôture.

Voici les passages les plus remarquables de ce document signé des évêques de Tours, de Rouen, de Paris, de Nantes, d'Angers, de Rennes et du Mans :

« A la bienheureuse Dame et Fille de l'Eglise  
« dans le Christ Radegonde, les évêques Euphrone,  
« Prétextat, Germain, Félix, Domitien, Victorius  
« et Domnole. »

---

La lettre débute par des considérations générales sur la façon dont la Providence ménage des remèdes appropriés aux besoins des peuples en envoyant des ouvriers apostoliques, remplis de l'esprit de Dieu, comme saint Martin qui, bien que d'origine étrangère, est devenu « le flambeau de sa patrie adoptive ». Les évêques s'adressent ensuite à Radegonde en des termes qui nous montrent comment ils apprécient son œuvre et en quel degré d'estime était tenue la fondatrice de Sainte-Croix.

« Nous nous réjouissons, vénérable Fille, de voir, « par la miséricorde divine, revivre en vous les « exemples de la charité céleste (de saint Martin). « En effet, tandis que ce monde est sur son déclin, « vos efforts généreux font reverdir la foi dans sa « fleur, et ce qui semblait paralysé par les glaces « de la vieillesse, reprend une vigueur nouvelle, « grâce à la ferveur de votre âme. Nous ne som- « mes pas étonnés que, venue presque du même « pays que saint Martin, vous paraissiez imiter « dans ses œuvres celui qui, nous le croyons, vous « a dirigée vers nous ; étant venue à sa suite, vous « avez à cœur de reproduire ses vertus et vous « vous associez à ce Bienheureux dans la mesure

---

« où vous vous séparez du monde. C'est un rayon  
« de prédestination sur votre tête, et vous inondez  
« tellement les âmes de cette lumière divine que,  
« provoquées par votre exemple et embrasées du  
« feu divin, les jeunes filles viennent en toute hâte  
« s'abreuver à cette source de charité qui est dans  
« votre cœur et que, disant adieu à leurs familles,  
« elles vous préfèrent à leur mère suivant la  
« chair.

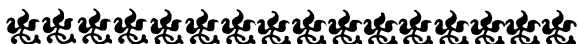
« C'est l'effet de la grâce et non de la nature. Té-  
« moins de cet empressement et de ces désirs,  
« nous rendons grâces à la divine clémence qui  
« rapproche les volontés humaines de la sienne, et  
« nous avons confiance que le Seigneur conservera  
« dans les chastes embrassements de sa charité  
« celles qu'il appelle près de vous. Et comme il  
« est venu à notre connaissance que, par la misé-  
« ricorde divine, plusieurs vierges sorties de nos  
« diocèses se sont rangées sous votre obéissance et  
« soumises à votre règle, nous prenons en consi-  
« dération la demande formulée dans votre lettre  
« que nous avons reçue avec joie, et nous la sanc-  
« tionnons de la sorte par l'autorité du Christ.  
« Que toutes celles qui se sont rassemblées sous  
« votre gouvernement, gardent l'obéissance qu'elles

« paraissent avoir embrassée par un libre choix  
« de leurs âmes ; car la foi promise au Christ à la  
« face du ciel ne doit jamais être violée, et ce n'est  
« pas un léger crime de souiller le temple du Sei-  
« gneur de façon à exciter sa colère. Si quelqu'une  
« des brebis confiées à notre garde, comme il a été  
« dit, a mérité d'être admise dans votre monastère  
« de Poitiers, suivant les prescriptions de la règle  
« de Césaire d'Arles, de bienheureuse mémoire,  
« nous déclarons formellement qu'il sera interdit  
« de sortir à celle qui volontairement a demandé  
« d'entrer dans la congrégation, afin que le dés-  
« honneur d'une seule ne rejaillisse pas sur une  
« Institution qui mérite les respects de tous. Et si  
« (ce qu'à Dieu ne plaise !) une insensée, poussée  
« par le dérèglement de son cœur et cédant aux  
« suggestions de l'ennemi, tentait de vouer à l'op-  
« probre ses engagements, sa gloire et sa cou-  
« ronne ; si, comme Eve chassée du Paradis, elle  
« voulait sortir de la clôture et, par suite, se faire  
« exclure du royaume des cieux pour se plonger  
« dans la boue du monde, qu'elle soit retranchée  
« de notre communion et frappée d'un terrible  
« anathème ! »

L'évêque Grégoire donna plus tard lecture de

cette lettre à Chrodielde et à Basine, quand les révoltées de Sainte-Croix vinrent à Tours, après la mort de sainte Radegonde, pour se plaindre de leur abbesse.





## CHAPITRE XVI.

### COMMENT LA SAINTE REINE FUT GRATIFIÉE DU DON DES MIRACLES.

En même temps qu'elle s'élevait dans l'échelle mystérieuse de la perfection et qu'elle pénétrait plus avant dans l'intimité du Seigneur, Radegondé était associée dans une plus large mesure à la puissance de Celui qui, après avoir posé les lois de la nature, les modifie à son gré. Le Dieu qui se glorifie « de faire la volonté de ceux qui le craignent », a cette exquise délicatesse de mettre ses amis d'autant plus en relief qu'ils s'étudient davantage à jeter un voile sur les faveurs dont ils sont l'objet. « La Bienheureuse cherchait à se cacher, dit saint Fortunat, mais ses miracles la trahissaient. » Les prodiges naissent en quelque sorte sous ses pas, et dans la sphère du miracle elle se joue avec une aisance qui témoigne de son crédit sur le cœur de Dieu.

Nous allons demander à Fortunat et à Baudo-

nivie de narrer quelques-uns de ces faits merveilleux ; leur qualité de témoins, le charme naïf de leurs récits que nous traduirons simplement, seront un attrait de plus pour le lecteur.

« Bella, femme de Gislodus, de race sénatoriale,  
« avait perdu la vue. Attirée par le renom de sainte  
« Radegonde, elle demande qu'on la conduise à Poitiers. La Bienheureuse consentit à  
« recevoir la pauvre aveugle, qui se jette à ses  
« genoux en la suppliant de lui rendre la vue. A  
« peine la Sainte a-t-elle fait le signe de la Croix  
« sur les yeux de la malade que la cécité disparaît ;  
« et la miraculée retourne chez elle sans avoir  
« besoin de ses compagnes pour la guider.

« Une Religieuse était consumée depuis six  
« mois par une fièvre violente qui ne lui laissait  
« de repos ni le jour ni la nuit. Tous les remèdes  
« avaient été impuissants, et on désespérait de la  
« sauver. Radegonde ordonne de préparer un bain  
« chaud dans la cellule de la malade, et ayant fait  
« sortir toutes ses compagnes, elle prie avec ferveur  
« et plonge la Religieuse dans le bain. Au contact  
« des mains de la Sainte, chacun des membres

---

« revient à la santé, la fièvre disparaît, et celle  
« dont on attendait la mort, reprend le lendemain  
« les exercices de la communauté. »

« Une femme possédée du démon était tour-  
« mentée par l'esprit infernal qui la faisait  
« horriblement souffrir. En dépit de ses résis-  
« tances obstinées, on la conduit à la Sainte qui  
« lui commande de se prosterner sur le pavé. A  
« la parole de Radegonde, la possédée se couche  
« craintive devant elle, et celui qui se faisait re-  
« douter, tremble à son tour. La Bienheureuse,  
« pleine de foi, lui pose le pied sur la tête, et au  
« nom du Seigneur elle ordonne au démon de  
« sortir du corps de cette pauvre femme. Il  
« obéit aussitôt en rugissant. »

« Radegonde était tellement étrangère à toute  
« idée de propriété, que lorsqu'elle voulait donner  
« du vin à une des sœurs malades, elle n'osait en  
« prendre dans le cellier du monastère. Ce que  
« voyant, la vénérable abbesse lui donna un baril  
« contenant huit mesures ; et elle recommanda à  
« la cellière, nommée Félicité, d'être aux ordres  
« de la reine pour en faire la distribution. D'une

« récolte à l'autre, suivant les instructions de la  
« Sainte, la cellière puisa tous les jours à ce baril  
« qui ne subit aucune diminution. Quand fut  
« arrivé le vin nouveau, le baril se vida tout  
« d'un coup. Les tonneaux et les grands vais-  
« seaux de la cave s'étaient épuisés avant le petit  
« baril. Ainsi le Seigneur, qui avait rassasié cinq  
« mille hommes avec cinq pains d'orge et  
« deux poissons, voulut que ce petit vaisseau  
« servit pendant une année entière à execu-  
« ter les volontés charitables de la Bienheu-  
« reuse. »

Voici un prodige d'un genre particulier qui a le don de provoquer les railleries acerbes des impies et de faire monter la rougeur au front de ces chrétiens timides, imbus de l'esprit du siècle, qui, à l'exemple de certains personnages du temps de Tertullien, trouvent volontiers qu'on a tort de prêter à Dieu « des puérités et des choses indignes de sa Majesté ». Aux uns comme aux autres nous dirons avec Bossuet que « Dieu fait des miracles pour deux raisons, la première pour « montrer sa grandeur et convaincre les hommes « de sa puissance, la seconde pour faire voir sa

« bonté et combien il est indulgent pour ses servi-  
« teurs. Notre grand Dieu, qui n'est pas moins  
« bon que puissant, nous montrant sa toute-puis-  
« sance dans les entreprises éclatantes, veut bien  
« aussi montrer, dans les moindres, la facilité  
« incroyable avec laquelle il s'abandonne à ses  
« serviteurs pour justifier cette parole : « Tout ce  
« qui est à moi est à vous. »

« Pendant que la nuit, dans sa cellule, elle chan-  
« tait du cœur et des lèvres (car dans le sanctuaire  
« de son âme la louange de Dieu ne cessait pas),  
« un de ces oiseaux de nuit, particulièrement  
« odieux, s'était installé sur un arbre sans qu'on  
« pût le déloger et ne cessait de pousser des cris  
« perçants au milieu du monastère. Une des  
« Religieuses dit à la Sainte :

« Bienheureuse Dame, si vous le permettez, je  
« vais chasser cet oiseau en votre nom. — S'il est  
« nuisible, allez le chasser par le signe de la Croix  
« au nom du Seigneur ». La suivante s'avance et dit  
« à l'oiseau : « Au nom de Jésus-Christ, notre  
« Dame Radegonde t'ordonne, si tu n'es pas venu  
« de la part de Dieu, de quitter cette place et de  
« cesser tes cris. » Comme s'il eût entendu la pa-

« role même de Dieu, l'oiseau s'envole, et on-  
« ques depuis on ne le revit. »

Pour obtenir un miracle, il n'était pas besoin d'intervention personnelle de la Sainte : ce qui avait servi à son usage était en quelque sorte imprégné d'une vertu surnaturelle, et il suffisait même d'invoquer le nom de Radegonde pour trouver le Seigneur docile à ses désirs.

« Floréius, un des serviteurs du monastère,  
« avait été envoyé à la pêche. Les flots soulevés  
« par un vent violent entrent dans la barque qui  
« est sur le point de sombrer. Dans cette extré-  
« mité, le pêcheur s'écrie : « Sainte Dame Rade-  
« gonde, ne nous laissez pas périr, puisque nous  
« n'avons fait qu'exécuter vos ordres : obtenez du  
« Seigneur qu'il nous empêche de faire naufrage. »  
« Il avait dit, et soudain, les nuages se dissipant,  
« le ciel redevient serein, les flots s'apaisent, la  
« barque se relève et reprend sa course. »

« Une jeune fille, nommée Goda, était minée  
« par une fièvre qui ne lui laissait d'autre perspec-  
« tive que la mort. Elle avait sans succès dépensé  
« toutes ses ressources en frais de médecins et de

---

« remèdes. Tous les saints qu'elle avait invoqués,  
« paraissaient sourds à ses prières. Obéissant à  
« une inspiration d'en haut, elle fait faire un  
« cierge de la hauteur de sa taille et ordonne de  
« l'allumer en l'honneur et au nom de la bien-  
« heureuse reine Radegonde. Au fur et à mesure  
« que le cierge brûle, le mal disparaît, et quand  
« le cierge fut consumé, la fièvre avait cessé  
« complètement. Pleine de reconnaissance pour  
« celle qui lui avait rendu la santé, la jeune  
« fille dit adieu au monde et embrassa la vie reli-  
« gieuse. »

Comme il ne manquait aucune vertu à sa fille chérie, le Sauveur Jésus voulut qu'elle ne fût privée d'aucune gloire, et qu'elle eût en partage avec saint Martin ce privilège insigne de ressusciter les morts, qui n'a été donné qu'à un petit nombre de saints.

« Anthérédus, homme d'affaires du couvent,  
« ne pouvait garder aucun de ses enfants, il ne les  
« voyait naître que pour s'occuper de leur sépul-  
« ture. A chacune de ses couches, la pauvre mère  
« était dans la plus grande désolation. Un enfant  
« étant de nouveau mort en naissant, les parents

« tout en larmes emportent le petit cadavre et  
« l'étendent sur le cilice de la Bienheureuse.  
« Aussitôt qu'il eut touché ce vêtement de salut,  
« l'enfant revient à la vie et la pâleur de la mort  
« fait place au teint vermeil de la santé. » C'est  
en souvenir de ce miracle que les jeunes mères  
placent leurs enfants sous la protection de la  
Sainte, avant comme après leur naissance.

« Un jour, la sainte reine étant dans sa cellule  
« entendit pleurer une des moniales ; l'ayant ap-  
« pelée, elle lui demande la cause de ses larmes.  
« La Religieuse lui raconte qu'une toute jeune  
« Sœur est morte, qu'elle est déjà froide et qu'on a  
« préparé l'eau pour laver le corps. Pleine de  
« compassion pour sa douleur, Radegonde ordonne  
« qu'on transporte le cadavre dans sa propre cel-  
« lule. Prenant ce corps inanimé entre ses bras,  
« elle ferme sa porte pour n'avoir pas de témoins  
« près d'elle ; mais le secret ne devait pas être res-  
« pecté longtemps. Tandis qu'on disposait tout  
« pour les funérailles, la Sainte est en prières et  
« presque pendant sept heures elle touche ce corps  
« inerte. En face d'une foi si grande, le Seigneur  
« Jésus ne pouvait rester insensible ; la prière ter-  
« minée, la morte ressuscite, et pleine d'allégresse,

« Radegonde remit vivante aux Religieuses celle  
« qu'elle avait reçue privée de vie. »

Citons encore un fait miraculeux d'une naïveté charmante et qui nous donne la mesure de ce que l'obéissance peut obtenir de Dieu.

« La Bienheureuse aimait un laurier très vigou-  
« reux et elle avait demandé qu'on voulût bien  
« l'arracher pour le transplanter devant sa cellule.  
« L'arbre transporté ne prit point racine, bientôt  
« il se dessécha et perdit ses feuilles. Après avoir  
« reproché à Radegonde la mort du laurier, l'ab-  
« besse lui dit en plaisantant : « Je vous prive de  
« la table commune, si vous n'obtenez du Seigneur  
« que cet arbre reprenne vie. » L'effet suivit de  
« près la parole du commandement. A la prière de  
« la Sainte, le laurier desséché s'enracina, et il  
« reverdit avec ses branches couvertes de feuil-  
« les »

En terminant, nous dirons avec son pieux his-  
torien : « Bornons ici notre récit, de peur qu'il  
« ne devienne fastidieux ; ces quelques paroles  
« suffiront pour nous montrer la grandeur des  
« miracles accomplis par la Bienheureuse. »





## CHAPITRE XVII.

DERNIÈRES ANNÉES DE LA SAINTE REINE. — SON AMOUR  
POUR SES FILLES. — APPARITION DU SAUVEUR. — LE  
PAS DE DIEU.

Cependant la vieillesse était venue pour la sainte reine, mais c'était la vieillesse féconde dont parlent les Livres saints.

La Bienheureuse n'était pas seulement à cette heure où les justes vont de vertus en vertus ; pour elle, c'était le moment où les vertus réunies en faisceau s'affinent et s'embellissent, acquérant des nuances plus délicates et des parfums plus odorants, le moment où la grâce parvenue dans l'âme sainte à la perfection extrême n'attend qu'un rayon de soleil de l'éternité pour s'épanouir dans l'éclat de la gloire.

Elle était arrivée avec le Seigneur à un degré d'union que rien ne parvenait à troubler et qui lui permettait d'emprunter les paroles du Roi-Propète : « Mon cœur médite toujours en votre pré-

sence ». Écoutons son historien intime : « Imitant  
« le Maître en l'humilité qui est descendue du  
« ciel sur la terre, elle suivait le Seigneur partout  
« où elle allait... Dans tout ce qu'elle défendait  
« aux autres , dans tout ce qu'elle s'interdi-  
« sait à elle-même, elle était mue par le zèle de  
« la gloire de Dieu, jamais par les pensées et  
« les désirs de la chair... » Aussi ses vertus  
étaient-elles dans cet équilibre parfait qui dénote  
à quel point l'âme a l'entière possession d'elle-  
même : « En elle, dit Baudonivie, resplendis-  
« saient toutes les perfections, la modestie avec  
« une douce retenue, la sagesse avec la simpli-  
« cité, la sérénité avec la mansuétude, la science  
« avec l'humilité, enfin une vie immaculée, une vie  
« irrépréhensible et toujours d'accord avec elle-  
« même. »

Dans ce commerce intime avec Dieu, elle avait acquis une égalité de caractère qui ne se démentait jamais, une bonté inépuisable qui se traduisait dans les paroles comme dans les actions : ayant du miel dans le cœur, elle en avait aussi sur les lèvres.

Son visage même s'était transfiguré sous l'influence de l'amour de Dieu. Autant sa vie était

sainte, autant son visage était beau et son abord plein de charme ; la charité mettait sur ses traits aimables des reflets anticipés du paradis. « Dieu  
« bon, s'écrie ici la Religieuse annaliste, qui pour-  
« rait jamais dépeindre la beauté de cette figure,  
« l'expression de cette physionomie, la dignité de  
« toute sa personne ! »

De cette âme forte et généreuse s'échappaient des flots de tendresse pour ses Filles ; en l'investissant de la maternité spirituelle, le Seigneur lui avait donné ce cœur de mère, qui est un abîme d'amour désintéressé, de sollicitude vigilante, de dévouement que rien ne lasse. « Jamais, dit Bau-  
« donvie, on ne pourra redire sa dilection pour sa  
« Communauté: ses Filles lui tenaient lieu de tout ;  
« elle ne se souvenait plus d'avoir eu un roi pour  
« époux et d'avoir laissé des parents dans le  
« monde. »

Cet amour, pour être ardent, ne laissait pas d'être surnaturel dans ses motifs et dans ses vues ; elle visait à rendre meilleures celles qui lui étaient chères ; avec une admirable condescendance elle s'ingéniait à leur rendre facile, surtout par son exemple, la pratique de la perfection. « Jamais, au  
« rapport de son historien, elle n'imposa rien à per-

« sonne sans l'avoir fait la première. Quand un  
« serviteur de Dieu venait près d'elle, elle s'en-  
« quérait de lui comment il servait le Seigneur ; et  
« s'il lui apprenait quelques moyens nouveaux, elle  
« s'en servait avec un joyeux empressement, puis  
« elle les enseignait à sa Communauté par sa  
« parole comme par son exemple. »

Son affection trouvait un écho fidèle dans l'âme des Religieuses ; elles l'aimaient comme on aime ce qui est beau, ce qui est bon ; elles l'aimaient de cette tendresse mêlée de vénération qu'on éprouve pour une mère qui est une sainte.

Quand la pieuse reine descendait des hauteurs lumineuses où elle avait puisé les leçons de la science divine et de la perfection, elle ne tenait point la parole de vérité captive, mais elle l'épanchait avec une sainte prodigalité sur ses Filles, avides de cette manne céleste. Elle-même les encourageait à ne rien perdre de la précieuse nourriture :  
« Empressez-vous de recueillir le froment du Sei-  
« gneur, je vous le dis en vérité, vous n'avez pas  
« longtemps à le recueillir. Remarquez ce que je  
« vous dis ; recueillez, parce que bientôt vous  
« voudrez le faire, et vous ne le pourrez pas. En  
« vérité, vous chercherez ces jours et vous les

« regretterez grandement. » Et, ajoute, en guise de commentaire, la pieuse annaliste : « Si alors « notre négligence se montrait tiède à recevoir ces « recommandations, nous voyons aujourd'hui la « vérité des paroles qu'elle nous adressait. Pour « nous s'est accompli l'oracle prophétique : « Je « vous enverrai la faim, non la faim du pain et la « soif de l'eau, mais la faim et la soif de la « parole de Dieu. »

N'ignorant pas que bien connaître Dieu est le prélude de bien l'aimer, elle s'étudiait à donner à ses Filles une solide instruction religieuse, sur toutes les vérités de la foi, et il n'était pas jusqu'aux lectures spirituelles de chaque jour qu'elle ne prit à tâche de leur expliquer, pour les mettre à la portée de toutes les intelligences. « Quand « on faisait la lecture, raconte Baudonivie, pleine « de sollicitude pour nos âmes, elle nous disait : « Si vous ne comprenez pas ce qu'on lit, pourquoi « ne fixez-vous pas vos regards sur le miroir de « vos âmes ? » Et comme par déférence nous n'osions lui adresser des questions, la Bienheureuse, avec une pieuse sollicitude et une affection maternelle, nous commentait ce qu'on avait lu. « Imitant l'abeille qui butine sur diverses espèces

---

« de fleurs pour en composer son miel, elle chois-  
« sissait dans les entretiens de ceux qu'elle invitait  
« au monastère, des fleurs spirituelles dont elle  
« tirait le fruit des bonnes œuvres pour ses com-  
« pagnes et pour elle. »

Pieusement recueillies par les Religieuses, ces instructions de la Sainte étaient lues après sa mort dans les réunions du monastère ; mais si les paroles étaient les mêmes, il y manquait cette flamme du regard et cet accent inimitable qui pénétraient aux profondeurs les plus intimes de l'âme : « Il y manquait, au rapport de l'historien, cette « voix infatigable, ces admonitions à jamais regret-  
« tables et cette affection pleine de charmes. » Et l'on ne peut s'empêcher d'exprimer ici un regret de la perte de ces trésors de haute spiritualité qui ont disparu probablement au xvi<sup>e</sup> siècle, lors du pillage de la ville de Poitiers par les Huguenots. Pour mieux comprendre l'importance de cette perte, écoutons ces suaves exhortations de la mère à ses filles, exhortations transmises par la Religieuse annaliste : « Je vous ai choisies comme mes  
« filles ; vous êtes la lumière de mes yeux, ma vie,  
« mon repos et ma félicité. Vous êtes ma plantation  
« nouvelle : travaillons si bien de concert que nous

« puissions nous réjouir ensemble au Paradis. Ser-  
« vous Dieu à plein cœur, avec une foi entière et un  
« esprit de crainte ; cherchons-le dans la simplicité  
« de notre âme, afin que nous puissions lui dire un  
« jour en toute confiance : « Donnez-nous, Sei-  
« gneur, ce que vous nous avez promis, car nous  
« avons fait ce que vous nous avez commandé. »

Radegonde bénissait le Seigneur qui faisait fructifier la bonne semence dans ces âmes d'élite, mais de plus en plus son cœur se dégageait de la terre ; ses chants avaient l'accent plaintif du chant de la tourterelle, et son amour s'exhalait en aspirations brûlantes vers la céleste patrie. Avec cette délicatesse qui le caractérise, le Sauveur voulut lui donner une marque ineffable de sa tendresse pour adoucir les heures de l'attente, et Il descendit du ciel afin d'annoncer à Radegonde sa prochaine délivrance : la bonne nouvelle devait avoir double prix en passant par les lèvres du Père de famille. Voici le récit de Baudonivie, confidente de la sainte reine :

« Un an avant sa mort, la Bienheureuse eut  
« une vision où lui fut montrée la place qu'elle oc-  
« cuperait au Paradis. Un jeune homme richement  
« vêtu et d'une beauté merveilleuse se présenta

« devant elle ; il lui dit de suaves paroles et  
 « lui fit de douces caresses, auxquelles la Sainte  
 « alarmée voulait se dérober, quand il lui  
 « adressa ces mots : « Pourquoi, dans l'ar-  
 « deur de tes désirs, me pries-tu avec tant de lar-  
 « mes? Pourquoi me cherches-tu en gémissant ?  
 « Pourquoi te livrer à de si dures pénitences  
 « pour moi qui suis toujours à tes côtés ? Tu es  
 « une perle précieuse, et sache bien que tu es le  
 « plus beau diamant de ma couronne (1). »

« Il ne faut pas douter, ajoute l'historien, que  
 « son noble visiteur ne fut Celui à qui elle s'était  
 « vouée sans réserve, et qui était venu lui montrer  
 « la gloire destinée à être un jour son partage.  
 « Elle raconta cette vision précieuse à deux de  
 « ses compagnes, en leur enjoignant de garder  
 « le silence tant qu'elle n'aurait pas quitté ce  
 « monde. »

Là s'arrête le récit de Baudonivie, mais il est  
 complété par une tradition immémoriale relatant  
 un second prodige accompli par l'hôte divin qui  
 avait visité Radegonde. En quittant cette terre,

(1) *Noveris te in diademate capitis mei primam esse  
 gemmam* (Baud.).

le Sauveur laissa l'empreinte de son pied sur la pierre où la Sainte pria à genoux.

Cette pierre portant le vestige sacré fut entourée d'un culte religieux par les Sœurs de Sainte-Croix qui, pour l'abriter dignement, élevèrent une chapelle dite du Pas-de-Dieu. Quand la chapelle fut tombée en 1792 sous la pioche des démolisseurs, la pierre fut respectée, et on la transporta dans l'église Sainte-Radegonde, où on la voit encore.

Le silence de Baudonivie sur un fait de cette importance est certainement une lacune regrettable ; mais est-il suffisant pour battre en brèche la tradition du Pas-de-Dieu ? Des historiens l'ont pensé, d'autres sont passés à côté du problème sans oser l'aborder. L'examen impartial de la question nous a conduit à une conclusion opposée. Aucun auteur sérieux n'a révoqué en doute le récit de la Religieuse racontant l'apparition, et cependant Fortunat, l'autre historien contemporain, n'en a pas fait la plus légère mention. Or, raconter comme Baudonivie la visite du Sauveur, en omettant l'impression du Pas de Dieu, ne nous paraît pas chose beaucoup plus extraordinaire que d'écrire, comme Fortunat, la Vie de la Sainte en taisant l'apparition. Cette omission de Baudonivie,

---

si singulière à première vue, semble plus explicable si l'on veut se souvenir que, loin d'avoir eu la prétention de donner une histoire complète de Radegonde, elle déclare à maintes reprises que, pour ne pas ennuyer le lecteur, elle a négligé à dessein beaucoup des faits de grande importance : *multa et magna*.

Son silence est d'ailleurs largement compensé par la tradition toujours vivante chez les Sœurs de Sainte-Croix, tradition consacrée par une fête spéciale et par l'érection d'une chapelle ; l'ancien bréviaire des Religieuses relate le prodige avec tous ses détails.

Un témoignage qui n'est pas sans portée, nous est fourni par une révélation consignée dans le procès de la Bienheureuse Marie de Maillé. La Bienheureuse raconte « qu'étant allée à Poitiers, « elle entra dans l'oratoire de Sainte-Croix où « est la trace du pied du Christ, et que, se jugeant « indigne d'approcher de ce vestige sacré, elle se « prosterna le vénérant, de très loin ; mais pendant « sa prière elle fut miraculeusement portée tout « près de la pierre sur laquelle elle vit l'empreinte « du pied blessé du Sauveur..... »

Enfin les souvenirs populaires sont restés un

écho fidèle de cette tradition ; et pour en apprécier la valeur, il suffit de se souvenir avec quel soin jaloux la population poitevine a toujours suivi tout ce qui concerne l'histoire et le culte de la sainte reine.





## CHAPITRE XVIII.

### MORT ET FUNÉRAILLES DE LA SAINTE REINE.

Les derniers liens qui rattachaient Radegonde à la terre allaient se dénouer et, suivant la parole d'un Saint, « le fleuve d'amour qu'elle avait dans le cœur était prêt à déborder pour entrer dans l'océan divin ». Mourir ne pouvait lui causer d'effroi, car elle en avait fait l'apprentissage dans les mortifications de tout genre qui avaient rempli sa vie ; et la mort pour elle n'était que le dernier pas vers la béatitude, objet de tous ses vœux. Elle sourit à la mort comme le captif sourit au messager qui vient lui annoncer la délivrance ; elle la salua comme l'exilé salue le navire qui va le conduire aux rivages aimés de la patrie.

Sa joie était tempérée par l'affliction où elle voyait ses Filles, mais elle savait qu'en entrant dans la gloire une mère ne perd rien de ses droits ni de son amour, et que du haut du ciel elle protégerait efficacement celles qui lui étaient si chères ; elle

savait qu'en les quittant elle leur laissait ses exemples, ses enseignements, l'odeur de ses vertus, tout ce qui, au dire de Bossuet, constitue « les reliques d'une grande âme ».

Le sainte reine était de cette race privilégiée qui meurt debout, et son historien intime nous apprend que jusqu'au dernier jour elle fut assidue à suivre toutes les prescriptions de la règle et les exercices de la Communauté. Nous allons demander le récit de ses derniers moments à la Religieuse annaliste, bien qu'au rapport d'un vieil auteur (1), « en s'approchant du funeste discours de la très « heureuse fin de sa sainte maîtresse et mère spirituelle, elle fasse couler plus de larmes de ses « yeux et plus de gémissements du profond de « son cœur que d'encre de sa plume... »

« O dure condition qui nous a plongées dans  
« le malheur ! O très bonne Dame, plût à Dieu  
« que vous eussiez obtenu de vous faire précéder  
« des brebis que vous avez rassemblées ! suivant  
« le bon pasteur, vous auriez remis votre trou-  
« peau entre les mains du Sauveur Jésus !... Nous

(1) Dumonteil.

« arrivons enfin à son glorieux trépas, que nous  
« ne pouvons raconter sans fondre en larmes... Nos  
« pleurs coulent, des gémissements s'échappent  
« du plus intime de nos âmes, et rien n'est capa-  
« ble d'apporter un allègement à notre douleur.  
« Jusqu'au jour de sa mort, elle n'interrompt  
« aucun de ses exercices; elle fut fidèle à ache-  
« ver ce qu'elle avait commencé, parce que la per-  
« sévérançe seule assure le salut. Dès qu'arriva  
« la fin de la vie pour ce corps si saint qui avait  
« enduré un long martyre pour l'amour du Christ,  
« les Religieuses désolées s'assemblent en pleurant  
« autour de son lit et, se frappant à coups redou-  
« blés la poitrine, elles se mettent à crier vers  
« le ciel en disant : « Seigneur, ne nous imposez  
« pas un tel sacrifice. Vous enlevez notre lumière !  
« pourquoi nous laisser dans les ténèbres ? » Et  
« comme la Sainte avait une prédilection mar-  
« quée pour faire ses entreprises le jour (1) où le  
« Sauveur est né, son glorieux trépas arriva ce  
« jour-là même. Au matin de la quatrième férie, le  
« 13 du mois d'août, ses yeux s'ouvrirent au  
« clartés célestes et les nôtres furent plongés dans

(1) C'était l'opinion de ce temps que le Sauveur était né un mercredi.

« l'obscurité. Malheur à nous ! ce sont nos péchés  
« qui ont causé ce brisement de nos âmes ; nous  
« pleurons et nous regrettons celle que nous  
« n'étions pas dignes de posséder plus longtemps.

« Le matin du jour où cet immense malheur  
« fondit sur nous, alors que nos cris et nos gémiss-  
« sements montaient vers le ciel comme un concert  
« funèbre, des tailleurs de pierre qui travaillaient  
« sur la colline voisine, entendirent dans les airs la  
« voix d'un ange. Il disait à d'autres esprits céles-  
« tes : « Que faites-vous ? laissez-la encore sur la  
« terre, car les cris de douleur de ses Filles sont  
« arrivés aux oreilles du Très-Haut. — Il est trop  
« tard, répondirent les anges qui l'emportaient,  
« déjà elle est entrée au Paradis, dans la joie du Sei-  
« gneur. »

« Pour nous ses Filles, nous ne croyons pas  
« qu'elle nous ait quittées, alors qu'elle règne  
« avec Celui dont elle a eu à cœur de faire tou-  
« jours le bon plaisir. Nous ne devons pas la  
« pleurer, mais l'honorer respectueusement.  
« Nous avons perdu en ce monde une dame et  
« une mère, mais son intercession nous est  
« acquise dans le royaume du Christ. Son entrée  
« au ciel a causé une joie admirable, mais son

« départ a laissé sur la terre un chagrin que rien  
« ne parviendra à consoler. »

Tel est le récit touchant de Baudonivie. C'est bien la douleur qui parle avec son abandon et sa simplicité naïve, avec son abattement et ses élans fiévreux. Tout y intéresse, jusqu'à cette lutte entre la nature et la grâce, jusqu'à ce choc de sentiments entre l'amour filial qui ne veut point perdre sa mère et la foi chrétienne qui triomphe de son bonhenr ; et l'on ne sait qui on doit le plus admirer, de la Sainte qui inspira des regrets si vifs, ou des Religieuses qui les ressentirent à un degré pareil.

Le jour même de son trépas, la Sainte, au rapport de Fortunat, accomplit un prodige en faveur d'un agent du fisc, nommé Démolénus, qui habitait aux environs de Poitiers.

Ce personnage était gravement malade d'une oppression qui menaçait de l'étouffer, quand la bienheureuse reine lui apparut pendant son sommeil. Elle lui déclara qu'il fallait déférer au vœu du peuple et bâtir en ce lieu une église dédiée à saint Martin ; elle le supplia en outre de mettre en liberté les captifs qu'il retenait en prison. Comme gage de sa visite, la Bienheureuse

lui annonça sa guérison. Démolénus en s'éveillant constate tout joyeux la disparition de son mal et raconte la vision à sa femme en ajoutant : « Je crois qu'à cette heure la Sainte a quitté ce « monde ». Aussitôt il dépêche à Poitiers un exprès chargé d'aller aux informations et d'élargir en même temps sept prisonniers. Le messenger revient apprendre la mort de Radegonde à Démolénus qui, fidèle aux instructions reçues, commence la construction de la basilique à l'endroit désigné, et où, par un nouveau prodige, on trouve tout posés le pavé et les fondements de l'église.

Quand le Seigneur rappela la Sainte à Lui, l'évêque Marové, par un hasard malencontreux, avait quitté sa ville épiscopale pour faire la visite de son diocèse. En même temps qu'elle le faisait prévenir, l'abbesse envoyait un courrier au saint évêque de Tours, un fidèle ami des Religieuses et de leur mère. Grégoire partit sur-le-champ et, en voyant la Sainte étendue sur le lit funèbre, « il crut, dit Baudonivie, voir un ange « sous une forme mortelle et, saisi d'une crainte « respectueuse, il se tint devant elle comme s'il se « fût trouvé en présence de la Mère de Dieu ». Laissons-le nous raconter lui-même ses impres-

sions et nous faire la peinture de la désolation où il trouva plongées les Filles de Sainte-Croix.

« Après une vie de travaux et de mérites, la  
« bienheureuse Radegonde quitta cette terre ;  
« informé de son trépas, nous nous dirigeâmes  
« vers le monastère qu'elle avait fondé dans la  
« ville de Poitiers. Nous la trouvâmes couchée  
« dans le cercueil ; mais son visage resplendissait  
« d'un éclat qui surpassait la beauté des lis et des  
« roses. Près du cercueil se tenait la foule des mo-  
« niales au nombre d'environ deux cents ; entraî-  
« nées par les paroles de la Sainte, elles menaient  
« la vie parfaite à l'ombre du cloître, après avoir  
« appartenu dans le siècle à des familles sénat-  
« oriales ; quelques-unes même étaient de la  
« race des rois. Elles se lamentaient en disant :  
« O Mère, à qui laissez-vous ces orphelines ? A  
« qui confiez-vous vos filles désolées ? Parents ,  
« fortune, patrie : nous avons dit adieu à tout  
« pour vous suivre. A qui nous livrez-vous, si ce  
« n'est à des larmes éternelles et à une douleur  
« qui ne connaîtra pas de fin ? Jusqu'ici ce mo-  
« nastère était pour nous plus vaste que les cités et  
« les campagnes. De quelque lieu que nous vins-  
« sions, la seule vue de votre radieux visage nous

---

« tenait lieu de l'or et de l'argent; votre présence  
« remplaçait pour nous les vignes en fleurs, les  
« moissons luxuriantes et les prés que mille fleurs  
« variées émaillent au printemps. Vous aviez  
« pour nous les senteurs embaumées de la vio-  
« lette, l'éclat de la rose et la blancheur argentée  
« du lis. Vos paroles resplendissaient comme un  
« rayon de soleil, ou, à l'imitation de l'astre des  
« nuits, elles faisaient briller la lumière de la  
« vérité au milieu des ténèbres de notre conscience.  
« Et maintenant que votre doux visage a disparu  
« à nos regards, un sombre voile enveloppe toute  
« la terre, et il nous semble que l'espace nous man-  
« que en ce lieu béni. Malheur à nous qui avons  
« perdu une si sainte mère ! Bienheureuses celles  
« qui de votre vivant ont quitté ce monde ! Nous  
« savons bien que le Seigneur vous a introduite au  
« Paradis dans le chœur des vierges saintes; mais,  
« en dépit de cette consolation, nos larmes cou-  
« lent, parce que nous ne pouvons plus jouir de  
« votre présence. »

Saint Grégoire poursuit : « Et comme les gé-  
« missements et les pleurs continuaient sans  
« interruption, je me tournai vers l'abbesse en lui  
« disant : • Faites un peu trêve aux larmes et

« occupez-vous de ce que réclament les exigences  
« de la situation. Voici que notre frère Marové,  
« l'évêque de cette ville, est absent, retenu par la  
« visite des paroisses. Veillez donc à ce que le  
« corps de la Sainte ne souffre aucun dommage,  
« prenez garde que si l'on diffère trop longtemps  
« la sépulture, il ne vienne à perdre cette beauté  
« que le Seigneur accorde à ces membres précieux;  
« hâtez les funérailles, afin qu'ils reçoivent tous  
« les honneurs qui lui sont dus. » — « Comment  
« ferons-nous en l'absence de l'évêque du lieu,  
« répondit l'abbesse, car la place où la Bienheu-  
« reuse doit reposer n'a pas encore reçu la béné-  
« diction sacerdotale ? » Alors les notables de la  
« ville, faisant violence à mon humble personne,  
« me dirent : « Présumez de la charité de votre  
« frère dans l'épiscopat et bénissez l'autel. Nous  
« avons foi dans ses sentiments de bienveillance  
« et nous croyons que non seulement il ne  
« prendra pas ombrage, mais qu'il vous saura gré  
« de votre intervention. » Cedant à ces injonc-  
« tions, je consacrai l'autel dans le caveau. »

Toutes les dispositions étant prises, le cercueil sortit du monastère, escorté par les prêtres, les principaux de la ville et un immense concours de

peuple. Aussitôt que les premiers chants funèbres se firent entendre, des possédés du démon se mirent à crier, confessant la sainteté de Radegonde et déclarant qu'ils étaient tourmentés par elle. Retenues par la loi de la clôture, les moniales n'avaient pu se joindre au cortège, mais elles se mirent aux fenêtres percées dans les tours; elles montèrent sur le mur d'enceinte pour dire un dernier adieu à la mère bien-aimée. Leurs cris de douleur et leurs sanglots étouffaient la voix des clercs qui chantaient, et leurs gémissements ne permettaient plus d'entendre les *Alleluia* de l'office. Comme elles demandaient d'une voix suppliante qu'on fit une pause sous la tour, on déféra à leurs désirs, et le Seigneur choisit ce moment pour glorifier une fois de plus la mère devant ses filles. Un aveugle dont les yeux ne s'étaient pas ouverts à la lumière depuis bien des années, recouvra subitement la vue et, plein de reconnaissance, il suivit le convoi jusqu'au lieu de la sépulture.

Le pieux cortège arriva enfin à l'église Sainte-Marie. Comme le corps entouré d'herbes aromatiques avait été déposé par les soins de l'abbesse dans un large cercueil de bois, il fallut soulever

deux autres tombes pour l'introduire dans la place qui lui était réservée. Un fait merveilleux se produisit à ce moment. Les esclaves affranchies de la sainte reine qui se tenaient autour du tombeau, portaient des cierges sur lesquels le nom de chacune d'elles était inscrit. A la fin de la cérémonie, elles remettaient leurs cierges entre les mains d'un serviteur spécialement chargé de ce soin. Voici qu'à ce sujet un certain tumulte éclate dans la foule : les uns voulaient qu'on déposât ces cierges dans le sépulcre, les autres s'y opposaient. Tout à coup un des cierges s'échappe des bras du serviteur, s'élève en l'air, et va se placer dans le tombeau aux pieds de la Bienheureuse ; il portait inscrit le nom de *Calva*. La question était désormais tranchée ; l'évêque et le peuple, admirant la puissance de la Sainte, rendirent grâces au Seigneur. Saint Grégoire récita l'oraison qui termine l'office et se retira, laissant à l'évêque du lieu le soin de fermer le sépulcre, après qu'il y aurait célébré les saints mystères. Rentré au couvent, le saint pontife porta aux Religieuses les consolations de la foi et de l'amitié : il nous a transmis le récit de cette visite en termes attendrissants, qu'il serait superflu de commenter :

---

« Quand nous fûmes de retour au monastère,  
« l'abbesse, entourée des moniales, nous conduisit  
« dans tous les lieux que la Bienheureuse fréquen-  
« tait pour faire ses lectures et ses prières. Elle  
« nous disait en pleurant : « Nous entrons dans sa  
« cellule, mais nous n'y trouvons plus notre mère.  
« Voici l'endroit où elle s'agenouillait pour implo-  
« rer avec larmes la miséricorde du Dieu tout-  
« puissant; mais nos yeux n'aperçoivent plus son  
« visage. C'est dans ce livre qu'elle nous faisait la  
« lecture; mais nos oreilles n'entendent plus cette  
« parole imprégnée de la sagesse divine. Voici le  
« fuseau qu'elle faisait tourner au milieu de ses  
« longs jeûnes et de ses larmes abondantes; mais  
« nous ne voyons plus ses doigts sanctifiés. »

« Ces paroles font de nouveau jaillir les pleurs,  
« et les sanglots recommencent; touché moi-  
« même au plus intime de l'âme, je me mets à  
« fondre en larmes. Une tristesse si poignante  
« avait envahi mon cœur que mes pleurs cou-  
« leraient encore, si je ne savais qu'enlevée cor-  
« porellement au monastère, la Bienheureuse y  
« reste présente par sa vertu et qu'elle n'a été ravie  
« à ce monde que pour aller trôner au Paradis. »

Si le départ de la sainte reine avait laissé dans

le cœur de ses Filles une plaie que rien ne cicatrisait, elles trouvaient un allègement sensible dans les prodiges de toutes sortes qui s'accomplissaient à la basilique où reposaient ses précieuses dépouilles : le Seigneur veillait avec un soin jaloux à ce que le silence et l'oubli ne se fissent pas autour du tombeau (1). D'ailleurs, si elle commençait une autre vie dans la gloire du ciel, sur la terre elle reprenait sous une forme nouvelle sa vie de charité et de dévouement au service de toutes les infortunes de ce monde.

(1) Suivant le récit de Baudonivie, c'était la coutume qu'en la fête de saint Hilaire, les Religieux des monastères se réunissent dans l'église du grand évêque pour y chanter les Matines, et qu'à minuit chaque Abbé se retirât avec ses frères pour réciter l'Office dans son propre monastère. Or, l'année qui suivit la mort de la Sainte, pendant tout le temps que durèrent les chants sacrés, les possédés du démon ne cessèrent de pousser des cris ; deux femmes se signalèrent surtout par leur rage, et l'une d'elles poussait des vociférations à faire trembler la basilique de Saint-Hilaire. Quand le vénérable Arnégisile, Abbé de Sainte-Marie-hors-des-murs, sortit avec ses moines pour célébrer l'Office dans son église, ces deux possédées le suivirent en criant, et, en entrant dans la basilique où reposait la sainte reine, elles supplièrent Radegonde de les prendre en pitié. La plus affligée, que le démon tourmentait depuis quinze ans, fut délivrée pendant Matines, et l'autre à l'heure de Tierce.

Depuis treize siècles, dans la crypte vénérée, elle remplit son double office de mère et de reine. Ses ossements sacrés ont germé, comme parle l'Écriture, et cette germination ininterrompue de prodiges, si elle atteste son crédit sur le cœur de Dieu, redit plus haut encore sa bonté maternelle, car tous ces prodiges sont un témoignage de compassion pour nos douleurs, une réponse affectueuse aux cris de la souffrance. Reine, elle l'est avec tout son prestige ; et jamais aux jours de ses grandeurs elle ne fut plus entourée que dans son tombeau. La garde d'honneur y est montée par ces pèlerins qui affluent de tous les points de la France et des pays lointains, par ces pèlerins qui viennent solliciter ses faveurs ou chanter l'hymne de la reconnaissance. Ils lui disent leurs peines, et elles sont moins amères ; ils lui racontent leurs joies, et elles deviennent plus vives ; et toujours ils remportent la parole qui éclaire, console et fortifie.

Dormez votre sommeil, grande et chère Sainte ; quelles que soient les tristesses du présent et les appréhensions de l'avenir, nous sommes rassurés, car nous savons que votre cœur veille sur ce beau pays de France. Dormez au milieu de ce peuple

poitevin qui vous proclame, lui aussi, la plus belle perle de sa couronne, de ce peuple qui aime tant « la bonne sainte Radegonde », et qui au baptême semble avoir reçu avec les vertus infuses l'amour et le culte de la sainte reine. Si vous êtes la mère aimante, vous n'êtes pas moins la mère très aimée. Vous dire qu'on vous aime, est bien bon et bien doux; mais nous regrettons de ne pouvoir faire passer dans nos paroles l'ardeur brûlante qui remplit nos âmes.

Quand viendra pour nous l'heure de quitter cette terre, après les noms bénis de Jésus, de Marie et de Joseph, c'est votre nom suave qui se trouvera sur nos lèvres comme un appel suprême à votre miséricordieuse intercession, comme une protestation dernière de la fidélité de nos cœurs. Et là-haut vous nous accueillerez, vous nous ouvrirez les bras, et nous nous grouperons autour de vous; les splendeurs du Paradis nous paraîtront plus belles parce que nous les admirerons en votre compagnie, ses joies nous sembleront plus enivrantes parce que nous les goûterons avec notre mère bien-aimée.







## LIVRE SUPPLÉMENTAIRE

---

### LES SANCTUAIRES

#### PÈLERINAGES EN L'HONNEUR DE LA SAINTE REINE

---

#### I

##### SAINTE-RADEGONDE DE POITIERS. — LES RELIQUES ET LE CULTE DE LA SAINTE REINE (1).

L'église primitive fut bâtie vers le milieu du vi<sup>e</sup> siècle et dédiée à la Vierge Marie : on l'appelait Sainte-Marie-hors-des-murs, nom qu'elle garda jusqu'au jour où la sainteté reconnue de l'épouse de Clotaire la fit mettre sous le vocable de Sainte-Radegonde. C'était une église romane à trois nefs,

(1) Nous avons fait de larges emprunts à M. E. de Fleury pour cette notice sur l'église Sainte-Radegonde.

comme on le voit par le déambulatoire qui règne autour de l'abside et par les trois absides dans le pourtour de la crypte. Les dévastations et les incendies dont Poitiers fut victime à la suite des invasions normandes et autres, expliquent les quatre ou cinq reconstructions totales ou partielles que cette église a subies et les différences de style qu'on y remarque. Si, comme la tour du porche, l'abside romane est du xi<sup>e</sup> siècle, la nef gothique appartient au style qui régna du xii<sup>e</sup> au xiv<sup>e</sup> siècle, tandis que le portail aux armes de France est une œuvre de la Renaissance plaquée après coup sur l'ancienne construction.

Mais ce qui nous intéresse plus que l'ampleur de la nef et la hardiesse de ses voûtes, c'est le tombeau de la Sainte, le vrai trésor de cette église. Voici la crypte où Radegonde donne ses audiences. Au jugement de certains archéologues, cette crypte et le pourtour qui l'entourne, sont, à part quelques reprises peu importantes, ce qu'on les fit vers le milieu du vi<sup>e</sup> siècle. Si nous descendons l'escalier, nous sommes frappés de cette multitude de plaques commémoratives de marbre blanc sur lesquelles on lit : « Reconnaissance à sainte Radegonde !... Merci ! *Gratias!* » Ces simples

mots ont bien l'éloquence du cœur. En avant du tombeau, on remarque une superbe statue de la Sainte en marbre blanc : c'est l'œuvre de Girardon, et elle a été donnée par Anne d'Autriche et Louis XIV.

Etant donnée la multiplicité des miracles qui accompagnèrent et suivirent la sépulture de la Sainte, le cercueil ne resta pas longtemps dans la position où on l'avait mis au jour des funérailles ; il fut bientôt levé de terre, suivant la forme employée à cette époque pour la canonisation des Saints. D'après toutes les probabilités, le sarcophage actuel n'est point le tombeau primitif, quoiqu'il remonte à une haute antiquité ; quelques savants le font dater du XI<sup>e</sup> siècle ; d'autres, sans assigner de date précise, l'attribuent au style qui régna du VI<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle.

Au temps des invasions normandes, les clercs de la basilique et les habitants de Poitiers, tremblant pour le sort des précieuses reliques, les transportèrent hors de la cité et confièrent ce dépôt aux moines de l'abbaye de Saint-Benoît de Quinçay.

Vers l'année 868, les moines de Saint-Benoît ayant émigré en Auvergne sous la pression de la terreur qu'inspiraient les Normands, les saintes

reliques furent rapportées à Poitiers; on cacha le cercueil dans une fosse creusée au milieu de la crypte dont on mura soigneusement l'entrée. Pendant cent cinquante ans, par suite des incendies et des ruines de toutes sortes que la guerre déchaîna sur le Poitou, un silence relatif, au moins au point de vue du culte public, se fit autour du tombeau de la Sainte. En l'année 1012, Béliarde, abbesse de Sainte-Croix, voulut remettre en honneur les reliques de Radegonde; elle fit démolir le mur qu'on avait élevé pour soustraire le tombeau aux profanations, et procéda à une réparation urgente de la crypte qu'elle éclaira de plusieurs lampes. Une inscription placée au bas du pilastre qui soutient l'arc triomphal de l'église, relate cette restauration et la part qu'y a prise l'abbesse de Sainte-Croix. Voici cette inscription, telle qu'elle a été rétablie et expliquée par M. le chanoine Auber :

Annis mille Dei carnis  
bis sexque peractis, Om-  
nibus ignota Radegun-  
dis Sancta Manebat,  
Scrobis in absconso  
Tumulus Tegebatur In  
Umo Aula Suo Vene-

L'an 1002 après l'Incarnation  
du Fils de Dieu, sainte Rade-  
gonde restait encore incon-  
nue à tous. Son tombeau, caché  
dans cette crypte, y avait été  
recouvert de terre. Son monas-  
tère l'honorait encore par le

souvenir de son nom, lorsque l'abbesse Béliarde, faisant des recherches dans la crypte sacrée... demeurée si longtemps obscure, la découvrit, fit décorer le lieu saint, l'éclaira de plusieurs lampes, et assura ainsi la conservation du tombeau... Sous le règne de Robert, Guillaume le Grand, cinquième du nom, étant duc d'Aquitaine, et Gislebert évêque de l'Eglise de Poitiers.

rabatur De Nomine Sancto Abbatissa Sacris Scrutans Beliardis In antris Pridie Kalendarum Marcii Patefecit .. Criptam que Lucernis honeste fecit illustrari Mundu Le Beliardis Tumulum Servavit Dum esset Robertus Rex, Dux que Pictavis Wilhelmus quintus. Apex Gisleberto Regente Ecclesiam.

Tout porte à croire que la piété des Poitevins prit un nouvel élan, et qu'elle se dédommagea de la longue privation qui lui avait été infligée. Du reste, l'amour qu'ils portaient à la sainte reine ne s'alimentait passeulement aux souvenirs du passé; chaque jour de nouveaux bienfaits avivaient la reconnaissance. Une vieille tradition, consacrée encore aujourd'hui par une procession annuelle, nous a transmis le récit d'une intervention de Radegonde en faveur de la cité poitevine, de concert avec la Vierge Marie et saint Hilaire. Sous le règne de Philippe-Auguste, en 1202, les Anglais, désespérant de s'emparer de Poitiers par la force, recoururent à la trahison, en gagnant, par

la promesse d'une somme de mille livres, un clerc du maire de Poitiers qui s'engagea à leur livrer les clefs de la ville.

La nuit de Pâques, lorsque le maire fut couché, après avoir mis les clefs sous son chevet, suivant l'habitude, le déloyal serviteur entra dans sa chambre, pour s'emparer des clefs; mais toutes ses recherches furent infructueuses. Usant de subterfuge, il revient à quatre heures du matin et dit au maire qu'on veut ouvrir les portes pour laisser passer un gentilhomme. Le maire, sans défiance, cherche ses clefs sans pouvoir les trouver, et, tout désolé, il court à Notre-Dame-la-Grande, où il les découvre entre les mains de la statue qui représente la Vierge Marie. « Le bruit fut in-  
« tinent dans la ville, ajoute Bouchet, que les  
« Anglois estoient à la Tranchée: chacun des ha-  
« bitans se mit en armes, et s'en allèrent tous  
« esmeus à la porte et virent par les créneaux des  
« murailles plus de mil et cinq cents Anglois  
« morts, et couchez par terre et les autres qui se  
« tuoient. Par quoy ouvrirent les portes et sor-  
« tirent sur eux, pour deffaire le demeurant, ce  
« qu'ils firent, fors ceux qu'ils retinrent pri-  
« sonniers. Lesquels déclarèrent au maire toute

« la trahison : et que ledit jour, à l'heure de  
« quatre heures, avoient vu au devant desdites  
« portes une reine, vestüe le plus richement  
« qu'on sçauroit faire, et avec elle une religieuse  
« et un évêque qui avoient sans nombre des gens  
« armez : lesquels s'estoient mis à frapper sur les  
« Anglois ; et qu'aucuns d'eux, considérans que  
« c'estoit la Vierge Marie, saint Hilaire et sainte  
« Radegonde (dont les corps reposoient en la  
« ville), s'estoient par désespoir occis eux-mesmes,  
« et les autres tué et occis leurs compagnons.  
« Dont tous les habitans rendirent grâces à Dieu  
« et s'en allèrent faire leurs Pasques. »

(Bouchet, *Annales d'Aquitaine.*)

Un autre prodige mit en relief la sainteté de la pieuse reine; le récit nous en a été transmis par Bouchet, d'autant plus recevable à être écouté qu'il a dû apprendre le fait de la bouche des témoins oculaires. Jean, duc de Berry et comte de Poitiers, qui acheva la cathédrale de Saint-Pierre, désireux de posséder des reliques de la Sainte, demanda à l'évêque et au prieur les deux anneaux et la tête de Radegonde pour les déposer dans une

chapelle de Bourges. Plus par crainte que par persuasion, le prélat et le Chapitre avaient accédé à sa demande, et le 28 mai 1412 on fit l'ouverture du tombeau. Pendant qu'on procédait à cette opération, un éclat de pierre vola dans l'œil d'un des maçons, « de telle roideur que la prunelle de l'œil estoit presque hors de son lieu ». Le tombeau ouvert, on y trouva, dit Bouchet, « le corps « d'icelle Sainte, plus odorant que le basme, et « si estoit entier, voilé, couronné et ses mains « jointes; combien qu'il y eust huict cens et vingt « ans moins deux mois qu'il y eust esté mis.

« Chacun fut réjoui et consolé d'avoir vu si « grande et digne chose; et après avoir eu fait, « par les prélats, commémorations et suffrage « de ladite Sainte, ledit duc Jean demanda deux « choses: la première, deux anneaux qui estoient « encore ès doigts d'icelle Sainte, et son chef pour « le transporter en la sainte chappelle de Bour- « ges, lesquelles choses lui furent octroyées par « lesdits prieur et chanoines, du consentement « dudict évêque de Poitiers..... Toutefois Dieu « ne voulut permettre qu'il en fust rien, fors l'un « desdits anneaux, et quand voulut avoir l'autre « (l'anneau de Religieuse), le doigt où il estoit se

« retira, et touchant ledit chef lorsqu'on voulut  
« le séparer du corps, survint en laditte chappelle,  
« qui est obscure, parce qu'elle est sous terre, une  
« lumière supernaturelle si tres grande, dont  
« chacun fut esbahy, pendant laquelle ledit tom-  
« beau fut divinement, et sans œuvre d'homme,  
« renclos et fermé.... Mais avant de sortir de  
« laditte église, le masson qui avoit l'œil blessé,  
« se prosterna devant ledit duc, et le pria qu'il  
« luy fist toucher à son œil l'anneau qu'il avoit  
« eu de laditte Sainte : ce qui fut faict par un  
« homme d'église, et incontinent ledit masson  
« recouvra la veuë et le vit des deux yeux aussi  
« bien ou mieux qu'il avoit jamais faict, dont furent  
« grâces renduës à Dieu. »

Avant la Révolution, l'histoire de ce miracle était peinte sur la muraille qui formait le jubé dans l'église Sainte-Radegonde.

Si la mémoire de la sainte reine était chère au peuple, elle n'était pas en moins grande vénération chez les princes. Charles VII attribuait à l'intervention de sainte Radegonde la conquête de son royaume sur les Anglais. Il remarqua que Cherbourg, la dernière place enlevée aux ennemis, avait été prise la veille de la fête de la sainte

reine, et il écrivit à Jacques Juvénal des Ursins, patriarche d'Antioche et évêque de Poitiers, pour lui dire de remercier en son nom sainte Radegonde. Une procession solennelle d'actions de grâces avait lieu autrefois chaque année, le 12 du mois d'août. En souvenir de cette protection, la reine Marie d'Anjou avait donné à l'une de ses filles le nom de Radegonde.

Avec l'introduction de la Réforme en France, des jours de deuil s'étaient levés pour notre pays, et en particulier pour le Poitou. De puissants seigneurs s'étaient rangés sous la bannière calviniste pour des motifs qui n'avaient rien d'honorable. Une troupe de bandits soudoyés par le comte de Gramont et commandés par son digne lieutenant Sainte-Gemme s'abattirent sur la ville de Poitiers et se ruèrent sur nos monuments religieux avec une fureur qu'on est en peine pour qualifier. Pendant deux jours, les 26 et 27 mai 1562, la cité poitevine fut sous le pressoir.

Après avoir brisé les statues, les autels, les orgues et les vitraux de l'église Sainte-Radegonde, ils descendirent dans la crypte. Alors, comme il est raconté dans l'inventaire dressé par le Chapitre, « lesdits Gascons n'ayant Dieu devant

« leurs yeux, descendirent en la chapelle du  
« sépulchre de Madame sainte Radegonde, en la-  
« quelle ils ont, à grands coups de marteaux,  
« rompu et brisé par grande puissance le cou-  
« vercle dudit sépulchre étant de marbre noir  
« attaché de trois grandes bandes... au dedans  
« duquel sépulchre ont trouvé ung tombeau de  
« plomb où gisoit le corps de ladicte Sainte avec  
« son suaire incarnat son anneau de religion, une  
« couronne d'argent doré; les ossements de  
« ladicte Sainte très proprement arrangés, rendant  
« une si grande audeur que merveille. Lesquels,  
« partie firent brusler en la nef de ladite église  
« avec force livres en parchemain, tittres, pro-  
« thocolles et contracts concernant le revenu de  
« ladite église; l'autre partie des ossements de  
« ladicte Sainte, les gens de bien et bons chrestiens  
« ont sauvée, et depuis baillée à mesdits seigneurs  
« de ladicte église pour en faire un reliquaire en  
« l'avenir. »

Malgré cette profanation sacrilège, les Poitevins ne furent pas déshérités de leurs précieuses reliques : à la faveur de la nuit, de généreux chrétiens vinrent recueillir les ossements vénérés qui avaient échappé à l'action du feu et qui constituaient

encore une portion notable du corps de la Sainte. Après une longue et minutieuse enquête, on reconnut l'authenticité des reliques, dont il fut fait deux parts : l'une, comprenant le crâne et des dents de la Sainte, fut remise aux Religieuses de Sainte-Croix; l'autre fut scellée dans un reliquaire de plomb et renfermée dans le tombeau.

« Le dernier jour de febvrier (1565), disent les  
« actes du Chapitre, furent mis les ossements de  
« sainte Radegonde recouverts de plusieurs  
« endroits en ung coffre de plomb, et icelui ren-  
« fermé dedans le sépulchre de ladicté Sainte  
« par les mains du révérend évesque d'Esbron,  
« suffragant du révérendissime évesque de  
« Poitiers, en présence des sieurs prieurs chantre  
« et chanoines pour lors. ».....

La grande Sainte trouva un dédommagement dans les témoignages de vénération qui lui furent prodigués de la part du peuple comme sur le trône des rois.

Louis XIII offrit, comme hommage de sa gratitude une magnifique cloche ornée des armes de France, et qui figure encore aujourd'hui avec honneur dans le clocher de notre église.

Ayant épousé les sentiments de son fondateur

Charles VII, l'Université de Poitiers prit, le 22 juillet 1642, une délibération par laquelle, reconnaissant « qu'il n'y a rien de tant convenable aux « institutions de l'Université que d'honorer « entre les Saints ceux-là principalement qu'on « cognoist estre les défenseurs de cette ville de « Poitiers », le Recteur et tous les Docteurs et officiers des Facultés se réuniront tous les ans, à une heure de l'après-midi, chez les Pères Jacobins, le 12 du mois d'août, pour aller en corps assister aux premières Vêpres de la Sainte. Le Recteur doit ensuite descendre dans la crypte, et mettre un cierge de deux livres au tombeau de sainte Rade-gonde, « pour et au nom de l'Université et en reco-gnoissance qu'ils laprennent pour leur patronne ». C'est en souvenir de cette dévotion que les étu-dians et les candidats viennent mettre leurs examens, encore aujourd'hui, sous la protection de sainte Rade-gonde.

Louis XIV étant tombé gravement malade à Calais en 1658, la reine-mère le voua à sainte Rade-gonde, et, la guérison obtenue, Anne d'Au-triche fonda deux Messes solennelles à perpétuité, fit don d'une lampe d'argent, et alloua une somme de 1,800 livres. En même temps, le roi

et sa mère faisaient exécuter d'importantes réparations dans la crypte, et ils envoyaient une belle statue de marbre blanc, œuvre de Girardon, qu'on admire encore aujourd'hui devant le tombeau. A la crypte, une inscription sur un tableau de marbre noir relate la guérison obtenue à la suite du vœu d'Anne d'Autriche et la fondation pour les Messes et l'entretien de la lampe.

## D. O. M.

Anna Austriaca, Galliæ et Navarræ Regina Memor reditæ salutis filio Karissimo Ludovico XIV, Regi christianissimo (quem apud Gerusiacum navale, anno 1658 febrientem, Divæ Radegundis patrocinio mœrens addixerat), lampadem argenteam diu noctuque inextinguibilem tumulo tantæ liberatricis appendit, duasque in hâc Regiâ Ecclesiâ missa de proprio D. Radegundis in æternum solemni ritu singulis diebus XXIX junii et XIII julii celebrandas dote præstitâ, constituit, suoque nomine regium (qui tunc erit) in senatu Pictaviensi Protopatrum hisce votivis Mys-

Anne d'Autriche, reine de France et de Navarre, en souvenir de la guérison de son bien-aimé fils Louis XIV, roi très chrétien (qui, malade à Calais, avait été mis par sa mère désolée, sous la protection de sainte Radegonde), Anne d'Autriche a fait suspendre au tombeau de son auguste libératrice cette lampe d'argent qui doit brûler nuit et jour. Elle a aussi fondé à perpétuité deux Messes solennelles du Propre de sainte Radegonde, qui devront être dites le 29 juin et le 13 juillet de chaque année, et ordre est donné au premier avocat du Parlement de Poitiers d'assister, comme représen-

tant de la reine, à la célébration des saints Mystères. La reine prescrit en outre qu'on exécute ses autres volontés exprimées dans sa lettre autographe du 13 septembre 1658

teriiis adesse jussit cætera que peragivoluit, quæ autographo die XIII septembris anni 1658 continentur.

Plus tard, Louis XIV voua le Dauphin à la sainte Patronne du Poitou et envoya à l'église, en même temps qu'un ornement pour la Messe, un poupon de vermeil représentant son fils. Thibaudau raconte que le prince de Conti lui voua également le comte de la Marche son fils, et qu'il donna un tableau représentant la princesse de Conti qui offre l'enfant à sainte Radegonde. Toutes les autorités de Poitiers furent convoquées pour recevoir ce tableau, qui fut placé dans l'église.

Le dix-huitième siècle, malgré le dévergondage des idées et des mœurs, ne vit pas la piété se ralentir envers sainte Radegonde. La Révolution, il faut le dire, fut plus respectueuse que la Réforme pour la sainte Patronne du Poitou. L'ancien curé de Sainte-Radegonde, le vénérable abbé Pruel, réintégré dans ses fonctions à la restauration du culte, le raconte ainsi dans une note conservée aux archives de Sainte-Radegonde : « Au

« mois de janvier 1803 , où arriva à Poitiers  
« Mgr Luc Bailly, évêque catholique, les églises  
« furent rendues aux prêtres exilés. Alors, rentré  
« dans mon église de Sainte-Radegonde, je visitai  
« le tombeau, je m'informai de ce qui était arrivé  
« concernant ce précieux et antique monument;  
« j'appris qu'on avait essayé de l'ouvrir et qu'on  
« n'avait pas réussi; que même un de ceux qui y  
« avaient donné quelques coups de marteau en  
« avait été blessé grièvement à la main par un  
« éclat de marbre noir : ce qui occasionna une  
« maladie à ce particulier qui ne s'en est pas re-  
« levé. »

M. de Coursac, dans son intéressant volume sur le « Faubourg Montbernage », a raconté un détail curieux qui montre jusqu'à quel point la confiance en la sainte Reine est ancrée même dans les âmes les plus perverses. Un misérable, nommé Alexandre, ancien chantre de Saint-Porchaire, et qui avait trempé, à Paris, dans les massacres de Septembre, avait un jeune enfant incapable de marcher. Alexandre, devenu commissaire des guerres, conçoit la pensée de faire une neuvaine à sainte Radegonde. Grâce à sa situation dans le monde révolutionnaire, il se fait

donner l'autorisation de pénétrer dans la vieille basilique, fermée par ordre du gouvernement ; chaque jour il y porte son enfant, qui le septième jour est complètement guéri et s'en va seul du tombeau au Pas-de-Dieu.

A la réouverture des églises, ce fut vers le sanctuaire béni un élan qui depuis ce temps n'a fait que s'accroître. Les pèlerinages individuels et par paroisses continuent avec la même foi que dans le passé ; du reste, des prodiges ininterrompus ne permettent pas à la foi de sommeiller.

Chaque année, le pèlerinage national, avant d'aller à Lourdes, tient à se mettre sous la protection de la *Mère de la Patrie*.

En 1870-71, à l'heure des grandes épreuves de la patrie, les dames de notre Poitou firent un vœu à sainte Radegonde pour que sa protection garantît le sol poitevin de l'invasion allemande. Les prières ayant été exaucées, on fit mettre l'inscription suivante sur un tableau de marbre qui se trouve dans l'escalier de sa crypte.

« Pour honorer sainte Radegonde, qui, dans les jours né

VIE DE SAINTE RADEGONDE.

D. O. M.

In honorem sanctæ Radegundis reginæ,

<sup>†</sup>Quod luctuosis diebus  
annorum

MDCCLXX et MDCCLXXI,

Suorum indulgens precibus,

Agrum Pictonicum ab  
hostibus incursu,

Præsenti tutela servaverit,

Urbis Matronæ votum  
solventes,

Missam solemnem feriâ II<sup>a</sup> Paschatis,

In perpetuum celebrandam,

Hancque tabulam beneficii memores,

Ponendam curavere.

fastes des années 1870 et 1871, prêtant l'oreille aux prières de ses enfants, préserva le sol poitevin de l'invasion ennemie, les dames de Poitiers, accomplissant leur vœu, ont fondé à perpétuité une Messe, qui sera dite le lundi de Pâques, et ont fait poser cette plaque commémorative en témoignage de leur reconnaissance.

A une date reculée qu'il est impossible de préciser, une *Confrérie du Tombeau* avait été instituée à Sainte-Radegonde. En même temps qu'un Bref du Pape Innocent X lui octroyant des indulgences, nos archives départementales renferment des lettres autographes de princes et de princesses de la Maison de France demandant leur inscription parmi les associés. En présence de l'extension prise en France par le culte de la sainte Reine, on a cru devoir solliciter à Rome l'érection de la Confrérie en Archiconfrérie. Par un premier

Bref, en date du 20 avril 1883, N. S.-P. le Pape a exaucé ce désir. Un second Bref du 12 février 1884 a autorisé l'agrégation à l'Archiconfrérie de Poitiers de toutes les Confréries semblables et de même nom qui seraient érigées dans la France entière. Et depuis ce temps, chaque jour a vu grossir le nombre de ceux qui s'enrôlent sous la bannière de la sainte reine et qui, moyennant la récitation d'une simple invocation, bénéficient de toutes les prières qui se font au tombeau et des indulgences partielles et plénières accordées par le souverain Pontife Léon XIII. Le mouvement n'est point limité à la France; la Belgique, entre autres, nous a fourni seize cents associés.

Si l'on nous demandait comment se traduit extérieurement la piété des fidèles envers sainte Radegonde, nous dirions qu'elle revêt des formes multiples comme l'amour filial.

La grande manifestation publique est la Neuvaine préparatoire à la fête qui voit l'église se remplir d'une foule compacte, uniquement préoccupée d'affirmer sa dévotion à la Sainte par de ferventes prières et par la communion. Une indulgence plénière aux conditions accoutumées est gagnée par

les personnes qui suivent pendant trois jours ces pieux exercices.

La piété individuelle se traduit par le saint Sacrifice offert dans la basilique et par des neuvaines privées.

Le cierge allumé au tombeau joue un grand rôle dans le culte de la sainte reine : en dehors des raisons symboliques qui le recommandent, on sait que Radegonde aimait cette pieuse pratique et qu'elle ne dédaignait pas de façonner des cierges, de ses mains royales. Sainte Radegonde est spécialement la patronne des marchandes de cierges, qui à ce titre ont double obligation d'avoir l'esprit de foi de la sainte reine et de garder ses traditions d'obligeance et d'aménité.

Dans la langue usuelle des Poitevins, faire un pèlerinage à sainte Radegonde, c'est *faire son voyage*. La vieille tradition veut que pour faire ce *voyage* on circule trois fois autour du tombeau et qu'on demande la récitation de l'évangile avec l'invocation de la sainte reine.

Souvent on voue des enfants au violet (couleur de la Sainte) pendant un certain nombre d'années; à l'expiration du temps, quand l'enfant doit reprendre les vêtements ordinaires, les parents le

conduisent à la crypte et ils donnent aux pauvres les habits symboliques qu'il vient de quitter.

Une coutume immémoriale fait que les parents, pour préserver leurs enfants du croup, prennent un ruban vert qu'ils font toucher au tombeau, et qu'ils emportent, en ayant soin d'en laisser un petit morceau suspendu devant la statue de sainte Radegonde.

Aussitôt qu'on veut mettre un malade sous la protection de la Patronne de Poitiers, on apporte du linge de corps qu'on approche du tombeau et qui est ensuite donné au malade ; ou bien on dépose dans la crypte de petits corps de cire ou des membres isolés.

Si toutes ces manifestations de la confiance et de la piété envers sainte Radegonde revêtent parfois un caractère étrange au sens humain, n'oublions pas que c'est une expression de l'amour filial, qui a droit au respect, de quelque façon qu'il se traduise, et qu'au fond de tout cela il y a une pensée de foi qui domine et fait oublier les singularités parfois excessives de la forme.

## II

## LA CHAPËLLE DE PÉRÉAL, PAROISSE DE SAINT-SATURNIN-LES-APT (VAUCLUSE).

Non loin d'Apt, sur la paroisse de Saint-Saturnin, se dresse la colline de Péréal, au sommet de laquelle s'élève le sanctuaire dédié à sainte Radegonde. Cette colline est presque toute cultivée, et sa tête, couronnée de verdure, domine de haut les plaines environnantes. Des cimes de Péréal l'œil ravi se promène sur la chaîne des Alpes, dont les crêtes se dressent tout autour; il distingue entre ces sommets le mont Lubéron et le Ventoux, surnommé le géant de la Provence.

Les savants, qui n'ignorent point qu'autrefois chaque canton de cette contrée avait son roi, ont trouvé facilement l'étymologie du mot Péréal (*podium reale* ou *regale*). Suivant la tradition, les rois du pays avaient fixé le lieu de leur sépulture au sommet de la colline. D'après une autre tradition qui nous intéresse davantage, cette colline

fut un des lieux privilégiés visités par sainte Radegonde, lors de son voyage à Arles en compagnie de sainte Agnès. La modeste chapelle qui s'élève sur la colline fut bâtie en 1551 ; elle renferme deux autels : l'un en l'honneur de la vraie Croix, l'autre dédié à la sainte reine. Au-dessus du maître-autel, un tableau représente Radegonde accueillant les pèlerins ; c'est l'œuvre d'un enfant de Saint-Saturnin. Dès la plus haute antiquité, une affluence considérable se pressa au pèlerinage. En 1664, un riche habitant de Saint-Saturnin, très dévoué à la Sainte, Raphaël Jeanne, fit élever une hôtellerie, composée de trois pièces, où il installa un ermite chargé d'entretenir la chapelle et de prendre soin des pèlerins. Voulant assurer la perpétuité de son œuvre, il dota l'ermitage ; mais sa donation fut emportée, comme tant d'autres, par le flot révolutionnaire. L'ermite néanmoins resta à son poste, et il eut des successeurs dans son office jusqu'à ces dernières années.

A la chapelle de Péral, on invoque la sainte reine contre les maladies d'yeux et la danse de Saint-Guy ; on l'invoque surtout contre les sécheresses persistantes qui mettent en péril les céréales et les fruits. Dès que l'absence de pluie fait naître

des inquiétudes, on organise une procession qui se recrute parmi les paroisses voisines, et il est inouï que les prières n'aient pas été exaucées.

C'est surtout le 14 septembre que les Provençaux se rendent en foule sur la colline bénie, en souvenir de l'ardent amour que Radegonde avait pour la Croix et afin d'honorer tout ensemble le bois auguste de la Rédemption et l'amante passionnée de la Croix du Sauveur. Parfois on compte jusqu'à trois mille personnes qui font le pieux pèlerinage ; on les voit venir d'Apt, de Saint-Saturnin, de Villards, de Gargas, des Grands-Cléments, de Croannes, avec leurs bons et vaillants curés. Les jeunes filles tiennent à honneur de porter la statue de la Sainte, tandis que les hommes chantent des cantiques dans cette langue provençale si harmonieuse et si riche. Les premiers arrivés entendent la Messe et communient dévotement ; les autres, en attendant leur tour d'entrer à la chapelle, vont s'agenouiller à l'autre extrémité du plateau devant une croix de bois séculaire, et regardent avec une émotion naïve les petites bestioles du bon Dieu appelées *margaridedo* (marguerites), qui ce jour-là seulement, dit-on, pullulent et se pressent autour de

---

l'arbre sacré. La Messe entendue, on se répand pour déjeuner un peu partout, à l'ombre de la chapelle, sous les grands chênes, sous les pins que le mistral a tourmentés d'une façon pittoresque, et plus d'une fois ces agapes rustiques sont interrompues par le chant d'un cantique en l'honneur de sainte Radegonde. A une heure, la cloche de l'ermitage convoque les pèlerins pour les Vêpres, qui sont chantées en plein air sous la présidence du digne curé de Saint-Saturnin, un ami dévoué de la grande Sainte et un apôtre zélé de son culte. La bénédiction de la vraie Croix termine les Vêpres, puis les groupes paroissiaux se reforment, et chacun regagne le clocher de sa ville ou de son village, avec une ample provision de grâces de choix et de pieux souvenirs (1).

(1) Nous devons ces détails à l'obligeance de M. le curé de Saint-Saturnin-les-Apt.

---

## III

SAINTE-RADEGONDE DE COURANT  
(CHARENTE-INFÉRIEURE).

A 16 kilomètres de Saint-Jean-d'Angely, sur le versant nord et presque au sommet de la chaîne de coteaux qui sépare la vallée de Tonnay de celle de la Boutonne, la chapelle de Sainte-Radegonde s'élève solitaire dans un champ cultivé, à moitié chemin entre Courant et Ligueil. L'architecture trilobée qui termine ses étroites fenêtres et la corniche à modillons rudimentaires qui couronne le mur de la travée centrale, seule partie demeurée intacte de la première et plus importante construction, permettent à peine au visiteur de lui assigner une date. Depuis près de mille ans peut-être, elle se tient là, debout, malgré les ravages du temps et le vandalisme des révolutions, pour marquer les traces bénies du passage de sainte Radegonde. Les documents nous font malheureusement défaut pour donner à cette

affirmation une précision et une certitude absolument historiques; mais si l'on s'en tient à la tradition populaire, sainte Radegonde aurait séjourné quelque temps, ou, tout au moins, se serait reposée au lieu où s'élève aujourd'hui la modeste chapelle. Cette tradition, d'ailleurs, n'a rien que de très vraisemblable, car il est facile de rattacher le passage de notre grande reine, dans ces contrées de la Saintonge, au long voyage qu'elle entreprit en compagnie de l'abbesse Agnès, pour se rendre à Arles, afin d'étudier la règle de saint Césaire, dans le monastère même où elle avait commencé d'être appliquée.

Plusieurs voies romaines, en effet, conduisaient de Poitiers à la Gironde, d'où l'on pouvait ensuite, en descendant le cours du fleuve, gagner facilement Bordeaux; et même quelques vestiges de l'une de ces voies se reconnaissent encore dans les environs de Ligueil. On est donc autorisé à croire que la sainte reine, ayant choisi cette route, s'arrêta quelque temps dans le lieu où depuis tant de siècles son souvenir est fidèlement et pieusement vénéré. C'était alors une simple clairière, dans la vaste forêt de chênes gigantesques répandus sur ces coteaux arides et dont les a-

rière-neveux composent aujourd'hui le bois des Souverts. Radegonde aurait fait choix de ce lieu désert pour s'y reposer des fatigues du voyage et pour y prendre un frugal repas, pendant lequel Dieu, attentif aux besoins de sa chère fille, aurait fait jaillir les fraîches fontaines qu'une route sépare maintenant de la chapelle.

Ce serait en mémoire du passage de la Sainte que plus tard (la tradition ne détermine pas l'époque) un oratoire aurait d'abord été construit, à l'ombre duquel se serait abrité un essaim de Religieuses venues, peut être, du couvent de Sainte-Croix de Poitiers, peut-être encore de la grande fondation des Bénédictines de Saint-Jean-d'Angély. Sur ce dernier point, la légende est confirmée par le résultat des fouilles entreprises, il y a douze ans, pour l'agrandissement de la chapelle : les nombreuses sépultures découvertes dans l'étroit espace de terrain qu'il a fallu creuser indiquent manifestement l'existence d'une Communauté religieuse réunie là vers le XIII<sup>e</sup> siècle.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, le monastère fut détruit et le sanctuaire profané par les bandes de soudards gascons à la solde des seigneurs protestants révoltés contre l'autorité royale. Vers la fin du

---

xvi<sup>e</sup> siècle, des biens et redevances du monastère disparu fut formé un prieuré-cure sous le nom de Sainte-Radegonde-de-Ligueil. Ce prieuré, que l'on retrouve sur le catalogue des bénéfices ecclésiastiques du diocèse de Saintes, à la date de 1660, est mentionné comme relevant de l'abbaye de Chastres, près Cognac.

Enfin les fureurs de la grande Révolution sont venues ajouter leurs ruines à celles des siècles précédents ; et de ce monastère florissant, de cette riche fondation, il ne reste plus, hélas ! que les fontaines toujours jaillissantes et l'humble chapelle toujours vénérée.

Il y a quelques années cependant, le temps semblait avoir décidé sa disparition : la charpente et les murailles étaient dans un état de délabrement qui annonçait une ruine prochaine, lorsque les faveurs de la grande Sainte tombées sur des cœurs généreux et reconnaissants suscitèrent un sauveur à son antique sanctuaire. Deux familles du voisinage, que chacun nomme dans la contrée, désireuses de remercier Radegonde dont elles venaient d'éprouver la puissante intercession, résolurent de réparer et d'agrandir sa chapelle. Une troisième travée fut alors construite en

avant des deux premières, la charpente refaite en entier, tandis qu'une voûte gothique, à nervures, recouvrait gracieusement toute la petite nef. Au chevet fut dressé un autel de pierre aussi simple qu'élégant, et enfin, pour compléter l'ornement et la transformation du modeste sanctuaire, deux vitraux y furent placés, qui représentent artistement peintes, et en regard l'une de l'autre, la sainte Patronne et l'Immaculée Conception de Marie.

Restait l'extérieur, complètement dépourvu de grâce et de caractère. Sur les instances des amies zélées auxquelles nous faisons tout à l'heure allusion, une souscription fut ouverte sous les auspices de Mgr Thomas; et bientôt une flèche toute brillante de jeunesse s'élevait gracieuse aux flancs de la vieille chapelle; une charmante façade en décorait l'entrée, et cinq ans sont à peine écoulés depuis le jour où M. l'abbé Petit, vicaire général de La Rochelle, donnait le baptême liturgique à la petite cloche, dont la voix pieuse et vibrante reedit, depuis, aux prairies et aux bois des vallées environnantes les bienfaits de Radegonde.

Mais si les murs de la chapelle ont paru, un jour, menacer ruine, si l'incendie des vieilles

chartes a détruit tous les souvenirs qui ont dû fleurir là depuis tant de siècles, quelque chose pourtant a survécu à tous ces désastres : l'amour et la vénération de la bonne Sainte, dont tous les habitants de cette contrée, fidèles aux prédilections de leurs ancêtres, portent le nom béni gravé au plus profond de leur cœur. Chaque année, au jour de sa fête, on les voit accourir sous la conduite de leurs dignes pasteurs. Ils sont là quinze cents, deux mille pèlerins. On dresse un autel en plein air, et la sainte Messe et les Vêpres sont chantées au milieu du plus profond recueillement. *La fontaine des yeux, la fontaine des douleurs*, nouvelles Siloé, se voient alors, tout un jour, assaillies par une foule de malades qui viennent demander à leurs eaux de renouveler pour eux les mêmes prodiges accomplis tant de fois depuis treize siècles. Nous ne pouvons donner le détail des faits miraculeux dont le nombre augmente tous les ans.

Il y a quelques années, une guérison instantanée produisit dans le pays la plus vive impression. Joseph Demier, habitant La Charrière, canton de Beauvoir, était atteint depuis longtemps d'une paralysie du bras gauche avec con-

traction de la main. Un médecin et plusieurs personnes dignes de foi avaient constaté son état de maladie incurable. Le 13 août 1857, il fut, tout d'un coup, guéri dans la chapelle même de Sainte-Radegonde. Plusieurs témoins oculaires de Saint-Jean-d'Angély et de Courant attestent ce fait qu'ils ont confirmé par leurs signatures. Un tableau que l'on voit encore dans la chapelle représente la bonne Sainte rendant la vue à un enfant. Enfin bien d'autres prodiges semblables que chacun redit dans la contrée.

Nous ne passerons cependant pas sous silence un fait qui manifeste, une fois de plus, la prédilection de la sainte reine pour les laboureurs et la vigilante sollicitude avec laquelle elle protège leurs moissons, sans doute en souvenir de ce champ d'avoine dont les épis la déroberent un jour aux yeux de Clotaire. Il y a sept ans, l'année même où fut bénite la cloche dont nous parlions, le 13 août, les étrangers étonnés contemplaient, autour de la chapelle, des champs de blé tellement mûrs que les grains semblaient près de tomber de leur enveloppe. Pourquoi ces moissons encore debout et qu'on se hâtait de rentrer le lendemain ? Elles chantaient aux pèlerins une hymne de

reconnaissance en l'honneur de Radegonde leur protectrice. Quelques semaines auparavant, tout le pays environnant avait été horriblement ravagé, et les blés hachés par la grêle. Seuls, au milieu de ces campagnes désolées, au centre du fléau, tout autour de la chapelle, avaient été épargnés ces champs que la sainte reine avait, ce semble, couverts de son manteau. Cette marque de la protection visible de la grande Sainte ne pouvait passer inaperçue, surtout à une époque et dans un pays où l'on a plus souci de son champ que de son âme.

F. P.

## IV

## PÈLERINAGE DE CHAMBON (LOIRET) (1).

On compte dans le diocèse d'Orléans six paroisses où sainte Radegonde est honorée d'un culte spécial : Domery, Saint-Maurice-sur-Fessard, Villeroques, Courtempierre, la Selle-sur-le-Bied

(1) D'après des renseignements fournis par M. le curé de Chambon.

et Chambon en-Gâtinais. Ce dernier pèlerinage est le plus fréquenté, et il jouit dans le pays d'une grande renommée. Le culte de la sainte reine en ce lieu paraît se rattacher à son passage en ce pays, quand elle se dirigeait vers le Poitou en suivant la voie romaine de Sens à Orléans.

En dehors des visites individuelles ou par petits groupes qui se reproduisent souvent, les grands pèlerinages se font les trois dimanches qui suivent l'Assomption; on y voit se presser quinze cents ou deux mille pèlerins qui viennent solliciter des faveurs temporelles, pour eux-mêmes ou pour des membres de leurs familles. On invoque la Sainte pour la guérison des douleurs rhumatismales.

L'église de Chambon, qui n'offre rien de remarquable au point de vue architectural, possède un autel dédié à sainte Radegonde et surmonté d'une très ancienne statue de la sainte reine. C'est devant cet autel que les pèlerins font bénir des vêtements et demandent la récitation de l'évangile. D'après des conjectures qui ne sont pas dénuées de fondement, le rendez-vous des pieux visiteurs n'était pas autrefois à Chambon, mais dans un hameau de cette paroisse, situé

à deux kilomètres du bourg et qui a conservé le nom de sainte Radegonde. En même temps que les ruines d'une ancienne chapelle, on y trouve la fontaine réputée miraculeuse, où les pèlerins ne manquent pas de se rendre pour prendre de l'eau ou tremper des vêtements.

Une Confrérie de Sainte-Radegonde à Chambon fut autorisée par Mgr de Beauregard en 1837; elle a été, depuis, agrégée à l'Archiconfrérie de Poitiers.

## V

SAINTE-RADEGONDE DE GRATZ, STYRIE  
(AUTRICHE).

Après la puissance romaine, les dévastations de la migration et les troubles du XI<sup>m</sup><sup>e</sup> siècle, notre région fut longtemps une contrée sauvage, jusqu'au moment où quelques pieux ermites vinrent de la Thuringe, pays natal de sainte Radegonde.

Ils bâtirent d'abord une clôture, non loin de la source des Ermites qui à ce moment-là était dans

une grotte. Plus tard, à côté, un peu au-dessus, sur une colline, ils construisirent pour leur dévotion une chapelle de troncs d'arbres. Dans cette chapelle qui alors se trouvait à côté d'un marais, ils placèrent la chère image de leur compatriote, sainte Radegonde, image qu'ils avaient apportée pour seule fortune. Après la destruction successive de la forêt vierge, plusieurs maisons en bois s'élevèrent, et avec le temps un gentil petit village fut formé. Comme nous l'avons dit, la première chapelle en bois se trouvait à côté d'un marais ; celui-ci fut, par l'activité des ermites et de leurs successeurs, desséché, les environs de la forêt vierge, éclaircis, et plus tard une chapelle plus grande fut construite, où des pèlerins vinrent de loin. Cet endroit s'embellit peu à peu ; les chemins devinrent meilleurs et plus sûrs ; les animaux sauvages étaient moins à craindre. Vers l'an 1140, une petite église s'y trouvait déjà bâtie, et à la fête de sainte Radegonde, ainsi qu'à d'autres grandes fêtes, des prêtres venus du bourg de Weiz y célébraient les offices et y prononçaient des sermons.

Avec le temps l'église fut agrandie à cause de nombreux pèlerinages ; on bâtit autour d'elle une

espèce de rempart et une maison pour les prêtres qui recevaient les pèlerins.

Au coin de la tour, dans l'ancien cimetière, on voit un grand crapaud, sculpté sur la pierre, pour rappeler l'endroit marécageux.

Après la fondation de l'évêché de Sékau, Sainte-Radegonde devint en 1490 une paroisse indépendante, comme l'affirme la date de la grande tour. En 1661, le 28 septembre, la cure, construite en bois, fut, pendant un violent orage, la proie des flammes où périrent de précieux documents et d'autres antiquités de valeur.

Maintenant il n'en existe que peu de chose. Pour la sécurité contre les Turcs qui en ce temps-là brûlaient les environs, l'église et les maisons les plus proches avaient des cryptes qui sont maintenant tombées en ruines ; deux seulement sont des indices de ce qui existait alors. En 1770, un curé très pieux, nommé François-Xavier Brane, bâtit, avec l'aide de la paroisse un très beau calvaire, avec un escalier de 14 marches de marbre dans lesquelles ont été déposées de précieuses reliques renfermées dans des châsses de cuivre. Le prêtre avait reçu ces reliques de Jérusalem et de Rome ; il les a laissées à la paroisse.

Un cœur percé de 7 glaives y orne un autel. A peu de distance se trouve la petite église. Le premier autel est consacré à Notre-Seigneur flagellé ; le second à la Mère de douleurs, avec son divin Fils sur ses genoux, le troisième à saint Jean Népomucène.

Les offices sont célébrés dans cette église, surtout pendant le carême, les jours des Rogations et dans l'octave de la Fête-Dieu, et aussi dans l'année. A l'époque de la fondation du calvaire, tant de pèlerins vinrent que le village ne pouvait les loger : ils furent obligés de passer la nuit dans les environs. Plusieurs prêtres furent provisoirement installés ici au moment des pèlerinages. De nombreux ex-voto, dont il reste très peu aujourd'hui, prouvent des guérisons et des secours obtenus par différentes prières et la vénération des images de Notre-Seigneur flagellé, de la Mère douloureuse et de sainte Radegonde.

L'église de Sainte-Radegonde est bâtie dans le style roman. Sur la tribune de la dernière annexe on voit la date 1513. Le nombre actuel des habitants de la paroisse est à peu près 2,000.

L'église a quatre autels. Derrière l'autel principal se trouve un tableau (d'art) représentant la

sainte reine Radegonde dans son vêtement royal et recevant la consécration du saint évêque Médard. Beaucoup de vierges l'entourent, qui, suivant son exemple, quittent le monde. Radegonde est à genoux sur une chaise couverte d'un tapis à fleurs, et à ses pieds se trouve sur un coussin de velours rouge, avec des glands d'or à chaque coin, la couronne royale. Auprès d'elle, à côté d'une chaise, sur laquelle se trouve une tête de mort, une Religieuse est debout. Devant la reine est le saint évêque qui la bénit. Le roi Clotaire et ses compagnons observent la sainte action d'une galerie.

Il est seulement dommage que la belle et grande image soit trop cachée par le tabernacle.

Le deuxième autel est consacré à la divine Mère avec l'Enfant Jésus auprès d'elle et ses parents, saint Joachim et sainte Anne.

Le troisième autel est consacré au saint apôtre André et au saint martyr Sébastien, et c'est là que se trouvent les fonts baptismaux. On y voit la date 1496.

Le quatrième autel est celui de Sainte-Croix orné de plusieurs statues. Tout auprès est la grande pierre sépulcrale de marbre du révérend curé Georg Schmaly, qui pendant plus de cinquante

ans a exercé avec beaucoup d'honneur les fonctions de curé.

Sur les quatre autels on dit la Messe, surtout en été, pendant lequel il y a ici plusieurs prêtres.

Dans la grande tour, il y a quatre cloches qui sont déjà très anciennes, mais qui ont, malgré cela, une sonnerie très mélodieuse.

Depuis 1876, un nouveau cimetière a été construit. Au dedans de la clôture il y a une belle pierre romaine avec deux statues et l'inscription qui suit : « *Amnio Terentio.* » Tout est encore bien conservé.

ANTONN RINNER.

(Trad. de M. Pollard.)

## VI

### PÈLERINAGE DE MISSY-SUR-AISNE

(AISNE).

· Radegonde fut reprise par les gens que le roi avait envoyés à sa poursuite afin de la décider au mariage, et ramenée à Missy (*Miciacum*), villa

située sur l'Aisne, à peu de distance de Soissons, et qui a conservé le nom de Missy-Sainte-Radegonde. Le roi, selon un de nos historiens, lui députa deux prélats, saint Médard et saint Germain, pour l'engager à se rendre à ses désirs. En mémoire de la charité de la sainte reine qui soignait et pansait les malades de ses propres mains, même ceux qui étaient atteints de plaies hideuses, on l'invoque à Missy pour la guérison des ulcères. Les galeux se lavaient à la fontaine de Missy, et l'on y vénère la grotte où Radegonde s'était réfugiée, ainsi que le rocher où l'on disait qu'elle s'était assise dans sa fuite, et qu'on prétend porter les empreintes de la mule d'un cavalier qui la poursuivait. Le jour de Pâques, les fidèles y allaient en pèlerinage, y déposaient de petites croix et puisaient dans leurs mains un peu d'eau de la fontaine. Le premier dimanche après Pâques, on fait encore à Missy une magnifique procession en l'honneur de la Sainte.

Les principales circonstances de la vie de sainte Radegonde sont représentées en pierre, sous les voussures du portail latéral de l'église de Missy, avec toute la richesse sculpturale du xvi<sup>e</sup> siècle. Mentionnons seulement un sujet qui

relate la légende populaire: *sainte Radegonde cachée sous une roche*. Sainte Radegonde est prosternée et a devant elle un livre ouvert. Elle se trouve sous une vaste roche, sur laquelle on voit un cheval ou une mule; le cavalier est à côté. On aperçoit un homme assis un peu plus loin à gauche; une fontaine et un arbre touffu apparaissent au-dessous de la roche. Légende: sainte Radegonde a pris la fuite pour ne pas épouser le roi de Soissons; elle se réfugie dans une grotte dont l'ouverture est presque imperceptible. Un cavalier qui est à sa poursuite, veut traverser la large pierre qui abrite la Sainte; mais sa monture s'arrête tout à coup et enfonce ses pieds dans la pierre dure à une grande profondeur.

(L'abbé PÊCHEUR, *Annales du diocèse de Soissons.*)

## VII

### PÈLERINAGE DE SAIX (VIENNE).

A l'extrémité nord du département de la Vienne, sur les confins de la Touraine et de l'An-

jou, dans un des plus beaux sites de l'Aquitaine, au fond d'une riante vallée que surmonte un magnifique plateau, le voyageur rencontre le bourg de Saix avec son château en ruines, son église dont l'abside est du XI<sup>e</sup> siècle et la nef en arcades ogivales du XIII<sup>e</sup> siècle. Sur cet emplacement s'élevait jadis la demeure royale de Clotaire dépendant d'une de ces villas dont il fit présent à sainte Radegonde. C'est là qu'elle se retira après avoir reçu le voile des mains de saint Médard pour s'y livrer à ses chères pénitences, aux soins des pauvres souffreteux. Elle y vivait depuis un peu plus d'un an dans la paix et la tranquillité, lorsqu'on vint lui dire que Clotaire venait pour l'arracher à la solitude et la replacer sur le trône. Connaissant la mobilité de caractère du roi, elle redouble ses prières et ses mortifications, et malgré les paroles consolantes de Jean de Chinon qui lui affirme que Dieu dissipera cet orage, elle prend la résolution de chercher un asile à Poitiers. Elle n'était pas éloignée de 300 pas que le bruit des chevaux galopant sur la route lui annonce l'arrivée du prince. Saisie d'épouvante, elle s'avance près d'un laboureur qui sème de l'avoine ; elle le conjure de répondre au roi qu'il

n'a vu passer personne depuis qu'il a ensemencé son champ. Soudain le blé croît et s'élève assez haut pour cacher la reine et les quelques femmes qui l'accompagnaient. On était alors au 28 février 545. A la vue de ce prodige, Clotaire renonce à son projet et abandonne sa poursuite.

En souvenir de cet événement, les gens de la campagne offraient un gracieux petit paquet d'avoine à la bonne Sainte. Telle est l'origine de la fête de sainte Radegonde des Avoines, si chère au peuple poitevin et aux Religieuses de Sainte-Croix.

Dans le « Champ-Carré », témoin de ce miracle, fut construite de temps immémorial une chapelle, de forme romane, qui a été réédifiée en 1851 et agrandie en 1857, grâce à des âmes généreuses. On a aussi élevé sur ce terrain un calvaire en mémoire de celle qui a tant aimé la Croix. Tous les ans, le 28 février et le 13 août, de nombreux pèlerins y viennent implorer l'intercession de l'auguste Patronne, dont on voit la statue au-dessus de la porte d'entrée..

A l'extrémité de la paroisse, près du castel de Pas-de-Loup, une fontaine porte le nom de Sainte-Radegonde, où la Sainte aimait à se repo-

---

ser, soit en allant visiter les malades, soit en revenant de secourir les malheureux. J. A. C.

## VIII

CHAPELLE DE SAINTE-RADEGONDE  
A CHINON (INDRE-ET-LOIRE).

A l'est de la petite ville de Chinon, dans un site des plus pittoresques, se trouve la chapelle de Sainte-Radegonde, taillée dans les coteaux qui dominent la riante vallée de la Vienne. Originellement c'était une laure ou petite cellule creusée dans le rocher : une vieille tradition raconte que Jean le Reclus, l'ami de la sainte reine, l'habita pendant trente années et qu'il y mourut après une vie de prière et d'austérités. D'après la légende, Radegonde y aurait passé quelques jours en se dirigeant vers Saix.

La laure resta dans l'état primitif jusqu'au xi<sup>e</sup> siècle, où l'oratoire s'allongea dans la direction du levant et forma un rectangle terminé par une absidiole. Deux excavations à voussure cintrée

7\*\*\*

composèrent à gauche deux chapelles latérales. La première, plus vaste et contiguë à l'abside, fut spécialement consacrée à sainte Radegonde. En avant et en dehors du rocher, on construisit une seconde nef dont le toit s'appuya sur la crête du coteau. Il reste encore de cette nef l'abside, le pignon occidental, ajouré d'une petite fenêtre à plein cintre qu'encadre une archivolté chevronnée, et une portion du mur méridional.

Saccagée au xvi<sup>e</sup> siècle par les huguenots qui brûlèrent le corps du Bienheureux Jean de Chinon et jetèrent ses cendres au vent, elle fut restaurée au xvii<sup>e</sup> par les soins de Louis Breton, chanoine de Saint-Mesme, recteur du collège de Chinon et chapelain de Sainte-Radegonde. La tempête révolutionnaire profana la chapelle, qui fut vendue et partagée entre plusieurs propriétaires. On enleva le toit de la première nef ; on divisa l'enceinte en plusieurs habitations, et des pourceaux furent logés dans l'asile de la prière.

En 1879, une pieuse chrétienne, Madame Elisabeth Charre, acheta le terrain, et, secondée par un architecte habile, elle parvint, en moins d'une année, à déblayer et à restaurer la chapelle. On fut émerveillé de voir apparaître tout à coup un

monument du plus haut intérêt, avec colonnes, fenêtres, arcatures, là où l'on n'apercevait que d'immondes écuries. La généreuse bienfaitrice s'est appliquée à rendre à l'édifice, dans la mesure du possible, sa physionomie première. Une grille de fer d'un aspect monumental relie aujourd'hui les colonnes monolithes de la façade et ferme l'entrée de la grotte. L'ancienne nef méridionale, restée à ciel ouvert, forme en avant une sorte d'atrium. Le portail du midi a été reconstitué dans son entier; et une belle archivolte romane vient s'appuyer sur les colonnettes engagées dans les pieds-droits de l'ouverture.

Une table de pierre sans rétable ni tabernacle et supportée par quatre colonnes octogonales forme l'autel au fond de l'abside. Sur cette table est fixée une crosse d'or à laquelle est suspendu un ciborium qui renferme une colombe de vermeil contenant la sainte Eucharistie. Au fond de la chapelle et en face de l'autel, une superbe statue de pierre calcaire représente saint Jean le Reclus, couché sur la pierre nue de son tombeau. Les mains sont pressées sur la poitrine et serrent la croix contre le cœur. Cette remarquable statue

est sortie des ateliers de MM. Charron et Beau-soleil, de Poitiers.

Un petit autel de pierre appuyé sur une seule colonne porte l'antique statue de sainte Radegonde, statue du XII<sup>e</sup> siècle, retrouvée dans une vigne où elle avait été jetée par la Révolution.

Sur les parois verticales et sur la voussure de la petite excavation contiguë à l'abside, on a reproduit les anciennes peintures exécutées au XVII<sup>e</sup> siècle par le chanoine Louis Breton. On y voit représentés : sainte Radegonde à Noyon recevant le voile des mains de saint Médard ; le miracle des avoines à Saix ; le message adressé à la sainte reine par Jean le Reclus ; les envoyés de Clotaire apportant à la sainte reine la permission de se consacrer entièrement à Dieu ; la construction du monastère de Sainte-Croix, et enfin le laurier de saint Jean de Chinon. En terminant, nous allons reproduire la gracieuse narration de saint Grégoire de Tours sur ce laurier.

« Dans un verger qu'il cultivait de ses mains,  
« Jean le Reclus avait planté de jeunes lauriers.  
« Aujourd'hui ces arbustes étendent au loin leurs  
« vastes rameaux couverts d'une délicieuse fron-  
« daison. Assis sous leur ombrage, le saint homme

« s'adonnait soit à lire, soit à transcrire de  
« pieuses sentences. Après sa mort, ces arbustes,  
« étendant leurs rameaux touffus, ombragèrent  
« tout le verger ; l'un d'eux finit par se dessécher  
« et mourir de vieillesse. Le gardien du lieu, ayant  
« arraché le tronc et les racines qu'il coupa, ainsi  
« que les branches, s'en fit un banc sur lequel il  
« s'asseyait, soit pour se reposer, soit pour couper  
« du bois avec la hache. Depuis deux ans, ou un  
« peu plus, il employait le banc à cet usage,  
« quand un jour, touché, je crois, par une inspi-  
« ration divine, il s'écria avec douleur : Malheur  
« à moi, car j'ai péché en employant à des usages  
« profanes un arbre qu'un prêtre si vénérable  
« avait planté de sa main ! Il dit, prend sa bêche,  
« creuse un trou, et, coupant les pieds de son  
« banc, il le dépose dans la fosse qu'il remplit  
« de terre. Mais, ô merveille ! dès le printemps  
« suivant, quand fleurirent les autres arbres, ce  
« laurier reverdit et se para de feuilles nouvelles.  
« Des rejetons de cet arbre existent encore aujour-  
« d'hui, ayant cinq à six pieds et plus de hauteur.  
« Chaque année, ils prennent un grand accroisse-  
« ment, et le Seigneur daigne leur conserver une  
« luxuriante végétation. »

---

(Emprunté à une notice sur la chapelle Sainte-Radegonde, publiée sans nom d'auteur, à Tours, chez Paul Bouserez.)

## IX

## LES PÈLERINAGES DE L'ARRONDISSEMENT DE DOMFRONT (ORNE).

« Trois paroisses possèdent un sanctuaire consacré à sainte Radegonde, et ces trois paroisses se trouvent dans l'arrondissement de Domfront.

« La plus éloignée est Clairfougère, à l'extrémité nord du canton de Tinchebrai; il y existe une toute petite chapelle qui n'a rien de convenable pour un édifice religieux et qui cependant est visitée par de nombreux pèlerins. Ils viennent y invoquer sainte Radegonde contre les *mans* (vers blancs) et contre la gale et autres maladies de la peau. Arrivés près de la chapelle, ils en font le tour à genoux et versent dedans, par une petite ouverture qui sert de fenêtre à ce bâtiment, des poignées d'avoine. Cela se fait surtout quand il

s'agit d'arrêter les ravages des mans. A ce petit sanctuaire où le saint Sacrifice de la Messe n'a jamais été offert et qui ne renferme qu'une statue de la Sainte qu'on y vient invoquer, il ne se fait que des pèlerinages peu nombreux et des visites isolées que le clergé ne dirige pas. Ce culte n'est pas solennel et répandu au loin comme celui qui est rendu à notre Sainte dans deux autres chapelles.

« Dans la forêt d'Andaine, qui s'étend au nord de Domfront jusqu'à la Ferté-Macé, s'élève une chapelle où est honoré saint Ortaire, qui vécut dans cette forêt pendant quelque temps pour aller, vers la fin du vi<sup>e</sup> siècle, mourir au monastère de Landelle près Vire. Or ce petit oratoire possède aussi une statue de sainte Radegonde qui y attire de nombreux pèlerins, et là comme dans les deux autres sanctuaires, on vient lui demander sa protection contre les mans. Je tiens de mon confrère voisin, qui est né dans le village où existe la chapelle de Saint-Ortaire, ce témoignage qu'étant enfant il a vu venir en pèlerinage à cet oratoire des foules nombreuses conduites par leur curé et qui, pour y arriver, avaient à parcourir à pied huit et dix lieues, par les plus mauvais chemins. On y entendait la Messe, on y invoquait

de tout cœur et avec une grande confiance sainte Radegonde. Ces pèlerinages se faisaient avant la néfaste révolution de 93 et se sont continués jusqu'à ce jour, mais plus rares et moins nombreux qu'autrefois. La chapelle, pour des raisons particulières, a été interdite, et le saint Sacrifice n'y est plus offert. D'ailleurs une église s'est élevée dans cette partie de la forêt; une paroisse s'y est formée et a pris le nom de Saint-Michel-des-Andaines. Les pèlerins vont encore honorer sainte Radegonde à la chapelle de Saint-Ortaire et viennent ensuite entendre la Messe à l'église paroissiale. Il est bien à croire que la protection de la Sainte s'y est manifestée bien des fois, puisque la confiance en elle s'est maintenue très vive parmi les populations qui vivent dans son voisinage.

« Il me reste à vous parler de la chapelle qui, dans la grande paroisse de Crancé, s'élève à trois kilomètres au moins de ce bourg, sur la route de Domfront à Mayenne, sur les limites du diocèse de Séez et de Laval : aussi est-elle visitée autant par les habitants de la Mayenne que par les habitants de l'Orne. La chapelle, dont le propriétaire est religieux, est convenablement entretenue. Cependant on n'y dit pas la sainte Messe, et les

pèlerinages assez fréquents qui s'y rendent reviennent, pour l'entendre, soit à l'église paroissiale de Crancé, soit à l'église de leur paroisse. Dès que les mans apparaissent dans nos champs et y causent des ravages, aussitôt des Messes sont demandées et dites en l'honneur de sainte Radegonde ; des processions s'organisent et se dirigent vers son sanctuaire. Cette année encore, toutes ces choses se sont faites : dans toutes nos paroisses, des Messes ont été recommandées en l'honneur de cette puissante Protectrice. Crancé a fait sa procession à sa chapelle, et les plaintes de nos cultivateurs ont cessé : le fléau avait disparu.

« En 1839 ou 40, les mans faisaient, dans tout le pays, des ravages effrayants ; les habitants, consternés, demandaient des prières, et une grande procession se fit à la chapelle de Sainte-Radegonde, Plusieurs paroisses s'entendirent et se réunirent pour faire ce pieux pèlerinage : toutes avaient un long parcours à faire, six, sept et huit lieues ; les distances même les plus longues furent parcourues en chantant des Psaumes et les Litanies des Saints. Cette procession, composée de plusieurs milliers d'hommes, se fit avec une grande piété et une vive confiance. Dieu les en récompensa

en leur accordant la cessation du fléau. « J'étais alors, me disait la personne qui m'a raconté ce fait, une enfant de douze ans ; apercevant la procession qui revenait, je fus curieuse de voir si leurs prières avaient été exaucées, et j'allai remuer la terre avec une petite bêche : je trouvai beaucoup de mans, mais ils étaient morts et noircis comme s'ils avaient été brûlés. Ce fait prodigieux m'a été attesté par plusieurs autres personnes qui en avaient été témoins. Sans doute, les faits, les témoignages de la protection de sainte Radegonde n'ont pas toujours été aussi éclatants ; cependant les prières que lui adressent nos bonnes populations ont toujours été suffisamment exaucées pour entretenir leur foi et leur confiance en cette puissante Protectrice.

« Pour satisfaire la piété de mes pieux paroissiens, dans un vitrail placé dans le chœur de mon église, j'ai fait représenter sainte Radegonde aux pieds de laquelle sont agenouillés deux cultivateurs lui présentant une motte de terre sur laquelle on voit des mans et des épis fanés dont ces vilaines et funestes bêtes ont rongé les racines. Depuis que nous avons cette image, deux Messes sont dites le jour de la fête de cette Sainte.

---

« Le culte de la sainte reine est très pratiqué dans la partie du diocèse de Séez que comprend l'arrondissement de Domfront et dans beaucoup de paroisses des diocèses limitrophes de cette région. La confiance de ces bonnes populations en sainte Radegonde se manifeste toutes les fois que les mans ravagent leur terre, et il est rare que leurs prières ne soient pas exaucées.

« L'abbé FORGET, *curé de Corchamp.* »

## X

### SAINTE-RADEGONDE, PRÈS PÉRONNE (SOMME).

« L'origine et le nom de Sainte-Radegonde  
« appartiennent sûrement à la pieuse reine de  
« France qui, au VI<sup>e</sup> siècle, édifia nos pays et ha-  
« bita longtemps les palais mérovingiens, d'Athies  
« et de Péronne. Après sa mort, arrivée en 587,  
« ses éminentes vertus la firent placer au nombre  
« des Saints; et les Péronnais, qui avaient con-  
« servé le souvenir de sa charité, lui élevèrent

« près de leur cité une chapelle ou oratoire, la seule  
« de nos contrées qui eût le privilège de posséder  
« quelques-unes de ses précieuses reliques. Bien-  
« tôt, ajoutent les *Essais* du chanoine Desachy,  
« cette chapelle devint un pèlerinage célèbre,  
« dont plusieurs miracles augmentèrent encore la  
« renommée. Des marchands et des hôteliers ne  
« tardèrent pas à s'y établir pour la commodité  
« des pèlerins qui s'y rendaient en foule de  
« toute la province; et le nombre des habitant  
« augmentant de jour en jour, il s'en forma un  
« village du nom de la Sainte. La chapelle, que  
« desservait un chapelain particulier, devint éga-  
« lement le berceau de la paroisse qui y fut érigée  
« dans la suite.

« La chapelle primitive, qui servait aux offices  
« de la paroisse, fut ruinée, selon toute apparence,  
« à l'époque désastreuse du siège de Péronne en  
« 1526, et remplacée par une église nouvelle dont  
« l'architecture semble appartenir au XII<sup>e</sup> siècle.  
« Mais pour la commodité de la dépendance du  
« village de Halles, on l'établit entre ce hameau  
« et Sainte-Radegonde, à peu de distance du  
« château. Peut-être aussi exigeait-on l'éloigne-  
« ment de cet édifice pour la défense de la place

---

« forte de Péronne. Cette église, dédiée à sainte  
« Radegonde, est assez régulière ; mais elle n'offre  
« aucun intérêt comme monument. On y remar-  
« que seulement à l'intérieur deux tableaux  
« peints sur bois, en forme de diptyques, et à la  
« date de 1607, qui ont beaucoup d'analogie  
« avec ceux de Notre-Dame du Puy, d'Amiens, et  
« deux autres plus petits où l'on croit voir repré-  
« sentés saint Louis et la reine Marguerite.

« Aujourd'hui Sainte-Radegonde est un petit  
« village qui, avec le hameau de Halles, forme  
« une commune et une paroisse de trois cent  
« cinquante âmes. L'église, située au milieu des  
« champs, abrite une relique de la patronne de ce  
« lieu, qui est invoquée surtout pour les maladies  
« des enfants. »

(Extrait de l'*Histoire de l'arrondissement de  
Péronne*, par M. l'abbé DE CAGNY.)

## XI

## ATHIES (SOMME).

Sur le flanc d'une riante colline du Vermandois, se dresse le bourg d'Athies qu'arrose l'Omignon. On sait que c'était une villa royale, dans laquelle Clotaire fit élever la jeune Radegonde, quand elle fut tombée, tout enfant, entre les mains des rois francs. Ce fut là plus tard que, montée sur le trône, la fille de Berthaire aimait à se retirer pour y vaquer à la prière et à la mortification. Elle y avait fait construire un hôpital où elle passait ses plus doux moments à soigner les malades, et à remplir à leur égard tous les offices de la charité la plus attentive et la plus généreuse.

Il existe encore quelques vestiges de la villa royale, et spécialement un puits qui a les caractères de l'époque mérovingienne. En souvenir de la grande reine, le bourg a toujours conservé un

hospice pour les malades et les vieillards : c'est certainement, dit un auteur Picard, un des plus anciens établissements hospitaliers. Au frontispice du nouvel hôpital se trouve un médaillon de pierre, où sainte Radegonde est représentée donnant ses soins aux malades.

L'église actuelle, qui a les proportions d'une petite cathédrale, est en voie de restauration. Elle possède des reliques de la sainte reine, placées dans une châsse moderne, près du maître-autel.

Le médaillon du grand portail, comme celui de l'hospice, retrace la charité de Radegonde pour les malades. Dans une des verrières, la Sainte est représentée, avec sa gouvernante Pia, et entourée de femmes et de filles pauvres, auxquelles elle distribue des aumônes et apprend à prier.

Chaque année, le premier dimanche de mai, une fête se célèbre à Athies en l'honneur de sainte Radegonde. Ses reliques sont portées en procession à travers les rues du bourg ; elles sont escortées par de nombreuses jeunes filles vêtues de blanc et chantant des cantiques. La Société de secours mutuels, qui a choisi sainte Radegonde pour patronne et qui s'honore de porter son nom, assiste à la procession avec sa bannière et rehausse

---

l'éclat de cette fête toujours chère aux habitants d'Athies, chez lesquels le souvenir de la sainte reine est pieusement gardé!

(D'après des notes de M. le curé d'Athies.)

## XII

### CHAPELLE ET PÈLERINAGE DE SAINTE RADEGONDE A MÜDESHEIM (BAVIÈRE).

Cette chapelle est située sur une hauteur boisée, sur la rive gauche de la Were, un affluent du Main, entre les deux villages de Müdesheim et de Renchelheim, qui ne forment qu'une seule paroisse. Elle se trouve en Franconie, dans le royaume de Bavière.

Cette chapelle fut construite par l'impératrice sainte Adélaïde, épouse d'Othon I<sup>er</sup>, qui, d'après le chroniqueur Thetmar, évêque de Mersebourg, avait déjà construit l'église de Sainte-Radegonde d'Helfta, et cela à l'endroit même où, selon la légende et la tradition, la fille de l'infortuné Berthaire s'était arrêtée avec sa suite pour prendre un peu de repos, lorsque, après les désastres de

l'Unsrutt qui anéantissaient le royaume de ses pères, elle échut en partage au fils de Clovis, Clotaire I<sup>er</sup>, et qu'elle se dirigeait par des chemins détournés vers le pays de son maître et seigneur.

Remarquons un peu en passant ce nom de Müdesheim donné au village qui s'est formé au pied de la colline. Müdesheim, en allemand, veut dire « le chez-soi de la fatigue », le repos après les fatigues d'un long voyage.

Pendant de longs siècles, l'histoire du pays ne parle point de la chapelle de Sainte-Radegonde de Müdesheim.

Durant les longues guerres de religion, qui dévastèrent et ensanglantèrent le pays d'Allemagne, plus même peut-être que celui de France, le village de Müdesheim et son église paroissiale disparurent, tandis que l'humble chapelle, cachée au milieu des bois qui couronnaient la colline, fut, par une permission toute particulière de la divine Providence, entièrement préservée.

En 1610, ainsi qu'en fait foi une pierre aujourd'hui encastrée dans le vieux mur du cimetière de Müdesheim, le prince-évêque de Wurzburg, Julius, releva de ses ruines l'église paroissiale et le presbytère.

La guerre de Trente Ans amena, une seconde fois en moins d'un siècle, la destruction de l'église

et du village de Müdesheim. La chapelle de Sainte-Radegonde ne fut pas épargnée, cette fois-ci.

Ce n'est qu'en 1681 qu'elle fut restaurée par Jean Burkard, qui, à l'aide de nombreuses cotisations personnelles, y ajouta une nef et la pourvut d'un fonds de rentes qui s'est conservé jusqu'au commencement de ce siècle. De ce moment il fut défendu d'y célébrer aucun office public ; mais elle ne cessa pas cependant d'être visitée par les pieux amis de sainte Radegonde.

Un arrière-petit-fils de Jean Burkard, Jean Kluspies, un négociant chrétien de Wurzburg, fit don, en 1845, à la chapelle de Sainte-Radegonde de trois nouveaux autels et de prie-Dieu neufs.

Depuis cette époque, tous les ans, le dimanche qui suit la fête de l'Assomption on y chante une Messe matinale. La grand'messe solennelle avec sermon et procession ont lieu dans l'église même de Müdesheim.

Une Indulgence plénière est accordée ce jour-là à tout fidèle qui se sera confessé, aura communiqué et visité la chapelle de Sainte-Radegonde.

Le jour même de la fête de la sainte Reine, l'Office divin est célébré dans la chapelle, ainsi que tous les vendredis de Quatre-Temps et en d'autres occasions d'ordre purement privé.

Depuis plusieurs années un magnifique Chemin de Croix mène du pied de la colline à l'entrée de la chapelle le pieux pèlerin de sainte Radegonde, qui ne manque pas, suivant une antique coutume, d'annoncer son arrivée en faisant tinter la petite cloche du sanctuaire. Tout à côté de la chapelle de Sainte-Radegonde, se trouvait encore il y a une dizaine d'années une petite fontaine, tarie aujourd'hui, et dont les eaux avaient la réputation de guérir miraculeusement toute espèce de maladies.

Ces sortes de sources miraculeuses, nous les trouvons bien souvent à côté des églises et des chapelles de notre Sainte, comme on en trouve aux lieux parcourus et visités par de saints thaumaturges.

L'abbé SCHNEBELIN.







## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                                                                                                                                                                               |    |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Origines et premières années de Radegonde. — Son éducation à Athies. . . . .                                                                                                                                                  | 1  |
| Mariage de Radegonde. Comment elle comprend et remplit ses devoirs d'épouse chrétienne. . . . .                                                                                                                               | 13 |
| Vertus admirables que Radegonde pratique à la cour.                                                                                                                                                                           | 20 |
| Meurtre du frère de Radegonde. — Elle quitte la cour et est consacrée diaconesse par saint Médard. — Elle part pour la villa de Saix. — Elle s'arrête à Tours, à Candes, à Chinon. — Légende sur son séjour à Chinon. . . . . | 31 |
| Sainte Radegonde à Saix. — Miracle des Avoines. . . . .                                                                                                                                                                       | 46 |
| Fondation du monastère de Notre-Dame et de l'église Sainte-Marie à Poitiers. — Entrée de Radegonde et de ses filles. . . . .                                                                                                  | 59 |
| Agnès est mise à la tête de la communauté. — Comment la sainte Reine pratique la perfection religieuse dans un degré héroïque. . . . .                                                                                        | 63 |
| Vie intérieure de la sainte Reine. — Révolte et châtiment de Chramne. — Une nouvelle tentative du roi pour reprendre Radegonde. . . . .                                                                                       | 72 |
| Saint Germain se rend à Poitiers. — Sainteté éminente de l'évêque de Paris. — Miracles qui signalent                                                                                                                          |    |

|                                                                                                                                                                                         |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| son voyage. — Bénédiction de l'abbesse Agnès. —<br>Guérison merveilleuse de Léon. . . . .                                                                                               | 81  |
| Les amis de sainte Radegonde. — Saint Junien. —<br>Saint Arédius (Yrieix ou Héray). . . . .                                                                                             | 89  |
| Les amis de sainte Radegonde (suite). — Sainte<br>Disciole, la jeune recluse. — Saint Fortunat. . .                                                                                     | 103 |
| Rapports de sainte Radegonde avec les princes Francs.<br>— Touchant épisode de Galeswinthe. — Les reli-<br>ques de saint Mammès. . . . .                                                | 114 |
| La relique de la vraie croix. — Le « Vexilla Regis ». —<br>— Prodiges accomplis par la vertu de la Croix. —<br>Les messagers de Radegonde à leur retour de Cons-<br>tantinople. . . . . | 124 |
| Voyage de sainte Radegonde et de sainte Agnès à<br>Arles. — La Règle de saint Césaire est introduite<br>au monastère de Sainte-Croix. . . . .                                           | 137 |
| Lettre aux évêques pour mettre Sainte-Croix sous<br>leur protection. . . . .                                                                                                            | 151 |
| Comment la sainte Reine fut gratifiée du don des<br>miracles. . . . .                                                                                                                   | 165 |
| Dernières années de la sainte Reine. — Son amour<br>pour ses filles. — Apparition du Sauveur. — Le « Pas<br>de Dieu ». . . . .                                                          | 174 |
| Mort et funérailles de la sainte Reine. . . . .                                                                                                                                         | 185 |

## LIVRE SUPPLÉMENTAIRE

LES SANCTUAIRES-PÈLERINAGES EN L'HONNEUR DE LA  
SAINTE REINE.

|                                                                                      |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Sainte-Radegonde de Poitiers. — Les reliques et le culte de la sainte Reine. . . . . | 202 |
| La chapelle de Péréal, paroisse de Saint-Saturnin-les-Apt (Vaucluse). . . . .        | 222 |
| Sainte-Radegonde de Courant (Charente-Inférieure). . . . .                           | 226 |
| Pèlerinage de Chambon (Loiret). . . . .                                              | 233 |
| Sainte-Radegonde de Gratz, Styrie (Autriche). . . . .                                | 235 |
| Pèlerinage de Missy-sur-Aisne. . . . .                                               | 240 |
| Pèlerinage de Saix (Vienne). . . . .                                                 | 242 |
| Chapelle de Sainte-Radegonde à Chinon (Indre-et-Loire). . . . .                      | 245 |
| Les pèlerinages de l'arrondissement de Domfront (Orne). . . . .                      | 250 |
| Sainte-Radegonde, près Péronne (Somme). . . . .                                      | 255 |
| Athies (Somme). . . . .                                                              | 258 |
| Chapelle et pèlerinage de Mûdesheim (Bavière). . . . .                               | 260 |











PRINCETON UNIVERSITY LIBRARY



32101 013275514

